

Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 367-368

Avril - Juin 2025



© D. R.

Hortense Schneider en Grande-duchesse de Gérolstein (1^{er} acte).
Huile sur toile d'Alexis Joseph Perignon (1874).
Domaine de Compiègne.

Siège social : 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr
IBAN : FR81 2004 1010 0102 0988 3C02 255

ISSN 0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



NOS PROCHAINES RENCONTRES

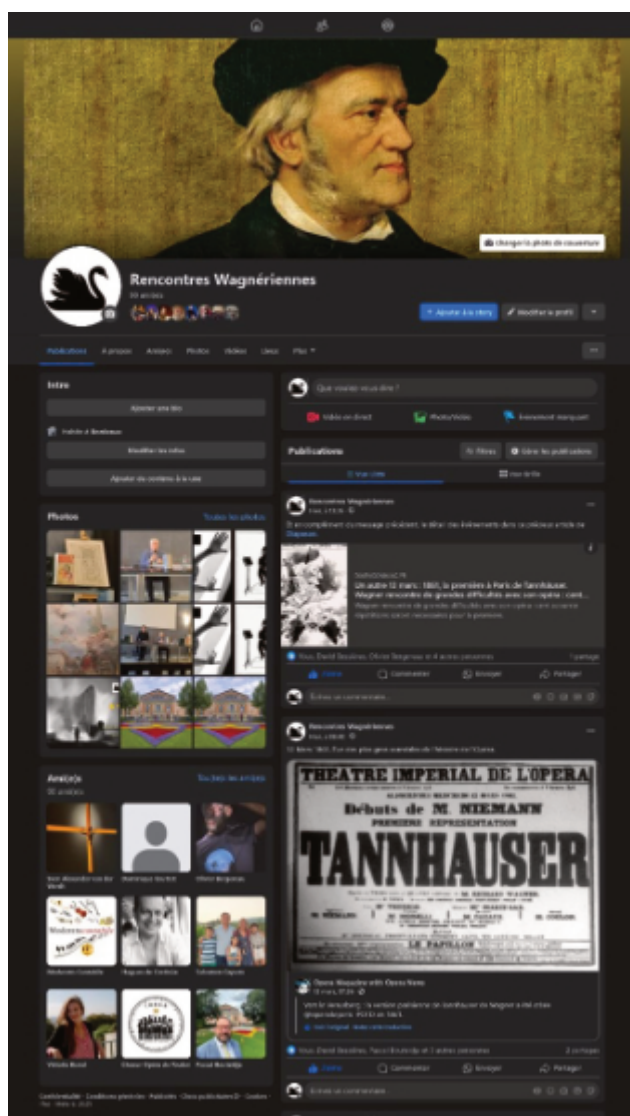
• Samedi 12 avril 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Gabriel Fauré et Wagner », par Michel Casse

• Samedi 24 mai 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Hortense Schneider, la « Nana » bordelaise d'Offenbach », par Michel Casse

• Samedi 14 juin 2025 à 14 heures 30, Projection de *L'Or du Rhin*, précédée de celle d'une introduction au dit opéra.

La réunion aura lieu au **108-110 rue Fondaudège**, dans des locaux privés mis gracieusement à notre disposition. La projection sera suivie, pour ceux qui le désirent, par un repas au restaurant *Le Comptoir de Sèze*, (23 allées de Tourny, restaurant de l'*Hôtel de Sèze*). Menu libre. Chacun réglera directement au restaurant (comptez aux environs de 60 euros).

Les personnes intéressées sont invitées à renvoyer ou à remettre le bulletin d'inscription **à la prochaine réunion ou au plus tard le 24 mai 2024**, afin que nous puissions réserver les places pour la projection ainsi que les tables au restaurant.



Rencontres Wagnériennes

facebook

Comme vous pouvez le voir ci-contre, les Rencontres Wagnériennes de Bordeaux sont maintenant sur facebook !

La page des Rencontres est ouverte depuis le mois de mars.

De nombreux amis (cercles francophones, membres, wagnériens, artistes...) suivent déjà le cygne...

Un cygne légèrement remodelé par rapport à notre ancien logo, ainsi que vous pouvez le constater en couverture.

Cela a également été l'occasion de rajeunir un peu le logo des Rencontres, tout en conservant son identité fondée sur l'écriture « gothique », mais de manière plus lisible.

Comme c'était déjà le cas dans le dernier bulletin de janvier, l'abondance de la matière, et notamment dans la section « Wagner il y a 150 ans », nous a amené à publier un numéro double.

Le président

WAGNER IL Y A 150 ANS

CHIFFONS, CONCERTS, CHAGRINS, SOUCIS POUR LE FESTIVAL, BRAHMS.

Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance.

Richard continue de préparer le festival. Il s'aperçoit de malfaçons dans le théâtre : la fosse est trop petite ! Pour tous ces travaux, il faut de l'argent et, pour en faire rentrer, Wagner donne des concerts à Vienne.

Cosima place ses deux filles aînées dans un pensionnat près de Leipzig.

À Wahnfried, Wagner célèbre son 62^e anniversaire, mais a la douleur de perdre son terre-neuve Russ.

Richard se préoccupe aussi beaucoup de chiffons et il se commande une nouvelle garde-robe.

Il échange des lettres avec Johannes Brahms à propos d'un manuscrit.

Extraits du journal de Cosima et lettres choisies nous racontent ce trimestre...

Jeudi 1^{er} avril

« Nous payons les gages, ce qui nous donne une connaissance plus précise de l'indignité de nos anciens domestiques. — Espérons que l'ordre est désormais rétabli. (...) Le soir, nous avons un chanteur du nom de Reichenberg ⁽¹⁾ de Mannheim pour Fafner, un homme agréable et aimable avec une belle voix. »

Vendredi 2 avril

« Le soir, R. pense à la scène de Pâques dans le *Faust*, il me la lit, ainsi que la scène de la promenade et celle de la première rencontre avec Méphisto. R. est ému aux larmes comme toujours, dit-il, quand il fréquente un esprit aussi noble que celui-là. Presque chaque mot provoque notre étonnement et notre admiration ; la jeunesse de Goethe, comme un matin de printemps, a produit tout cela et, plus tard, il n'a fait que soigner et entretenir ces fleurs. Il devait se recueillir après une trop grande dispersion, revenir à lui-même (...). »

Samedi 3 avril

« R. me dit combien il désire pouvoir se remettre au travail. *Parsifal* ! Il veut écrire également une œuvre qui s'appellera " Les Vainqueurs ". » ⁽²⁾

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Levi, ⁽³⁾ à Munich, du samedi 3 avril 1875.

« Très estimé collègue !

Je vois de nouveau que lorsque je veux avoir quelque chose à faire avec Munich, il ne survient que des difficultés. Je me propose en conséquence de me tenir discrètement informé du répertoire courant et un jour — sans que l'on ne m'annonce ni qu'on le sache — d'écouter M^{lle} Vogel. ⁽⁴⁾ Je ne puis malheureusement le faire la semaine prochaine, parce qu'il me faut déjà réserver ma visite en un autre lieu.

Je vous remercie de vos peines et demeurez assuré de l'estime avec laquelle je suis toujours

Bayreuth
3 avril 1875

votre
dévoué
R. Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)



Hermann Levi en 1875.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Wilhelm Maurer, à Nuremberg, du dimanche 4 avril 1875.

« Très estimé M. Maurer !

Le montant de la facture que vous nous avez finalement notifié nous a fort surpris, car il est en contradiction avec l'estimation approximative qui nous avait été donnée oralement, et a particulièrement déterminé mon fondé de pouvoir, M. Feustel, à ne pas en régler l'entier total sans un examen approfondi. Vous recevrez prochainement une communication de sa part à cet égard et le paiement final, soyez-en convaincu.

Étant donné que je pars à la fin de la semaine pour 2-3 semaines, j'aurais souhaité que vous m'envoyiez quelques personnes capables de chez vous pour exécuter les réparations et rafraîchissements devenus très rapidement nécessaires dans ma maison.

Dans le salon de réception jaune-violet, une assez grande partie de l'enduit du plafond s'est, entre autres choses, détachée ; la couleur ainsi que la dorure de la peinture ont aussi entièrement disparu par endroits.

Je suppose que dans le même temps notre affaire sera elle aussi complètement résolue.

(5) Wilhelm Maurer, maître peintre et décorateur de Nuremberg.

(1) Franz von Reichenberg (Graz, 7 août 1855 - Vienne, 29 septembre 1905), basse. Débute à Mannheim en 1873. De juin 1884 à avril 1902, il fit partie de la troupe de l'opéra de Vienne. En 1876, à Bayreuth, il créa le rôle de Fafner dans *L'Or du Rhin* et *Siegfried*.
(2) *Les Vainqueurs* (*Der Sieger*), WWV 89. C'est en mai 1856 que Wagner songea pour la première fois à composer une œuvre sur un épisode de la vie de Bouddha. Il en écrivit la brève esquisse le 16 mai 1856 et, s'il y revint à plusieurs reprises en pensée, ce projet ne dépassa jamais ce stade.

(3) Herman Levi (Giessen, 7 novembre 1839 - Garmisch-Partenkirchen, 13 mai 1900), chef d'orchestre. Il créa *Parsifal* en 1882.

(4) Thérèse Thoma épouse Vogel (Tutzing, 12 novembre 1845 - Munich, 29 septembre 1921).

Vos ouvrier pourraient commencer lundi, le 12 de ce mois.

Je vous demande votre approbation à cet égard et demeure entre-temps avec respect

Bayreuth. votre
4 avril 1875 dévoué
Rich. Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Feustel, ⁽¹⁾ à Bayreuth, du dimanche 4 avril 1875

« Très cher ami !

J'ai encore une vieille dette de 180 francs à payer à l'adresse ci-jointe à Bâle, pour la fin du tome III de *Ma Vie* imprimé en secret (Bonfantini ⁽²⁾ est un franc-maçon zélé). Auriez-vous la l'amabilité de vous en occuper ?

J'ai écrit à M. W. Maurer, qui se manifeste à nouveau dans la pièce jointe, que son compte final nous avait fort contrariés : en attendant, il devrait encore — à partir du 12 de ce mois — se charger des réparations nécessaires dans ma maison, à l'occasion desquelles son paiement final devrait aussi être réglé. Je pense que cela vous conviendra également ?

Donc : le 12, banquet de fête à Hanovre ! Venez-vous ??

Bayreuth. toujours reconnaissant et dévoué
4 avril 1875. Richard Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Eugen Gura, ⁽³⁾ à Leipzig, du dimanche 4 avril 1875.

« Très estimé Monsieur et compagnon !

Comme je suis heureux, après les assurances si amicalement fournies de votre participation à mon entreprise, de pouvoir vous saluer ainsi !

Je voulais vous envoyer immédiatement l'acte final de « Gunther », mais il me faut en laisser l'ordre, car l'éditeur se fait toujours attendre pour les copies.

Je ne trouve toujours pas dans votre aimable lettre de mention de l'indemnité que vous serez obligé de demander pour votre collaboration à Bayreuth. Comme vous connaissez suffisamment la base de toute l'entreprise grâce à ma lettre d'invitation imprimée, je puis supposer que je ne recevrai de votre part que des demandes qu'il sera dans le plus grand intérêt de mes patrons de satisfaire.

(1) Friedrich Feustel (Egern am Tegernsee, Haute-Bavière, 21 janvier 1824 - Bayreuth, 12 octobre 1891), banquier et président du conseil d'administration de l'entreprise du théâtre Wagner de Bayreuth.

(2) Giovanni Antonio Bonfantini (1828-1891), imprimeur à Bâle. Wagner s'était adressé à lui pour imprimer en secret l'édition privée de ses mémoires, *Ma Vie*. Bonfantini en imprima un exemplaire supplémentaire pour son usage personnel, qu'acheta Mary Burrell, la collectionneuse wagnérienne qui, se méfiant du portrait officiel présenté par Cosima, voulait écrire une biographie « non autorisée » de Wagner. Elle acquit également les archives délaissées par Minna, la première épouse de Richard Wagner, auprès de la fille naturelle de celle-ci, Natalie, ce qui constitua la collection Burrell, déposée après sa mort au Curtiss Institute of Music de Philadelphie.

(3) Eugen Gura (Neusattel bei Saaz,auj. Nové Sedlo, République tchèque, 8 novembre 1842 - Aufkirchen, Bavière, 26 août 1906), baryton. Fit ses débuts à Munich en 1865, chanta jusqu'en 1876 à Leipzig, puis à Hambourg jusqu'en 1883. À Bayreuth, il créa les rôles de Donner et de Gunther.



© D.R.

Eugen Gura.

Photographie de Wilhelm Höffert (1832-1901), prise semble-t-il dans son atelier de Karlsruhe avant 1877.

J'ai l'intention d'arriver à Leipzig le 9 au soir pour y retrouver ma femme, pour d'autres voyages. Mais nous resterons vraisemblablement le 10 à Leipzig et j'espère donc avoir le plaisir de pouvoir vous saluer.

Respectueusement

Bayreuth. votre
4 avril 1875 très dévoué
Richard Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Amalie Materna, ⁽⁴⁾ à Vienne, du dimanche 4 avril 1875.

« Excellente et très estimée amie !

Soyez grandement remerciée de votre bonne volonté, et votre cher époux de ses efforts empressés ! Si nous nous serrons les coudes ainsi, il en sortira quelque chose. Il m'aurait été presque impossible de présenter mes fragments aux Berlinoises sans vous. Maintenant, nous avons Niemann ! ⁽⁵⁾ En ce qui

(4) Amalie Materna (Sankt Georgen an der Stiefing, Styrie, Autriche, 10 juillet 1844 - Vienne, 18 janvier 1918). Attachée pendant 25 ans à l'opéra de Vienne, épouse de l'acteur Karl Friedrich.

(5) Albert Niemann (Erleben, près Magdebourg, 15 janvier 1831 - Berlin, 13 janvier 1917), ténor de l'opéra de Berlin. Il créa la deuxième version de *Tannhäuser*, dite de Paris, en 1861.

concerne l'indemnité de voyage et de séjour, vous voudrez bien vous adresser à moi ou — si vous voulez vous entendre à l'avance sur ce point — je prie alors M. Friedrich de mettre cela en place avec M. Georg Davidsohn⁽¹⁾ (comité directeur de l'Association Wagner de Berlin), Mohrenstrasse 24. Vous savez d'ailleurs que nous travaillons tous maintenant uniquement pour les représentations de Bayreuth ! —

Il me vient à l'instant à l'esprit qu'il me fut rapporté à Vienne que vous désiriez également un accord préalable au sujet de la fixation d'indemnités semblables pour les répétitions et les représentations de Bayreuth. Je voudrais maintenant vous demander, à cet égard, de faire en sorte que M. Friedrich parvienne à un accord précis avec le financier de mon conseil d'administration, le banquier F. Feustel de Bayreuth, ce par quoi je présume que vous spécifiez vos souhaits et vos besoins. Les autorités municipales veillent d'ailleurs avec énergie à ce que le logement soit bon marché et à éviter tout écorchage.

Voulez-vous également faire part à M. votre Intendant et Directeur, de mes remerciements les plus obligés pour le délicat octroi de ce congé ?

Votre absence même de Vienne devra être au moins de cinq jours, d'après mes calculs :

22 avril, voyage ;

23, repos et répétition ;

24, le soir, concert, etc.

Je me réjouis réellement du fond du cœur de vous revoir bientôt ! Veuillez désormais, d'ici là, bien étudier et en particulier préserver avec soin votre gorge de tout autre effort.

Ma femme se joint à moi pour vous saluer avec la plus grande obligeance, et je salue également avec vous du fond du cœur votre excellent époux comme

Bayreuth, très dévoué
4 avril 1875. Richard Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Lundi 5 avril

« R. commence une longue lettre pour le Roi. Magnifique temps de printemps dont je profite pour aller avec les enfants jusqu'à la Fantaisie.⁽²⁾ Je pense aux beaux jours que nous y avons vécus. (...) Une dépêche nous apprend la mort de Betty Schott !⁽³⁾ Encore une de nos relations qui disparaît pour toujours. »

Mardi 6 avril

« R. termine sa lettre au Roi ; il s'attriste de l'abrutissement de ses concitoyens, il faudra qu'il donne des concerts pour pouvoir faire construire les hôtels dont nous avons besoin !... (...) R. monte au théâtre et y fait encore une expérience douloureuse : la fosse d'orchestre trop petite !... »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt,⁽⁴⁾ à Darmstadt, mardi 6 avril 1875.

« Cher M. Brandt !

Voyez à quel genre de personnes j'ai affaire à Darmstadt ! Je n'ai pas encore reçu un seul mot des musiciens de l'orchestre local !!! Je crois qu'il va me falloir renoncer entièrement à l'orchestre de Darmstadt !!

Mais il y a encore quelque chose qui me pèse sur le cœur ! — J'étais de nouveau au théâtre aujourd'hui, et il me faut enfin, si je ne veux point me mentir éhontément, admettre assurément que l'architecte a *bâti de manière tout à fait défectueuse* mon orchestre. Je ne puis pas loger mes musiciens dans cet espace, c'est impossible ! Il ne restera plus qu'à enlever 2 rangées de sièges de la salle (ce qui ne me dérange pas !), et à ôter le mur et à le reculer en conséquence. Je veux pour le présent en informer demain Runckwitz ;⁽⁵⁾ voulez-vous avoir maintenant la bonté de vous mettre en même temps en contact à ce sujet avec M. Henri VIII* à Leipzig. Pour autant que je me souviens de ce que je vous ai entendu dire à cet égard, le transfert de ce mur ne pose pas de difficultés majeures. Que l'on puisse accueillir 100 spectateurs de moins, m'est, en vue de la disposition de l'ensemble, tout à fait indifférent. Il s'agit d'offrir, à tous égards, une représentation parfaite... le reste est indifférent.

Mais vos musiciens de Darmstadt ! Et personne vers qui je puisse me tourner, hormis le pauvre « machiniste », auquel j'envoie mes salutations les plus cordiales, comme

Bayreuth son dévoué
6 avril 1875 Richard Wagner.

* Brückwald⁽⁶⁾... le nom me revient maintenant ! »
(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, au roi Louis II de Bavière, du mardi 6 avril 1875.

« Mon auguste seigneur et très magnanime ami !

L'heure n'est pas encore venue, dans ma vie à présent si pleine de tracas, où je désirais avec ardeur répondre à la lettre m'emplissant indiciblement de bonheur, que je reçus de mon très cher ami à Vienne. Je suis toutefois trop instamment invité à vous donner enfin du moins la réponse que je vous dois aux questions et aux désirs, dont l'objet et le contenu doivent m'emplir d'une si chaude fierté. Que l'être le plus clément de cette terre me pardonne avec indulgence d'avoir ainsi pu hésiter aussi longtemps ! Je m'étais cependant flatté pendant un court moment d'être favorisé du bonheur auguste de pouvoir vous rendre compte de tout cela de vive voix et en personne ! Que l'indisposition persistante de mon très gracieux seigneur doive précisément être la raison principale de la destruction de mes espérances, combien ce destin m'a une fois encore profondément affligé ! —

(1) Georg Davidsohn (Dantzig,auj. Gdańsk, en Pologne, 19 décembre 1835 - Berlin, 6 février 1897), juif, journaliste, rédacteur en chef du *Berliner Börsen-Courier*. Un des fondateurs de l'association Wagner de Berlin.

(2) Le château Fantaisie, construit comme résidence d'été du margrave Frédéric III de Brandebourg-Bayreuth et de son épouse la margravine Wilhelmine, est situé à Donndorf, à cinq kilomètres à l'ouest de Bayreuth.

(3) Edle « Betty » von Braunrasch (1821 - 5 avril 1875) avait épousé en 1844 Franz Schott (Mayence, 30 juillet 1811 - Milan, 8 mai 1874), unique propriétaire de la maison d'édition musicale B. Schott's Söhne, alors éditeur de Richard Wagner.

(4) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - *Ibid.*, 27 décembre 1881), machiniste du théâtre de Darmstadt. Il conçut la machinerie du théâtre de Bayreuth.

(5) Karl Runckwitz (1850-1941), chef de chantier du palais des festivals.

(6) Otto Brückwald (Leipzig, 6 mai 1841 - *Ibid.*, 15 février 1917), architecte responsable de la construction du palais des festivals. Il portait barbe et moustache, ce qui peut expliquer le surnom que lui donne Wagner de « M. Henri VIII ».

Mais maintenant arrivons-en à ce que mon auguste seigneur désirait et ordonna ! —

Les esquisses du peintre Hoffmann ⁽¹⁾ de Vienne, sauf les quelques-unes dont l'exécution est actuellement en cours, ont été envoyées au conseiller Döfflipp sur ordre de Votre Majesté. En ce qui concerne ces esquisses, je dois expliquer que, dans l'intérêt de l'utilisation pratique sur scène, il faut les modifier en partie lors de leur réalisation ; j'ai, à cet égard, rencontré de si grandes difficultés avec l'artiste qui les a conçues, que, compte tenu de son caractère par ailleurs intraitable, il me fallut laisser cette réalisation, correspondant à mes intentions scéniques, entre les mains de Brückner de Cobourg, peintre du plus grand talent, grâce à quoi je suis maintenant assuré que tout sera confectionné selon mes dernières dispositions. Je me permets d'indiquer à mon auguste seigneur que le premier décor du troisième acte de *Siegfried* (scène du Voyageur et de la

(1) Josef Hoffmann (Vienne, 1831 - *ibid.*, 1904), peintre et décorateur autrichien. Il réalisa les dessins pour les décors de *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth. Dans sa précédente lettre, le roi Louis II avait demandé à Wagner de les voir.

Wala), puis les hauteurs rocheuses et boisées, la caverne de la forge de Mime, ainsi que la première scène du troisième acte du *Crépuscule des dieux* (vallon de la chasse et Rhin), sont, à mon avis, d'une excellente conception. Le Walhala me semble plein d'une grande invention, mais il y a ici encore beaucoup de choses à modifier, et finalement le « pont » nous donnera encore beaucoup de travail, alors que je crois avoir, avec Brandt, trouvé pour cela la bonne solution, en établissant qu'un arc-en-ciel naturel est *transformé* par la magie de Froh en pont véritable pour les dieux. (C'était précisément là des choses qui ne pouvaient être réglées sans mon concours actif et mon expérience.) Je crois désormais, avec plusieurs modifications encore non mentionnées sur l'esquisse, avoir également réalisé le logis de Hunding (1^{er} acte de la *Walkyrie*) de manière originale et fonctionnelle. Le plus difficile de tout, la salle des Gibichung, dans le *Crépuscule des dieux*, a maintenant, après de nombreux remaniements complets, sans doute pris si bonne tournure que l'on pourrait à juste titre la considérer comme un exemple fantastique de salle de la cour d'un roi dynastique germanique



© Freie Universität Berlin, Institut für Theaterwissenschaft

« Le premier décor du troisième acte de *Siegfried* [est] à mon avis, d'une excellente conception. »
Siegfried, acte III, scène II.

Dessin de Josef Hoffmann pour les décors de la création à Bayreuth.

Freie Universität Berlin, Institut für Theaterwissenschaft, Theaterhistorische Sammlungen, Nachlass Brandt (IFT_FaB), Schublade 1

ancien. Il me faut enfin, au sujet de ces esquisses, souligner encore une fois que chacune d'entre elles subit encore des modifications au cours de sa réalisation, grâce auxquelles je puis espérer obtenir aussi plus complètement la satisfaction de mon auguste seigneur.

En ce qui concerne la triple représentation de l'ensemble de mon œuvre devant mon auguste protecteur et bienfaiteur *seul*, il n'y avait assurément qu'à exprimer ce souhait comblant hautement d'aise, pour qu'il soit respecté tel un ordre sacré. La strophe de Brunnhilde doit être mise en musique par moi et insérée par la chanteuse dans ces représentations : mon ami le plus clément aura ici à décider !⁽¹⁾

Je prends la liberté d'établir l'époque de ces trois représentations à Votre Majesté seule de manière la fixer de la mi-juillet à la première semaine d'août 1876. Ce sera en effet la période des répétitions générales pour l'ensemble des quatre ouvrages principaux, qui ne doivent ensuite plus être répétés isolément, mais régulièrement les uns après les autres.

J'ai en effet l'intention, dès que Dieu me laisse vie et, au milieu des contrariétés continues auxquelles je suis exposé à cet égard, me conserve un robuste courage, de maintenir et exécuter, en termes de temps également, sans aucun changement mon plan d'exécution, que je vous ai déjà communiqué. Si j'avais toujours à ma disposition les moyens financiers à ce nécessaires, je rirais de chaque peine ; mais, comme je me vois toujours sous le joug uniquement pour me les procurer encore et encore, et cela par des efforts auxquels je croyais ne plus être exposé, cela me plonge souvent dans une profonde morosité. Mais, patience ! Je veux surmonter cela aussi ; je souhaiterais simplement une certaine compréhension de ma situation sur ce sujet de la part de ceux qui, d'autre part, sont favorablement disposés à mon égard. Ainsi, à présent, après avoir gagné à Vienne et à Pest l'argent nécessaire pour les travaux de terrain, je n'ai de nouveau plus qu'à m'occuper des répétitions supplémentaires, sans lesquelles, s'il m'est impossible de les faire cet été, je ne puis être prêt pour l'exécution l'année prochaine.

Il me faut donc maintenant retourner à Berlin, afin d'obtenir, grâce à l'exécution de mes trois fragments (!), au moins une partie des dédommagements que je dois payer cet été aux chanteurs et aux musiciens ; je me suis ainsi malheureusement aperçu que messieurs les musiciens se comportent avec largement moins d'abnégation que mes chanteurs, ce qui me préoccupe beaucoup. — Il m'a fallu de surcroît me convaincre récemment que le jeune homme qui s'était offert à moi pour le rôle de Siegfried s'avère tout à fait incapable d'accomplir cette tâche. Pour trouver un remplaçant, je vais maintenant examiner de jeunes artistes que l'on m'a recommandé comme convenant, et vais à présent entreprendre dans ce but un nouveau voyage qui me conduira d'abord à Hanovre et à Brunswick. — En ce qui concerne la *Nielson*,⁽²⁾ il me faut malheureusement rapporter que l'espoir placé en elle s'est éteint en premier lieu parce que son mari est français et a déclaré que sa femme ne pourrait plus jamais se produire à Paris si elle avait chanté à Bayreuth. J'ai toutefois également appris en outre que, d'après l'ensemble de son genre, elle me convenait moins qu'à Gounod (par

exemple pour sa Marguerite), qu'elle n'aurait au plus pu faire sienne qu'Elsa, mais certainement pas Sieglinde. Afin d'avoir enfin tout fait pour que ce rôle soit lui aussi distribué, j'ai décidé de faire également la connaissance de M^{me} Vogl, que l'on m'a cependant décrite de toutes parts comme fort remarquable, dans l'un de ses bons rôles. J'avais, dans ce seul but, demandé une représentation de *Tristan* à Munich ; je n'ai toutefois pu encore y parvenir, mais me propose d'atteindre mon but lors d'une occasion favorable que le répertoire pourrait m'offrir.

Vous me voyez donc, très cher Auguste, toujours en proie à tous les troubles et à toutes les misères qui ont déjà consumé tant de calme des années de vie qui me furent accordées ! Avec quelle ardeur, en revanche, j'aspire à une reprise de la production purement artistique ! Cela ne me sera sans doute pas accordé pendant longtemps encore, parce que ce que chaque artiste de chaque nation trouva à sa naissance, le matériau pour la formation de son génie, il me fallut d'abord le dégager avec peine de ce qu'il y avait de plus grossier au milieu de cette nation allemande profondément négligée et à l'abandon ; où en serais-je, s'il n'y avait eu deux, trois âmes qui comprirent ma détresse et s'activèrent en ma faveur ? Car je n'ai pas seulement à me battre pour me procurer mon matériau artistique ; je dois aussi arracher mes nouveaux concitoyens à l'hébétéude, et même peut-être mettre la main à la pâte pour assurer aux visiteurs de mon festival ne serait-ce qu'un hébergement passable à Bayreuth. On s'adresse à moi en personne pour intercéder auprès de Votre Majesté en vue d'obtenir un ordre relatif à la liaison ferroviaire de Nuremberg avec Bayreuth ; tous les visiteurs de la localité se plaignent cependant de la mauvaise liaison de celle-ci ; le nouveau chemin de fer est décrété depuis longtemps, mais la construction ne fut pas commencée en temps voulu, alors que son achèvement à l'été de l'an prochain pourrait nous être d'un avantage incommensurable : on pense qu'un signe de Votre Majesté l'obtiendra ; le solliciter est *mon* affaire ! Je crois qu'il va me falloir donner des concerts pour cela aussi !

L'unique raison cependant pour laquelle je me plains de tout cela auprès de vous, mon très magnanime ami, après toutes les preuves que vous m'avez données de votre bonté infinie, c'est précisément parce que je puis être tout à fait franc avec vous, alors que je retiens si volontiers par fierté mes soucis et mes misères à l'égard du monde et de ce qu'il contient. Mais ensuite, je dois, comme toujours ainsi qu'à présent, vous demander d'être *patient* avec votre protégé, et même de vous encourager de nouveau à cette patience que vous m'avez constamment témoignée. Voilà mon humble requête ! L'*ouvrage*... alors ne dois pas manquer, et que tout s'accomplisse !

Dans une humilité d'adoration sans cesse renouvelée, salue le miracle le plus sublime de sa vie,

Bayreuth.

6 avril 1875

votre
propriété pour l'éternité

Richard Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Mercredi 7 avril

« Il y a quelques jours, R. m'a dit qu'il avait dans la tête des tas de menuets ; il a écrit le thème de l'un d'eux ; pour le reste, il est très fatigué ; par bonheur, la modification de la fosse d'orchestre ne semble pas poser trop de problèmes. »

(1) Voir dans le dernier bulletin la lettre de Louis II à Wagner du 7 mars 1875, notamment page 20.

(2) Christine Nilsson (Sjöabol, Småland, 20 août 1843 - Växjö, Småland, 22 novembre 1921). Avait débuté à Paris en Violetta de *La Traviata*. Se retira en 1891. Elle ne chanta pas à Bayreuth.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Oswald Marbach⁽¹⁾ à Leipzig, du mercredi 7 avril 1875.

« Très cher ami et beau-frère !

Je vais vous apprendre à quelle confusion mène le surmenage. Votre si précieuse lettre d'invitation aux noces de ma bonne nièce me mit dans l'embarras de devoir me décommander auprès de vous, parce qu'il me fallait être à Munich les 4 et 5 de ce mois. Ma femme étant également invitée et ayant justement d'innombrables lettres d'affaires à traiter, je lui demandai d'exprimer nos regrets en même temps pour moi et pour elle. J'envoyai une des filles à l'appartement de ma femme avec cette prière et, bien entendu, la lettre en même temps ; habitué à la ponctualité de Cosima, je crus que tout était réglé, jusqu'à ce que j'abordasse dernièrement à nouveau l'affaire ; dans l'intervalle, j'étais tombé dans une erreur singulière à expliquer au sujet du jour du mariage ; je m'imaginais soudain que celui-ci avait lieu le 10 de ce mois. Je m'étais décommandé par télégramme auprès de Munich et il paraît que je m'embrouillai sur ce point et présumai pouvoir alors me rendre encore au mariage, puisqu'il me fallait arriver à Leipzig le 9 au soir, et que je venais de m'égarer pour le 10. Je demandai votre lettre à ma femme ; celle-ci, effrayée : « Quelle lettre ? ». Bref, il s'avère que l'enfant n'avait pas remis la lettre mais l'avait égarée. En y réfléchissant, je me souvins enfin que je n'avais pas pu venir parce que je devais (à l'origine) être à Munich le 5.

Je vous fait part maintenant de toutes ces absurdités de la manière la plus complète parce que je tiens de tout cœur à ce que vous et la bonne Rosalie ne vouliez me soupçonner de manque de cœur si vous demeuriez dans l'ignorance de notre absence, et aussi en particulier si nous ne saluions pas la jeune femme pour son jour de fête. Cela me peine énormément, et Dieu fasse maintenant que vous-même vous soyez retrouvé de temps à autre dans ma situation présente, parce que vous l'auriez alors comprise et pardonnée avec un sourire. Je l'espère vivement, vous salue cordialement, et souhaite pouvoir bientôt faire encore mes compliments à ma nièce mariée à Leipzig !

Avec l'assurance de mon plus profond respect,

Bayreuth. votre dévoué
7 avril 1875 Richard Wagner »

(Traduction : Michel Casse)

Jeudi 8 avril

« R. se réveille en pleurant, il a rêvé que je le quittais parce qu'il avait fait preuve de mauvaise éducation, qu'ensuite je jouais les sonates à quatre mains de mon père ; une dame apparaissait qui se moquait de R. qui lui donnait pour cette raison une bonne gifflé, tandis que je restais malgré toutes ses prières inflexible et décidée à partir ! (...) »

Cosima part pour Dresde avec les aînées, Richard pour Leipzig.

Vendredi 9 avril

« À deux heures, nous partons pour le pensionnat qui fait bonne impression sur les enfants. Comme ce

(1) Gotthard Oswald Marbach (Jauer, Basse-Silésie, 13 avril 1810 - Leipzig, 28 juillet 1890), professeur de philosophie à l'université et poète. Il épousa en 1836 Rosalie Wagner, la sœur préférée de Richard, décédée le 12 octobre 1837, cinq jours après avoir donné naissance à une fille, prénommée Margarete Johanna Rosalie. Cette dernière aurait donc 36 ans à son mariage, qui paraît dont il est ici question. Le 5 avril 1875, Rosalie avait épousé à Leipzig l'acteur Eduard Ferdinand Frey (1840-1910).



Oswald Marbach.

Plaque maçonnique de la Loge Balduin zur Linde de Leipzig, de 1910, pour le centenaire de sa naissance.

monde pourtant leur est étranger ! — s'y acclimateront-elles ?... Je les quitte à cinq heures et quart. C'était nécessaire, mais la nécessité est dure. »

Lettre de Richard Wagner, à Verena Stocker,⁽²⁾ à Lucerne, de Bayreuth le vendredi 9 et de Leipzig le samedi 10 avril 1875.

« Bayreuth, 9 avril

Commande.

- N° 1. La vieille robe de chambre rose *foncé* doit uniquement servir de modèle pour l'ornement des autres ; vous la raccommoderez vous-même et la remettrez un peu en état afin que je puisse m'en servir la nuit au lit.
- N° 2. La vieille rose *pâle* matelassée doit être recouverte avec le satin *jaune large* pour meubles, mais les ruchés, les nœuds et autres ornements doivent être faits de satin plus léger, de couleur jaune foncé analogue (dont 26 *mètres** de Vienne) ; vous voudrez également recouvrir à neuf l'intérieur (la doublure), et pour cela vous prendrez le semi-satin jaune très clair. Prenez le large ruché du revers (sur le devant en bas) en satin *blanc*, et garnissez-le tout à fait comme sur le modèle n° 1 (à savoir la vieille robe de chambre rose foncé).

(2) Verena Weidmann (Embrach, près Zurich, 3 août 1832 - 1906), gouvernante de Richard Wagner à Munich, Genève et Tribtschen. Elle épousa le 30 janvier 1867 Jakob Stocker, qui entra alors au service du compositeur. Son premier enfant, Wilhelm Richard, né le 4 octobre 1868, avait eu Richard Wagner pour parrain. Elle quitta le service de Wagner en mai 1869.

* En français dans le texte comme tous les passages en italiques suivis d'un astérisque.

N° 3. Tout à fait selon ce modèle n° 2, vous allez maintenant me faire une *toute nouvelle* robe de chambre, tout à fait de la forme, de la *largeur* et selon la coupe de la vieille robe *matelassée rose clair*. Elle sera *très légèrement* ouatée et doublée de satin blanc. Celui-ci sera recouvert du beau satin *rose*, dont vous recevrez deux pièces, de 26 *mètres** chacune, soit 52 mètres, en provenance de Vienne. Comme celle-ci, ainsi que la robe de chambre n° 2, sont nettement plus amples, c'est-à-dire plus larges, notamment en bas, que la vieille robe de chambre modèle n° 1, il faut aussi ajouter à la garniture inférieure, au-dessus du falbala, deux à 3 nœuds comme ornement. Bref, ne faites ici aucune économie. Tout comme sur la jaune, sur cette robe de chambre rose, sur le devant en bas un ruché blanc par dessus, et bien sûr aussi sur les manches au niveau du revers, en satin blanc. Pour la doublure, ainsi que pour cela, prenez du satin blanc, dont vous recevrez deux pièces (de 26 *mètres** également l'une) (quelque chose avec un léger fond de coton). Conservez le seul satin blanc de Leipzig tout à fait authentique pour les blouses.

N° 4. Vous avez seulement à munir la robe de chambre matelassée *rouge* d'un ruché de revers blanc (pour le devant en bas et les manches ; resserrez, en outre, le cou autant que je l'ai indiqué avec l'épingle. Mettez à plat l'écharpe, largement déployée, et doublez-la avec tout le semi-satin jaune clair.

N° 5. *Les écharpes*. La robe de chambre jaune et la rose, qui toutes deux doivent avoir à l'intérieur une lie coulissante pour la taille, auront des écharpes taillées dans toute la largeur du tissu : vous faites la jaune avec le même satin, dont vous prenez tous les ornements, et la doublez avec le semi-satin jaune clair. — L'écharpe rose, taillée dans le même satin que la robe de chambre, prise en double, c'est-à-dire sur chaque face le même satin. Ces deux écharpes de robe de chambre doivent être un peu plus longues encore que l'écharpe rose jointe, — je veux dire celle doublée d'un rose un peu plus clair ; à peu près un demi *mètre** plus long. En outre, encore, les écharpes suivantes pour les pantalons, toutes de la longueur de l'écharpe rose clair jointe, seulement à peu près 30 *centimètres** plus courtes. Donc :

- A. Une écharpe du même satin rose que la nouvelle robe de chambre. Celle-ci sera doublée d'un côté de l'écharpe rose clair doublée jointe.
- B. Pour cela, une écharpe dans le satin *rose* légèrement plus *clair* joint, dans lequel est faite l'écharpe échantillon. Vous la doublez sur l'autre côté avec l'ancienne écharpe rose usagée (jointe). —
- C. Une écharpe du satin *jaune* avec lequel est ornée la robe de chambre ; vous devez à nouveau doubler celui-ci, s'il n'est pas trop épais, avec le semi-satin jaune très clair.
- D. Une écharpe identique du beau satin *bleu clair* qui l'accompagne. Toute la largeur, doublée de blanc. —

N° 6. Les pantalons. D'abord une paire de pantalons entièrement neufs, facile à ouater, dans le satin rose très légèrement plus foncé avec fond de coton, à doubler avec le satin blanc ou encore, si celui-ci ne devait pas suffire, avec le semi-satin jaune très clair. Ce pantalon aurait une ceinture étroite (de la largeur du pantalon rose joint). Plus des bretelles de la longueur de celles jointes. En outre :

A. Pantalons *sans* ouatage, selon le modèle du rose joint.

1. Du même satin rose ordinaire que celui à ouater. (À cet effet, 1 écharpe du même semi-satin que ces pantalons, comme les précédents, sans doublure, et une cravate, demi-largeur.)
2. Un pantalon rose du satin de la nouvelle robe de chambre, simplement aligné et doublé du dessus rose clair du pantalon joint.
3. Un du rose clair joint (léger) comme était l'ancien pantalon, doublé de la même doublure que cet ancien pantalon usagé. —
4. Un pantalon identique, simplement aligné, du beau satin bleu clair, pas doublé du tout.
5. Un semblable du semi-satin jaune très clair — avec écharpe du même.

N° 7. Cravates. — La longueur à prendre selon le modèle joint (rose) (peut-être 5-6 *centimètres*[s]* plus long).

1. Deux cravates du rose de la nouvelle robe de chambre, pleine largeur, non doublée.
2. Du rose léger aussi longtemps qu'il durera.
3. 1 du jaune de l'ornement de la robe de chambre.
4. Une du semi-satin jaune très clair : demi-largeur seulement et doublée en blanc.
5. S'il en reste assez du bleu clair, alors une de celui-ci également, demi-largeur à doublure blanche.

Pour finir, du plus beau satin blanc :

2 blouses, comme celle jointe, seulement tous les plis vers l'avant, aucun vers l'arrière ; les manches doivent également être un peu plus bouffantes vers le bas.

Plus ½ douzaine de jabots pour manches et poitrine avec col, si les anciens sont sales.

Enfin encore 2 paires de bottes selon le modèle joint, l'une doublée de jaune, l'autre de rose. Je vous enverrai d'abord le tissu pour le fourreau. —

Est-ce assez ?

Mais encore une chose !

Faites-vous donc envoyer de Paris par

Edouard Pinaud

Boulevard des Italiens (?)

Parfumeur. ⁽¹⁾

12 pièces — ou même 18 — de la

Poudre de Sachet

*Duchesse**

*en papier** — et faites-m'en de beaux sachets de senteur en satin rose !

Les Français envoient volontiers en Suisse, mais pas en Allemagne.

(1) Toute l'adresse est en français. La maison de parfums et de cosmétiques Ed. Pinaud, était en réalité à cette époque située au 37 boulevard de Strasbourg, après avoir déménagé du boulevard des Italiens, où Wagner avait pu la voir lors de son séjour de 1860-1861. Elle avait été fondée en 1830 à Paris par Édouard Pinaud (1810-1868), venue d'Abbeville, formé à Cologne, chez un parfumeur d'origine italienne. Récompensée par de nombreux prix lors de diverses expositions, la maison Ed. Pinaud est l'inventrice de la brillantine en 1900. Elle se relança après la crise de 1929 jusque dans les années cinquante. Certains produits furent cédés à une marque américaine et l'on trouve encore des soins capillaires signés Ed. Pinaud - Clubmen aux États-Unis.

Leipzig. 10 avril.

Alors, chère Vreneli !

Je vous ai envoyé hier la grande malle de Bayreuth par express. Elle n'est pas prépayée ; je vous joins par conséquent ici pour frais, etc. 100 marks = 125 fr. Je n'ai encore rien trouvé de particulier ici pour les bottines, peut-être trouverais-je quelque chose de plus joli à Berlin. Je vous envoie cependant tout à l'heure aussi le tissu pour 2 bottines : le rouleau contient également la clef. Faites-vous aider dans ce travail considérable par de *nombreuses* tailleuses ou couturières et faites-moi une facture en bon ordre. J'aurais aimé avoir toutes ces merveilles à mon retour de voyage, vers la fin de ce mois d'avril. Me prévenir uniquement du 15 au 25 de ce mois à Berlin (*Hôtel Tiergarten*).

Vous riez maintenant de ce que je veux que ce soit si beau ; mais cela vous montre que je suis encore de bonne humeur. Salutations cordiales à Jakob et aux enfants ! Vous apprendrez bientôt de meilleures nouvelles de

votre fidèlement dévoué
Rich. Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Samedi 10 avril

Cosima retrouve Richard à Leipzig.

« Le soir, nous allons au théâtre où nous voyons la *Genoveva* de Schumann. ⁽¹⁾ Nous sommes effrayés par la vulgarité et la grossièreté de cette œuvre ; R. se rappelle avoir donné à Schumann le conseil de faire voir à Siegfried les tableaux avant qu'il reçoive la lettre, mais Schumann avait refusé parce qu'il voulait que « la fin de cet acte produise son effet ». — La musique est pleine de choses dignes de Meyerbeer, de Marschner (dans les mauvais moments) et même de Reissiger. Le début de l'ouverture est bon, mais le thème de l'allegro qui suit détruit immédiatement cette impression. C'est épouvantable. Et le public ! Il n'est attiré que par la vulgarité qu'il est satisfait de retrouver dans un ouvrage « classique » ! (...) En outre, l'orchestre est très mal dirigé et l'effet est d'un ennui mortel. »

Dimanche 11 avril

Les Wagner sont à Hanovre.

« Ce soir, à 7 heures, représentation de *Lohengrin*, mauvaise malheureusement ; la voix du ténor William Müller ⁽²⁾ est agréable au début, mais dans le cours de l'œuvre, elle devient douceâtre et absurde ; les costumes, la mise en scène, les tempi, tout est épouvantable (...). »

Mardi 13 avril

« Premières lettres des enfants du Luisenstift, ⁽³⁾ elles semblent contentes !... (...) À 2 heures, nous partons pour Brunswick (...). »

(1) *Genoveva*, unique opéra de Robert Schumann, en 4 actes, sur un livret de Robert Reinick. Créé le 25 juin 1850 à Leipzig. Il est basé sur l'histoire de Geneviève de Brabant, épouse du comte palatin Sifroi (Siegfried dans l'opéra).

(2) William Müller (1845-1905). Fils d'un cordonnier, il fit ses débuts en 1868 à Hanovre dans le rôle éponyme de *Joseph* de Méhul. En 1875, il fut engagé à Leipzig, puis de 1877 à 1884 il fut membre de l'opéra de la cour de Berlin, avant de revenir à Hanovre où il chanta jusqu'en 1893.

(3) Le pensionnat où Daniela et Blandine venaient d'être mises en pension.



© D. R.

William Müller
en Lohengrin à Leipzig en 1875.

Mercredi 14 avril

« Je vais au musée avec R. ; nous sommes subjugués par un Giorgione, « Adam et Eve ». Il émeut et enthousiasme R. »

Judi 15 avril

« Nous arrivons à Berlin à 8 heures et demie. »

Lettre de Richard Wagner, de Berlin, à Verena Stocker, à Lucerne, du dimanche 18 avril 1875.

« Chère Vreneli !

Je viens de recevoir votre lettre ici. Gardez la vieille robe de chambre matelassée jusqu'à ce que je vous envoie, un peu plus tard, un revêtement plus léger pour elle. Vous devriez en conséquence préparer également la jaune neuve avec du ouatage, beaucoup plus léger (comme la rose). — Je veux les écharpes pour les pantalons seulement un peu plus courtes que celles de la robe de chambre, qui doivent être plus longue d'un bon demi *mètre** que le modèle envoyé ; mais les écharpes pour les pantalons seraient peut-être vraiment un peu trop courtes si vous les raccourcissiez de 30 cm, je pense donc que vous enlèverez seulement à peu près 12 cm à la longueur. Très bien !!

Je veux voir demain si je trouve quelque chose de joli pour les chaussures.

Au milieu de grands efforts, c'est réellement pour moi un repos plaisant et qui apporte la bonne humeur, que de m'occuper de missions aussi agréables. Jusqu'au 26 de ce mois d'avril, je suis encore ici, à Berlin, à l'*Hôtel Tiergarten*. Ensuite, adressez-vous de nouveau seulement à Bayreuth. Nous nous entendrons ensuite sur l'envoi lorsque tout sera prêt.

À présent, restez bonne avec moi, et faites que tout soit beau ! Que Jacob perde sa toux et que les enfants *restent* en bonne santé !

Berlin
18 avril 1875

Votre
cordialement dévoué
Rich. Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner de Berlin, à Verena Stocker, à Lucerne, du lundi 19 avril 1875.

« Chère Vreneli !

Vous recevrez maintenant quelques tissus pour des bottes envoyés d'ici. Laissez les anciens (de Leipzig) entiers et renvoyez-les sans y toucher avec le tout. Vous recevrez en revanche, comme je l'ai dit, 3 tissus différents pour 3 paires de petites bottes ; vous ne prendrez de l'un, blanc à rayures roses, qui est deux fois plus grand, que pour 1 paire de bottes, de l'autre à carreau faites-moi un coussin, je pense avec le satin rose (doublé d'un fond de coton), des volants (vous savez) et des nœuds.

Adieu ! Mes meilleures salutations !

Berlin.
19 avr. 1875 »

R. Wagner.

(Traduction : Michel Casse)

Jeudi 22 avril

« Le soir, nous avons chez nous quelques amis dont Mme Wesendonck. — Auparavant, R. et moi avons fait une petite promenade au Zoo et nous avons contemplé l'étrange colonne de la victoire !! »

Samedi 24 avril

« À 7 heures et demie, le concert (...). Grand enthousiasme pour le tempérament berlinois et pourtant les œuvres ne sont pas bien exécutées, R. est épuisé au plus haut point, ce qui le met de mauvaise humeur. »

Lettre de Richard Wagner, de Berlin, à Hermann Levi, à Munich, du samedi 24 avril 1875.

« Estimé Monsieur le chef d'orchestre !

Vous aviez assurément raison de supposer que dans ce cas particulier je n'accusais personne de mauvaise volonté à l'égard de mes déconvenues à Munich, mais uniquement mon vieux manque de fortune.

Il est maintenant décisif pour mon projet d'assister à une représentation d'opéra chez vous de savoir clairement à l'avance si M^{me} Vogel se chargerait du rôle de Sieglinde sans que M. Vogl n'obtienne celui de Siegmund (qui est déjà solidement occupé par Niemann), auquel cas je serais alors très heureux de pouvoir confier Loge à M. Vogel.

Voulez-vous avoir la bonté de consulter confidentiellement à cet égard les personnes concernées, et de m'informer du résultat à Bayreuth ; car en vérité il

dépend uniquement de cette explication qui m'est nécessaire si, à présent où je dois me décider pour un 3^e concert à Vienne, je me rends à une représentation à Munich afin de me rendre personnellement compte de la prestation de M^{me} Vogel.

Je demeure avec mes salutations les plus dévouées

Berlin
24 avril 1875. »

vous
Richard Wagner.

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Berlin, à Verena Stocker, à Lucerne, du samedi 24 avril 1875.

« Chère Vreneli !

Très bien ! Prenez du satin jaune foncé pour la doublure de l'écharpe rouge, afin de d'obtenir l'écharpe jaune clair pour les pantalons. — Il n'est pas nécessaire d'ajouter un ruché jaune à la robe de chambre rouge, laissez seulement le rouge au revers blanc. N'oubliez pas non plus de faire les revers de manche, jusqu'en bas, en blanc.

Vous pourriez encore me commander 2 paires de pantoufles :



1 de velours rose, doublée de satin rose, l'autre entièrement de satin bleu clair, doublée de jaune.

Je compte revenir à Bayreuth pour quelques jours au début de la semaine prochaine : je vous enverrai alors encore du même demi-satin rose, que vous avez pour le pantalon, etc., pour recouvrir la vieille robe de chambre matelassée, sans la doubler à neuf, sans non plus de ruchés blancs, mais roses, sur le devant en bas, de même étoffe, en bas autour du large ruché falbala, mais sans maille, seulement sur le devant en bas, sous la poche et à l'intérieur et à l'extérieur de la manche, qui est également ornée sur le devant du même rose piqué.

Il s'agit désormais de l'expédition ; annoncez-moi d'abord, à Bayreuth, quand vous pensez en avoir terminé avec tout l'envoi. Je conviendrai alors des détails avec vous.

Je gagne ici beaucoup d'argent pour ma grande entreprise, mais dépense aussi beaucoup pour elle, et suis souvent fort tourmenté, je veux d'autant plus me sentir à nouveau à l'aise chez moi, et cette fois c'est vous qui en avez la peine !

Je vous remercie de tout cœur. Meilleures salutations !

Berlin
24 avr. 75.

Votre
cordialement dévoué
RWagner »
(Traduction : Michel Casse)

Dimanche 25 avril

« Nous dormons longtemps, puis nous nous habillons immédiatement pour le second concert à midi. Atmosphère charmante et intime, les œuvres sont mieux jouées, public familial, Mme Materna et Niemann sont en larmes, R. est très gai. »

(1) Extrait du manuscrit de la lettre, conservée aux archives nationales de la fondation Richard-Wagner de Bayreuth (NA I A 6 a Nr. 37).

Lundi 26 avril

« Nous partons à 7 heures ; les deux concerts ont rapporté 6 000 thaler, ce qui, dans les circonstances défavorables actuelles, est beaucoup. Nous voyageons toute la nuit et nous sommes heureux d'arriver à Bayreuth. »

Mardi 27 avril

« Nous arrivons à 8 heures à Bayreuth ! Les enfants sont à la gare, heureux et bien portants. Nous avons grand besoin de sommeil (...). »

Mercredi 28 avril

« R. a des cauchemars, il rêve que le peuple de Paris se soulève contre lui, il essaie de calmer ces hommes par son éloquence ; enfin, l'un d'entre eux sort de la foule, lui baise la main et lui dit qu'il l'a convaincu, puis tout s'apaise. »

Vendredi 30 avril

« R. veut absolument que j'aille avec lui à Vienne, je préférerais rester ici pour garder la maison. Il compose la version de concert de la veille de Hagen, ⁽¹⁾ ce qui le met de bonne humeur. L'après-midi, nous allons au théâtre qui nous fait à nouveau une impression épouvantable, les terrassements n'ont pas avancé, tous les gravats sont encore là et il ne sera pas possible de faire des plantations cette année !... »

(1) Le monologue de Hagen à la fin de l'acte I, scène 2, « Hier sitz ich zur Wacht » (« Je veille ici »).

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Mathilde Weckerlin, ⁽¹⁾ à Hanovre, vendredi 30 avril 1875.

« Estimée Mademoiselle !

[Suit le texte de la circulaire aux artistes du 20 janvier 1875] ⁽²⁾

J'ajoute seulement à l'invitation contenue dans ce qui précède le souhait sincère que vous puissiez vous approprier le rôle de « Gutrune » dans le *Crépuscule des dieux* que je vous confie par la présente ! Vous reconnaîtrez en l'examinant de plus près que, dans le choix d'une interprète, j'avais particulièrement à cœur la noblesse et la féminité gracieuse de la personne, qui devait s'exprimer aussi bien dans la forme que dans la voix : en ce sens, rien ne peut vous paraître insignifiant dans cette tâche.

Je vous demande d'informer M. Vitzthum ⁽³⁾ que je répondrais bientôt avec gratitude à son très estimable message relatif aux membres de l'orchestre de la cour.

Salutations distinguées

de votre

dévoué

Richard Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Samedi 1^{er} mai

« L'après-midi, nous allons en voiture au théâtre, il fait beau, Rus ⁽⁴⁾ nous suit en aboyant et sautant (...). »

Dimanche 2 mai

« Triste journée ! On nous annonce que Rus est mort des suites d'une maladie pulmonaire qu'il semble avoir contractée au cours de la promenade d'hier. Nous perdons certainement avec lui l'un de nos meilleurs amis. »

Lundi 3 mai

« Nous partons pour Vienne à 5 heures ; voyage de nuit supportable ; nous arrivons à 9 heures chez les Standhartner ⁽⁵⁾. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Feustel, à Bayreuth, du dimanche 2 mai 1875.

« Mon très cher ami !

Comme vous avez raison de me rappeler à moi aussi avant toute chose de me préoccuper en premier lieu des détails artistiques de l'exécution de mon

(1) Mathilde Weckerlin (Sigmaringen, 5 juin 1848 - Pöcking, sur le lac de Starnberg, 18 juillet 1928). Chanta à Dessau à partir de 1868, puis à Hanovre en 1871 et enfin à Munich en 1876 où elle resta jusqu'en 1896 où elle mit fin à sa carrière. Elle créa Gutrune à Bayreuth où elle chanta aussi Schwertleite de *La Walkyrie* en 1876. Les autres rôles wagnériens de sa carrière furent Senta, Elsa et Sieglinde. Elle épousa en 1877 Hans Bussmayer (1853-1930), compositeur, pianiste et pédagogue.

(2) Voir le dernier bulletin des Rencontres Wagnériennes, pp. 7-8.

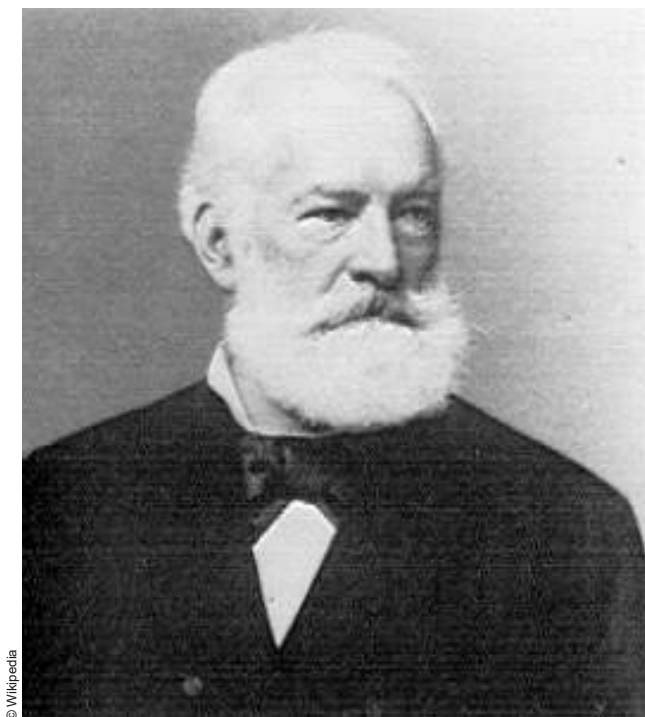
(3) Heinrich Vitzthum (1848-1917), harpiste de l'orchestre du théâtre de la cour de Hanovre. Membre de l'orchestre du festival de Bayreuth.

(4) Le terre-neuve de Wagner.

(5) Joseph Standhartner (1818-1892), médecin neurologue à Vienne, membre du comité directeur de la société Wagner de Vienne. Il soigna notamment l'impératrice Élisabeth d'Autriche. Sa nièce, Henriette Standhartner (Vienne, 6 décembre 1866 - avril 1933), soprano, épousa le chef d'orchestre Felix Mottl, dont elle divorça ensuite.



Mathilde Weckerlin en Gutrune
en 1876 à Bayreuth.



Friedrich Feustel.

Photographie prise en 1881 et 1891.

entreprise, et non de gaspiller nos faibles moyens, si extraordinairement pénibles à rassembler, pour des établissements extérieurs, etc.

Cette très juste mise en garde, qui était d'autant plus accompagnée d'un regard en coin sur notre « caisse », m'a immédiatement amené à prendre la décision de faire restreindre les travaux de terrassement au strict nécessaire pour les environs immédiats du théâtre. En tout état de cause, je souhaite restituer à la ville l'ensemble du terrain depuis la terrasse du théâtre jusqu'à l'entrée principale, en conseillant sérieusement à la ville d'employer ce grand terrain comme bon lui semble, du moment que le remblai de la grande route déjà réalisé puisse raisonnablement être utilisé comme voie. Je me contenterais donc de l'espace encore fort considérable, qui est à présent aménagé en un plateau entourant le théâtre ; l'entrée et la sortie se font au moyen de la grande route menant à Bürgerreuth ; j'en ai trouvé les virages facilement réalisables lors d'un entretien avec M. Runckwitz hier.

Le jeune chef de chantier me disait hier qu'environ 5 000 florins avaient été dépensés jusqu'à présent pour les travaux de terrassement ; si je désirais dissoudre les prix-faits (avec modération exceptionnelle et *particulière* de certains prix-faits), je saurais qu'il resterait encore environ 2 000 à 3 000 florins à allouer pour une exécution frugale du nivellement du plateau autour du théâtre, de sorte que l'intégralité des travaux de terrassement serait achevée pour maintenant 8 000 florins.

Donc...

Je dois maintenant, en premier lieu, m'occuper des répétitions préliminaires cet été. Si le prochain concert viennois réussit selon mes vœux, je puis alors me dire que je me suis créé moi-même avec 40 000 florins le fonds de caisse nécessaire pour ces répétitions. Mon intérêt le plus important est de les conserver intacts, précisément pour ces répétitions, alors qu'avoir transformé un immense terrain de la ville de Bayreuth en parc pour la promenade domini-

cale de ses habitants ne peut cette fois-ci faire partie de mes ambitions.

Je m'abstiendrai également de toute campagne à l'égard de la question des auberges. La ville de Bayreuth, par l'intermédiaire de ses représentants, m'a fait connaître, en réponse à ma toute première question relative à l'hébergement des étrangers, l'assurance que cette question serait résolue de manière satisfaisante ; ce fut également sur cette promesse que je décidai de transférer mon entreprise à Bayreuth. Je m'en tiens maintenant au sens de l'honneur de mes nouveaux concitoyens et n'envisagerai désormais que la réussite *purement artistique* de mon entreprise ; je montrerai en tous cas mon œuvre au public allemand au cours de trois représentations successives. Si cela se développera en une institution durable, bénéfique pour la ville de Bayreuth, dépendra en grande partie de ce que fera Bayreuth pour cela.

J'espère, très cher ami, que vous êtes bien d'accord avec ma conception de la situation ainsi qu'avec mes résolutions, et dans cette supposition je vous prie de m'indiquer le moyen de présenter à la ville ma requête de reprendre une partie du terrain qui me fut cédé, ainsi que la manière dont je puis résoudre les prix-faits actuels pour les travaux de terrassement.

J'espère vous voir moi-même avant mon départ, qui doit cependant s'effectuer demain après-midi.

En attendant, je vous salue comme toujours comme

votre

Bayreuth profondément dévoué et très reconnaissant
Dimanche – 2 mai 1875

Richard Wagner.

(quand dans la nuit mon bon
Russ est décédé rapidement.) »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Verena Stocker, à Lucerne, du dimanche 2 mai 1875.

« Chère Vreneli !

En hâte, cela seulement !

Nous repartons demain pour Vienne et ne rentrerons pas avant le 10 ou le 12. Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir apporter vous-même les affaires à *Friedrichshafen*,⁽¹⁾ les y faire passer la douane et les expédier en express à Bayreuth. Envoyez-moi ensuite les clefs dans une petite boîte séparée. Cela vous causerait-il trop de peine ? Peut-être cette petite excursion vous divertira-t-elle, et dans tous les cas vous me tiendrez bien compte de tout.

Vous avez maintenant certainement reçu aussi le satin rose dont je parlais ; faites-en autant de nœuds qu'il vous plaira. — Si la malle ne suffit pas, ajoutez-y une caisse adaptée.

Si les affaires ne sont là que le 15... ou sinon ce qui vous convient. Salutations cordiales de

votre dévoué

Rich. Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Jeudi 6 mai

« Concert à midi, excellente impression, la veille de Hagen est bissée, mais R. est fatigué. »

(1) Ville allemande au bord du lac de Constance, donc à la frontière, avant de passer en Suisse.

Lettre de Richard Wagner, de Vienne, à Verena Stocker, à Lucerne, du vendredi 7 mai 1875.

« Chère Vreneli !

Je vous écris donc encore une fois depuis Vienne. Mais je rentre ces jours-ci de manière permanente à Bayreuth. Si vous êtes d'accord pour faire vous-même passer les affaires à la douane à Friedrichshafen, les y déposer en express et m'envoyer les clefs en sus, je vous prierai de le faire vers le 12 de ce mois, de manière à ce que les affaires arrivent le 14 ou le 15 à Bayreuth.

Je vous prie également, si vous en avez le temps, de mettre un beau nœud plein sur les trois robes de chambre neuves au-dessus de la bride qui retient l'écharpe dans le dos.

Vous me renvoyez sans doute les résidus ?

J'ai encore donné un concert ici et ai maintenant grandement besoin de repos. Dans notre maison aussi, il y a eu une certaine agitation ces temps-ci, dont je vous parlerai la prochaine fois. Nous espérons certainement vous voir à Bayreuth l'an prochain, lors des grandes représentations.

Pour le présent je vous remercie encore en vieille amitié et vous salue comme

votre

Vienne.

cordialement dévoué

7 mai 1875.

Rich. Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Samedi 8 mai

Retour à Bayreuth.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à A. L. Mazière, ⁽¹⁾ à Mayence, du dimanche 9 mai 1875.

« Très estimé Monsieur et ami !

Vous verrez par la pièce jointe que je me suis vu obligé de fabriquer à mes frais des programmes à distribuer gratuitement pour mes concerts à Vienne et à Berlin. Si j'avais pensé que je pouvais utiliser le livret intégral du *Crépuscule des dieux* à cet effet, je me serais épargné, à moi et à mon entreprise, des dépenses fort importantes. Un coup d'œil à ces programmes, que j'ai dû rédiger à plusieurs reprises (pour Berlin et Vienne), vous apprendra néanmoins qu'il s'agissait ici d'extraits, de compléments et d'explications, pour lesquels je ne pouvais absolument pas songer à utiliser le livret intégral. D'ailleurs, aucun exemplaire n'en fut *vendu*.

Si, sous le poids du surmenage de ces derniers temps, j'avais déjà trouvé le loisir de m'entretenir avec vous, Monsieur, des conséquences du décès aussi surprenant qu'affligeant que vous m'annonçâtes par télégramme, vous ne seriez pas non plus demeuré dans l'incertitude si cette nouvelle funèbre m'était même parvenue. Je ne sus adresser nulle part mes condoléances immédiates, que l'on ne peut envoyer qu'aux parents d'un défunt, car je ne connais aucun parent de feu M^{me} Schott. Ce sont aussi ces relations regrettables avec la société Schott, désormais orpheline, qui m'ont fait d'autre part réfléchir au caractère que prendrait désormais la partie commerciale de ces relations.

(1) Adam Ludwig Mazière (1835 - 1881), fondé de pouvoir et directeur par intérim de la maison d'édition musicale B. Schott's Söhne à Mayence.

Cela me semble vraiment très différent d'avoir à traiter personnellement, en dernière instance, avec un homme ou une femme que je connais depuis longtemps et qui est mon ami, ou de n'être confronté qu'à la notion de « société », où même le gérant le plus ami n'est toujours en face de moi que comme un mandataire dépendant, qui doit prendre ses décisions tout autrement que le propriétaire vivant d'une affaire. C'est aussi le manque de clarté à cet égard qui me fit envisager, lors d'un entretien occasionnel avec M. Friedländer ⁽²⁾ à Berlin, l'idée qu'il pourrait peut-être survenir un changement dans mes relations avec la société Schott ; aucun résultat clair ne fut atteint à ce sujet, mais j'estime de mon devoir de vous faire part de cet entretien.

En attendant, je dois vous remercier de tout cœur pour vos derniers envois et la splendeur avec laquelle vous accompagnez toutes vos faveurs. Pour l'instant, je ne souhaiterais pour ma part rien d'autre à cet égard, de manière toute générale, pour votre estimable personne, que *vous* soyez dorénavant le véritable chef et propriétaire de cette honorable affaire, auquel cas je n'aurais alors aucune hésitation quelconque dans nos relations.

J'espère que vous me comprendrez amicalement et demeurerez en toutes circonstances bien disposé à mon égard,

votre

Bayreuth

respectueusement dévoué

9 mai 1875

Richard Wagner.

(J'ai reçu votre lettre réexpédiée à Vienne, où il m'était impossible de répondre immédiatement.) »

(Traduction : Michel Casse)

Mardi 11 mai

« Arrivée de Marco et de Blanca, ⁽³⁾ que R. baptise Marke et Brange, de bons animaux qui donnent une nouvelle vie à notre domaine. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Mathilde Weckerlin, à Hanovre, du mardi 11 mai 1875.

« Estimée Mademoiselle !

Pouvez-vous venir me voir *assez* rapidement ?

Je tiens fort à m'assurer une fois encore de la puissance réelle et de l'endurance de votre voix, par ailleurs si gracieuse et sensible, afin de décider définitivement de la distribution de *Sieglinde*, après avis (que je souhaiterais tant *favorable*). — Alors, pouvez-vous, voulez-vous venir me voir le plus tôt possible ?

Avec mes salutations les plus respectueuses

votre

dévoué

Bayreuth, 11 mai 1875

Richard Wagner. »

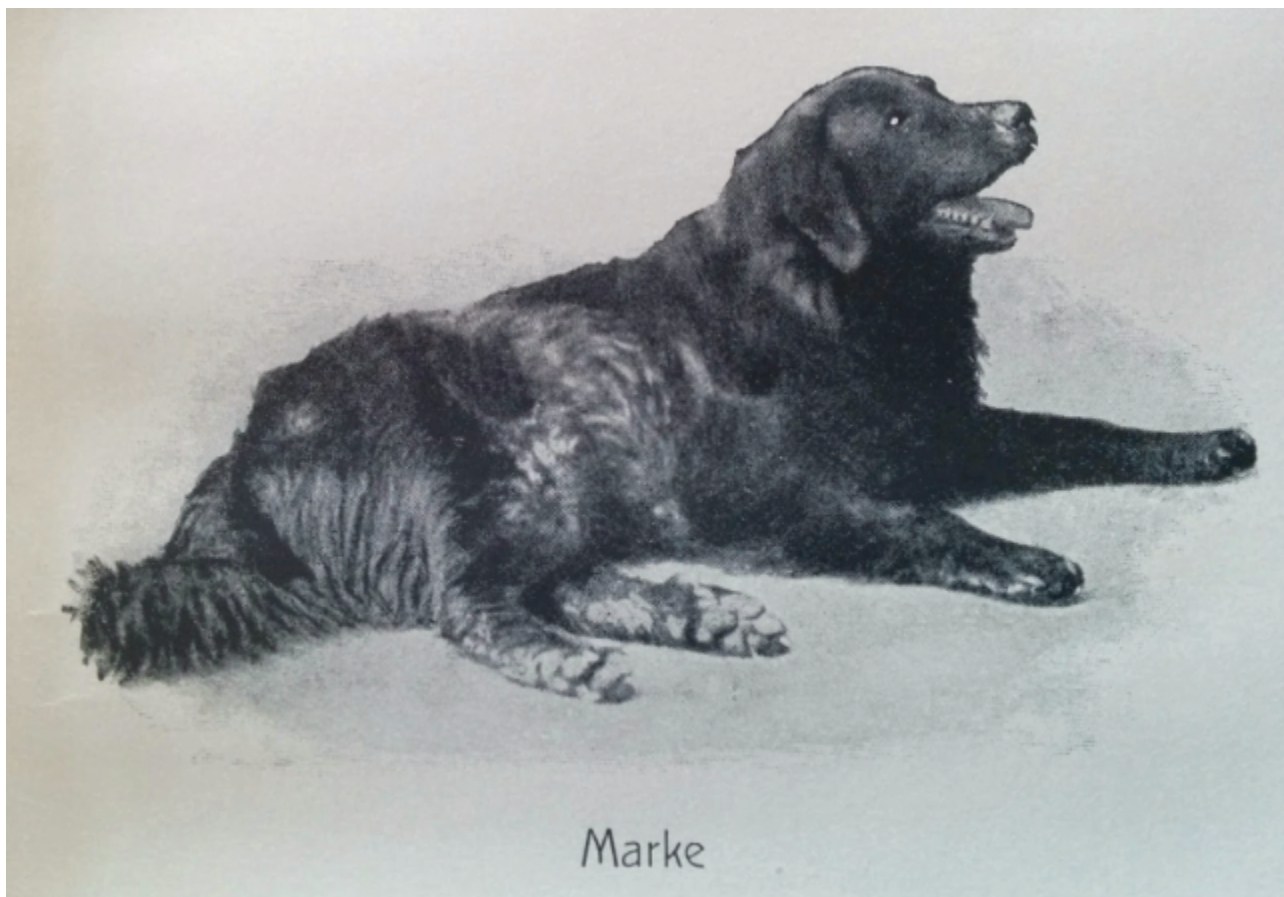
(Traduction : Michel Casse)

Vendredi 14 mai

« Le soir, Marke et Brange sont couchés au clair de lune devant la porte de la salle, ils sont très beaux ! »

(2) Julius Friedländer (Breslau,auj. Wrocław, Pologne - Berlin, 25 décembre 1889), éditeur de musique. Il était alors le propriétaire de la maison d'édition de musique C. F. Peters, de Leipzig, qu'il avait rachetée en 1860. Il la cédera à son partenaire Max Abraham en 1880.

(3) Deux chiens, commandés pour remplacer Russ.



Marco, devenu Marke.

Illustration extraite de l'ouvrage de Hans von Wolzogen, *Richard Wagner und die Tierwelt*, 1910.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Verena Stocker, à Lucerne, du dimanche 16 mai 1875.

« Chère Vreneli !

Vous avez tout fait si bien et si joliment que je ne sais vraiment pas comment vous témoigner mon étonnement, surtout que vous avez eu si peu de temps pour cela ! Je vois réellement comme une preuve de votre vieille fidélité et de votre amitié maintes fois éprouvées que vous ayez pu effectuer si volontiers et avec autant de zèle un pareil travail, que personne d'autre que vous ne comprenait. Qu'ont dit votre mari, vos enfants et votre maisonnée de ce que vous ne pouviez tout d'un coup absolument plus vous préoccuper de rien ?

Tout est bien arrivé ; et ce ne fut certainement pas le moindre de vos sacrifices d'avoir entrepris le voyage ! Je vous en remercie vivement ! J'attends maintenant le calcul de vos dépenses ; car aussi haut que je puisse les estimer, je pourrais les sous-estimer. Je vous en prie, n'hésitez pas à le faire — et encore une fois merci !

Il y a eu en effet beaucoup d'agitation dans notre maison ; mais heureusement, cela ne concernait pas les enfants ! Il nous a fallu changer presque toute notre domesticité, parce qu'il s'y est trouvé beaucoup de mauvaises personnes. M^{lle} König⁽¹⁾ est à présent à Berlin. Mais le plus triste, ce fut que le bon Russ, vif et en bonne santé jusque tard dans la nuit, gisait mort dans le jardin le lendemain matin : nous n'avons pas entendu un seul bruit de sa part, il était comme à son

habitude tranquillement allongé sur une natte de paille ; rien ne trahissait que la mort lui eût été douloureuse. Le chagrin fut grand pour nous et les enfants ! Il est maintenant couché au pied de notre propre tombe, que nous nous sommes faite construire dans le jardin, et une pierre a été commandée pour lui, avec l'inscription : « Ici repose et veille le Russ de Wagner ». Vous pensez bien que cela m'a rappelé bien des souvenirs !

Sinon, ma grande entreprise avance, très difficilement certes, mais elle avance malgré tout. Les représentations sont en août de l'année prochaine, 1876. *Dans tous les cas*, vous serez là avec nous, ma bonne Vreneli !

Comment cela va-t-il avec Jacob et sa stupide toux ? Il est délicat et je crois qu'il ne doit pas faire beaucoup d'efforts. — Fidi n'a pas encore de contact avec les garçons : combien j'aurais aimé voir Wilhelm grandir avec lui ; ils auraient pu avoir de bonnes bagarres !

Ma foi, je pense toujours qu'il se passera quelque chose avec votre déménagement à Bayreuth ! Mon Dieu, vous êtes des gens fortunés, ce que nous ne sommes toujours pas : on y trouve déjà à se loger !

Maintenant, ne tardez pas à me donner de vos nouvelles et faites-moi savoir tout ce que je vous dois ! Ma garde-robe du matin fait maintenant ma fierté !

Vous saluez tous cordialement, et vous souhaitez à tous le meilleur

Bayreuth.
16 mai 1875

vous
toujours dévoué
Rich. Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

(1) Domestique des Wagner.

Samedi 22 mai

Anniversaire de Richard Wagner. Il a 62 ans.

« Tôt ce matin, les enfants vont lui présenter leurs compliments et des verres de Venise (verre brisé porte bonheur) ; nouveaux compliments à 11 heures, foi, amour et espérance (Fidi, Loldi, Eva), 62 ballons lumineux sont allumés dans le hall et on joue la *Marche d'hommage*.⁽¹⁾ R. me dit que je lui ai tout donné, que j'ai veillé sur lui comme une mère — les enfants sont graves et solennels et récitent très gentiment leurs poèmes; Eva est très émue. — Le soir, illumination de Wahnfried, feu d'artifice, valse de Strauss et retraite aux flambeaux par les enfants ; tout est très réussi, le temps s'y prête, R. est ému et gai. Je me sens triste, comme toujours pendant une fête ; que le ciel le bénisse. (Beaucoup de télégrammes dont un du Roi.) »

Télégramme du roi Louis II de Bavière, de Lenggries, à Richard Wagner, à Bayreuth, du samedi 22 mai 1875.

« Télégramme

Déposé : Lenggries, 22 mai 1875, 7 h 15 du matin

Remis : Bayreuth, 22 mai 1875, 9 h 00 du matin

À M. le poète et compositeur Richard Wagner.

Bayreuth

Je célèbre avec exultation ce jour, dont mon souhait le plus sincère est le très nombreux retour. Recevez pour le moment sur ce chemin mes félicitations issues du plus profond de mon âme. C'est depuis le Hochkopf,⁽²⁾ la montagne sanctifiée il y a 10 ans et qui m'est devenue à jamais chère, que j'ai l'intention de vous écrire et de vous exprimer en personne mes remerciements les plus chaleureux pour tant de joies préparées particulièrement ces derniers temps.

Louis. »

(Traduction : Michel Casse)

Dimanche 23 mai

« (...) le soir, nous avons le machiniste Brandt, nous avons beaucoup de choses à discuter, notamment le pont que trace l'arc-en-ciel. Ensuite, R. joue en y prenant grand plaisir des passages de la *Vestale*.⁽³⁾ »

Mardi 25 mai

« Le soir, il prend *La Juive* et la grandeur de cette œuvre nous réjouit. Les musiques juives sont, sur le plan artistique, utilisées de tout autre manière que dans les opéras juifs actuels (*Les Maccabées*, *La Reine de Saba*). »⁽⁴⁾

Lettre en français de Richard Wagner, de Bayreuth, à Paul Chandon de Briailles,⁽⁵⁾ à Épernay, du jeudi 25 mai 1875.

« Cher monsieur et ancien ami,

depuis la guerre je ne tiens plus de vin de Champagne, ayant crainte de vous offenser en vous demandant votre aimable secours, si longtemps habitué.

À présent j'ose m'encourager à renouveler nos anciennes relations, en vous priant de vouloir donner ordre à votre maison de m'envoyer 50 grandes et 100 demi-Bouteilles de votre excellente crûe.

Je verrai, si vous me gardez encore un peu d'amitié, ce qui me consolera de beaucoup de privations dans le temps passé.

Avec la plus sincère considération je reste

Votre

très dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth
(en Bavière)
25 Mai 1875. »



© D. R.

Paul Chandon de Briailles.

Mercredi 26 mai

« R. reçoit une belle lettre du Roi ».

Lettre du roi Louis II de Bavière, du Hochkopf, à Richard Wagner, à Bayreuth, du samedi 22 mai 1875.

« Très honoré ami fidèlement et très profondément aimé !

Je tiens moi aussi, à l'occasion de votre anniversaire, célébré depuis l'intimité des hauteurs de la montagne toute bruisante de poésie que vous

(1) La *Huldigungsmarsch*, ou « Marche d'hommage » écrite par Wagner en l'honneur du roi Louis II.

(2) L'Altacher Hochkopf, montagne des contreforts bavares, au sud du lac Walchensee. Maximilien II de Bavière y avait fait édifier un pavillon de chasse où se retirait son fils, Louis II. Richard Wagner y séjourna du 9 au 20 août 1865.

(3) *La Vestale*, tragédie lyrique en trois actes de Gaspard Spontini sur un livret d'Étienne de Jouy, créée à Paris le 15 décembre 1807. Wagner, qui dirigea l'œuvre, appréciait fort le grand air dramatique de la vestale Julia.

(4) *La Juive*, opéra en cinq actes de Fromental Halévy sur un livret de Scribe, créé à Paris le 23 février 1835. *Les Maccabées* (*Die Maccabäer*), opéra en trois actes d'Anton Rubinstein (1829-1894) sur un livret Salomon Mosenthal, créé à Berlin le 17 avril 1875. *La Reine de Saba* (*Die Königin von Saba*), opéra en quatre actes et un prélude de Karl Goldmark sur un livret toujours de Mosenthal (également auteur du livret des *Joyeuses Commères de Windsor* de Flotow en 1849), créé au Hofoper de Vienne le 10 mars 1875.

(5) Paul Chandon de Briailles (Épernay, 20 avril 1821 - *Ibid.*, 9 juin 1895). Il dirigea la maison de champagne Moët & Chandon de 1852 à 1895. Wagner avait fait sa connaissance par l'intermédiaire de son ami le sculpteur Kietz et séjourna deux jours dans sa résidence de Trianon à Épernay, où il arriva le 2 février 1858. Chandon aurait assisté à la première de *Rienzi* à Dresde. En 1861, Wagner lui avait offert deux billets pour la première de *Tannhäuser* à Paris en échange de quoi il reçut une caisse de son meilleur champagne, « Fleur de jardin ». Après l'échec des représentations, Wagner lui écrivit, le 1^{er} avril 1861 : « Croyez-moi, ce vin magnifique que vous m'avez envoyé s'est révélé le seul moyen de me rendre goût à la vie et je ne peux que vanter l'effet qu'il a eu sur moi et sur les personnes qui m'entouraient à un moment où il y avait tant de choses que je voulais oublier. »

connaissiez bien, à vous envoyer ainsi mes souhaits les plus fidèles en provenance du plus profond de mon âme. Ô puisse la Providence vous accorder une très longue vie, pour la gloire et la fierté de la Nation allemande, pour le bonheur et la joie du grand nombre d'amis qui vous sont attachés, au nombre desquels je puis avec fierté me compter parmi les plus indéfectiblement fidèles et les plus véritablement dévoués ! Que de remerciements je vous dois ! — Pour la représentation en perspective de fragments de *Siegfried* et du *Crépuscule des dieux*, sous votre propre direction personnelle, ce dont je me réjouis beaucoup, pour les esquisses, fort aimablement envoyées, des décors très prometteurs pour la grande œuvre tant attendue. Je les ai examinées avec beaucoup d'intérêt. Combien je vous suis reconnaissant en particulier pour l'assurance donnée avec tant d'amour des trois représentations des ouvrages du *Nibelung* demandées par moi, et pour la promesse amicale, dépassant toute attente, faite avec la meilleure grâce, de vouloir mettre en musique pour moi ces paroles d'adieu célestes et poétiques de Brunehilde. — Le cadeau transmis par le conseiller Düflipp : le *Crépuscule des dieux*, m'a empli de joie ! Mais je suis empli d'horreur par ce passage dans votre dernière chère lettre, où vous me disiez que vous ne pouviez pas garantir, très cher ami, que la grande œuvre serait réellement jouée l'année prochaine ! Ce serait à se lamenter au-delà de toute description ! Vous me feriez un grand plaisir en voulant bien m'exposer l'état actuel de la grande entreprise ! Les répétitions pourront-elles débiter cet été au moment prévu ? Avez-vous encore besoin de tournées de concert ? Ce que j'ai entendu sur l'enthousiasme avec lequel vous fûtes accueillis lors de vos voyages m'a empli de confiance. Quel dommage que ce chanteur dont vous vous promettiez tant l'année passée ne convienne pas pour Siegfried ! Avez-vous trouvé, mon cher ami, un remplaçant valable ? — J'ai beaucoup déploré que *Tristan* n'eût pas été possible ces derniers temps à Munich. Avec quel plaisir je songe à ces représentations toujours inoubliables de *Tristan* qui eurent lieu il y a déjà 10 ans ! C'était une époque heureuse ! Mais combien fut triste la fin avec la mort de Schnorr !⁽¹⁾ Comme il est indescriptiblement beau et profondément émouvant le poème que, ami sans pareil, vous m'envoyâtes depuis ces hauteurs d'où je vous écris maintenant, en septembre 65 à Hohenschwangau ! Je levai le verre empli de vin du Rhin en direction de Bayreuth et le vidai à votre bonheur et à votre santé, cher par dessus tous : chaque goutte signifiait quelque chose de bon ! Aujourd'hui, la montagne sacrée s'est couverte de nuées, le tonnerre gronda, les éclairs fulgurèrent ; ici, dans le lieu consacré, où est suspendu votre portrait, à la table à laquelle vous m'écrivîtes alors ce poème magnifique, ici je sens souffler votre esprit, j'entends votre commandement de contribuer selon mes forces à votre œuvre sublime entre toutes, la seule venue des dieux ; sous les roulements du tonnerre, au milieu de la tempête des éléments déchaînés, j'entends la déclaration de votre volonté ; ici, vous êtes pour moi Wotan, ici Jéhovah ! — Que le veau d'or du pseudo-art, frivole et vulgaire, adoré de manière sacrilège par tant de gens s'écroule, tombe en ruines à jamais, et

(1) *Tristan et Isolde* avait été créé à Munich le 10 juin 1865. Six semaines et trois représentations plus tard, son Tristan, le ténor Ludwig Schnorr von Carolsfeld, décédait à 29 ans, donnant naissance à la légende que les efforts déployés pour ce rôle lui avait été fatals. En fait, ce fut un refroidissement suivi de complications rhumatismales qui provoquèrent la crise d'apoplexie qu'obèse il ne put surmonter.

que la foule des élus, des êtres épris de sublime et de pureté, guidée par vous, entre dans la Terre promise, bénie de Dieu, le Paradis sur terre, pour être épurée de toutes scories, savourer les délices qui emplissent vos œuvres [et] s'en échappent, dans un désir ardent et sacré.

Je suis un grand amateur de littérature espagnole ancienne et ai emporté un volume contenant des pièces de Moreto et Rojas avec moi dans les montagnes. C'est à votre épouse, à laquelle je demeure attaché par une amitié inaltérable, que je dois ce plaisir divin, car ce fut elle qui attira mon attention sur ces œuvres magnifiques il y a quelques années. J'ai suivi avec grand intérêt l'exécution de l'oratorio *Christus* de Liszt ; c'est une œuvre émouvante, qui contient de merveilleuses beautés, mais qui nécessite de nombreuses coupures.

J'aimerais tant apprendre comment vous avez célébré votre anniversaire au milieu des vôtres, comment se porte votre santé qui m'est si chère et à quoi vous vous occupez en ce moment, mon cher ami ! — Saluez, je vous prie, votre épouse que j'honore fort, le petit Siegfried et vos filles. Dans les flammes ondulantes de l'enthousiasme que rien ne saurait éteindre, aimant et croyant inébranlablement à [la] réalisation des idéaux ardemment désirés, je suis éternellement jusqu'à la mort

sans hésitation
votre cher ami dévoué
Ludwig.

Hochkopf
le 22 mai
1875. »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, au roi Louis II de Bavière, du dimanche 30 mai 1875.

« Mon roi bien aimé et ami le plus miséricordieux !

Je dois vous remercier de nouveau pour tant de faveurs ! Comme vous êtes la couronne de ma vie, vous couronnez également chacune de mes fêtes ! Le télégraphe, qui m'apportait vos bons souhaits tout enivrants de bonheur pour mon 62^e anniversaire, ouvrit avec ce premier message joyeux tout un flot de salutations ultérieures, dont la vôtre était le chef d'armée. Il semble y avoir quelque chose d'émouvant pour mes amis à me voir, à un âge où chacun ne songe qu'à jouir ce qu'il a obtenu, ou à un renoncement total, encore au milieu de l'exécution d'entreprises dont même la force virile la plus juvénile se sent à peine capable. Mon jeune ami Friedrich Nietzsche, de Bâle, m'a exprimé un sentiment très profond à cet égard par l'intermédiaire d'une lettre et d'une citation qu'elle contient que je me permets de vous communiquer par écrit (l'original étant fort difficile à lire !), car l'expression de ce sentiment m'apporte en même temps tellement d'encouragements. Ma chère femme doit vous rapporter la fête même qu'elle me prépara à sa manière aussi fine que grandiose, mon ami bien aimé ; elle se croit autorisée à cette faveur après s'y être sentie encouragée par les dernières assurances de notre auguste bienfaiteur. En souvenir de cette fête vespérale dans le jardin, les enfants me

(2) Agustin Moreto (Madrid, 9 avril 1618 - Tolède, 28 octobre 1669), poète dramatique contemporain de Lope de Vega. Fernando de Rojas (La Puebla de Montalbán, vers 1465 - Talavera de la Reina, entre le 3 et le 8 avril 1541), écrivain et dramaturge, auteur de *La Célestine* (1499).

demandèrent au moment d'un repas si le jardin serait de nouveau illuminé ainsi lors de mon prochain anniversaire ; leur mère leur répondit : « Non ! Seulement si le Roi nous rend visite un jour », à quoi Siegfried s'exclama : « Mais alors encore bien plus beau ! »

Vous avez là, ô le plus indulgent des amis, une petite représentation de ma maison ! — C'est mon refuge, et souvent, lorsque je jouis de ma maison et de ma famille, je me sens surpris par cette pensée : pourquoi ne me contenté-je pas de ce que j'ai acquis, mais me faut-il toujours remettre en cause tout ce qui m'a été donné comme quelque chose de sans valeur, pour attacher toutes mes aspirations à quelque chose dont mes contemporains n'éprouvent point le désir. Mais, c'est ainsi ! Schopenhauer fit un jour une très belle distinction entre le « talent » et le « génie », en attribuant au « talent » la capacité de toucher un but que tous voient devant eux mais ne peuvent pas atteindre, alors que le « génie » touche un but que les autres ne peuvent même pas voir.⁽¹⁾

Ah ! Il en est ainsi maintenant pour moi avec ma grande œuvre ! Dans le meilleur des cas, dans lequel se trouvent la plupart de mes amis, on substitue au but distingué par moi seul un but que tous croient reconnaître, alors que le mien se situe bien au-delà du leur ! Il en est ainsi en effet de tous ceux qui m'aident dans sa réalisation, comme par exemple mes chanteurs : ceux-ci croient ne voir dans la représentation que j'envisage qu'une répétition préliminaire pour les représentations véritables qu'ils donneront ensuite pour le mieux bon an mal an (avec, bien entendu, les mutilations convenables) dans le répertoire de leurs théâtres d'abonnés. Et ceux-là il me faut volontiers les laisser dans leur illusion : si mon but véritable leur était révélé, ils s'effaroucheraient ! Et maintenant les « protecteurs » de mon entreprise ! Combien peu d'entre eux se sentent en vérité les mécènes d'une entreprise promouvant la culture nationale ! La plupart ne se considèrent que comme des abonnés à une représentation se déroulant dans des conditions tout à fait exceptionnelles, à laquelle ils doivent nécessairement assister, un peu comme à l'inauguration d'une « exposition internationale », etc.

En vérité, mon auguste ami, j'en suis maintenant au point où je ne puis voir couverts les frais de l'entreprise elle-même que par le soutien que m'apportera la sensation extraordinaire des représentations réelles. Celles-ci n'arriveront que l'année prochaine et d'ici là je dois me comporter comme un organisateur de concerts qui paye les frais de son concert sur le produit attendu des recettes : heureusement, je n'ai, dans cette situation, dans l'ensemble des plus indigènes, fait que des expériences encourageantes, dont Vienne et Berlin témoignent à nouveau.

Seulement cette fois-ci, l'entreprise est associée à une préparation qui fait perdre tellement de temps que j'ai besoin de crédit : oh ! celui qui me l'aurait accordé dans son intégralité, pour l'entreprise complète jusqu'à la représentation, aurait pu conserver plus d'un cheveu sur ma tête vieillissante encore fraîche ! Il me faut ainsi me préparer chaque nouvelle semaine du mois à faire face à une nouvelle difficulté, dont le souci d'un logement décent pour les visiteurs attendus au festival ne constitue pas la moindre. Mais...

J'ai obtenu et fixé de manière absolue ceci : les répétitions préliminaires auront lieu de juillet à la mi-août, tout à fait comme je l'annonçais à Votre

(1) Au début du chapitre XXXI du tome 2 du *Monde comme volonté et comme représentation*.

Majesté, cette année, afin que les représentations puissent se dérouler l'année suivante de la manière également annoncée. J'ai réuni maintenant le coût de ces répétitions préliminaires grâce à un dernier effort ; il faut à présent reporter d'autres postes. Grâce à votre aide unique et généreuse, la mise au point de la scène bat à présent son plein sous la direction personnelle de Maître Brandt : je compte faire nager les filles du Rhin dès la mi-août.

Ainsi, mon seigneur et ami le plus clément, fiez-vous au zèle de mon ultime vigueur que je place dans cette œuvre qui doit être édifiée à la gloire de l'Unique qui me comprit et me soutint puissamment !

Je baise avec soumission votre main miséricordieuse et meure comme du plus noble roi et ami

le bien le plus fidèle

Bayreuth

30 mai 1875. »

Richard Wagner.

(Traduction : Michel Casse)

Dimanche 6 juin

« Anniversaire de Fidi ! (...) Au déjeuner nous lui portons un toast, l'après-midi, nous allons avec les enfants en voiture à l'Ermitage, le temps s'éclaircit, le soleil de Fidi réapparaît. »⁽²⁾

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Johannes Brahms, à Ziegelhausen bei Heidelberg, du dimanche 6 juin 1875.⁽³⁾

« Cher Monsieur,

Je vous prie de bien vouloir me renvoyer le manuscrit du remaniement de la deuxième scène de *Tannhäuser*. En effet, j'en ai besoin pour préparer une nouvelle édition de la partition.

On m'a certes dit que, puisque ce manuscrit vous a été donné en cadeau par Peter Cornelius, vous vous en considériez comme le propriétaire.⁽⁴⁾ Je ne peux cependant vous donner raison puisque Cornelius — à qui j'avais laissé, mais absolument pas offert ce manuscrit — ne pouvait bien entendu le donner à une tierce personne. Il m'a par ailleurs assuré ne l'avoir jamais fait.

Je suppose qu'il m'est parfaitement inutile de vous rappeler tout cela et qu'il ne sera pas nécessaire de polémiquer plus longtemps pour vous déterminer à me rendre aimablement et amicalement ce manuscrit. Il ne peut d'ailleurs avoir à vos yeux qu'une valeur de curiosité alors qu'il sera pour mon fils un souvenir précieux.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, mes meilleures salutations.

Bien à vous

Richard Wagner. »

(2) Allusion au soleil levant au moment de la naissance de Siegfried à Tribschen.

(3) Nous reprenons ici la traduction de Looten (Christophe), *Brahms par ses lettres*, Actes Sud, Le Méjan, 2017, pp. 232-236, passionnant ouvrage dont le seul défaut est d'être qu'une bien maigre anthologie des près de sept mille lettres du compositeur hambourgeois. Les lettres reproduites ici constituent l'intégralité de la correspondance échangée entre Richard Wagner et Johannes Brahms.

(4) Peter Cornelius (Mayence, 24 décembre 1824 - *Ibid.*, 26 octobre 1874), poète et compositeur, élève de Liszt, compositeur des opéras *Le Barbier de Bagdad* (1858), *Le Cid* (1865) et *Gunlöd*, (inachevé, complété et publié en 1879). Johannes Brahms aimait collectionner les manuscrits musicaux autographes. Il possédait ainsi les partitions originales du lied de Schubert *Der Wanderer und der Hirt* (« Le Voyageur et le Pâtre ») ou l'originale des six quatuors de 1772 de Haydn.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Levi, à Munich, du mardi 8 juin 1875.

« Très estimé Monsieur et ami !

Laissez-moi vous dire, avec toute la brièveté dont je dispose maintenant, que je ne vous ai en aucune circonstance fait de reproche, et ai notamment tout à fait respecté la raison et la cause de votre conduite dans cette affaire. Seulement je ne souhaite pas que mon brave Schlosser⁽¹⁾ exerce *particulièrement* son austérité excessive aux dépens du cabinet du Roi. Mon entreprise repose sur le principe économique : pas de bénéfice (ou d'honoraires), par contre l'indemnisation nécessaire du voyage et du séjour pour ceux dont les ressources personnelles ne suffisent pas. En cas d'urgence, une indemnité importante sera même possible, parce que nombre d'artistes plus favorisés ne demandent absolument aucune indemnité.

J'ai écrit dans ce sens à Schlosser.

Mais maintenant, encore une demande.

Pouvez-vous m'indiquer d'excellents *choristes* ?

J'ai en particulier encore besoin de ténors capables (pour la scène des vassaux du *Crépuscule des dieux*). Exigence principale : silhouette haute, élancée, bons maintien et gestes ; donc moins des choristes (par exemple issus de la chorale de l'église !) que de jeunes débutants pour l'opéra et le théâtre avec suffisamment de musique et une bonne voix (en particulier la façon de parler).

Leurs conditions d'indemnisation seraient les mêmes que celles des membres de l'orchestre.

Mais maintenant : il me faut votre tubiste contrebasse. Il doit être très bon, et il a également déjà joué de mon instrument. — Je vous demanderais d'un cœur léger de me procurer cette acquisition ainsi que celle que je viens de mentionner, s'il ne me fallait pas me souvenir des représentations festives et exemplaires que M. von Perfall⁽²⁾ annonce pour Munich précisément à partir du mois d'août. Pour *cette année*, ces messieurs seraient libérés par moi à partir du 15 août ; la chose peut ainsi sans doute s'arranger ?

Ma femme va maintenant entendre la famille Vogl à Weimar : cela ne m'est pas possible. En attendant, j'ai fait la connaissance en la personne de M^{lle} Weckerlin, qui chantera prochainement chez vous, d'une chanteuse vraiment bonne, dotée de nombreuses qualités, d'une belle silhouette, d'intelligence, et d'une voix pleine de sensibilité, virginale, mais malheureusement pas très puissante, et l'ai volontiers envisagée. J'entends qu'elle se produira à Munich en « Norma ». Quelle sottise !

Contentez-vous de ces méchantes lignes, et demeurez bien disposés envers votre

très dévoué

Bayreuth

Richard Wagner

8 juin 1875. »

(Traduction : Michel Casse)

Vendredi 11 juin

« Nous parlons des œuvres de Berlioz, puis du Gewandhaus de Leipzig où R. enfant s'était introduit en fraude ; il y avait rencontré son oncle qui lui avait dit au sujet de Beethoven : on croit le comprendre, et

(1) Max Carl Schlosser (Amberg, Bavière, 17 octobre 1835 - Utting am Ammersee, Bavière, 2 septembre 1916), ténor à l'opéra de Munich. Il avait créé le rôle de David des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, puis celui de Mime lors de la création munichoise de *L'Or du Rhin* en 1869, qu'il reprendra à Bayreuth, en 1876, créant ce rôle dans *Siegfried*.

(2) Karl August Franz Sales von Perfall (Munich, 29 janvier 1824 - *ibid.*, 15 janvier 1907), directeur général du théâtre de Munich.



Johannes Brahms vers 1875.

puis il vous échappe toujours ; R. déclare qu'il a l'impression de n'avoir jamais rien entendu de semblable nulle part. »

Dimanche 13 juin

« (...) nous partons pour Alexandersbad⁽³⁾ par grand vent. (...) À l'hôtel, Fidi veut se faire un feu d'artifice et met le feu aux rideaux ! Grosse peur. Lui ne dit pas un mot ; il nous annonce l'incendie en claquant des portes et disparaît par une porte de service ; R. est en train de se déshabiller, il est tout nu quand il éteint le feu, mais pendant ce temps, comme cela se produit si souvent dans ses rêves, tout l'hôtel a vu le feu de l'extérieur et se précipite pour l'éteindre et c'est dans cet étal ridicule que R. s'échappe à grand-peine. Tout cela nous met de fort bonne humeur, Fidi est assurément guéri pour le reste de la vie de son intérêt pour les allumettes et moi, je suis presque malade de peur. Fidi ne veut plus dormir dans sa chambre, il croit que le feu brûle toujours ! »

Lettre de Johannes Brahms, de Ziegelhausen bei Heidelberg, à Richard Wagner, à Bayreuth, de juin 1875.

« Très cher Monsieur

Même si je vous dis sans tarder que je vous rends aimablement et amicalement le manuscrit en question, je dois me permettre cependant d'ajouter quelques mots.

(3) Bad Alexanderbad, commune connue pour ses eaux minérales-thermales, à une cinquantaine de kilomètres de Bayreuth.

Madame votre épouse m'a déjà approché, il y a des années, afin que je rende ce manuscrit. À cette époque, tant d'éléments devaient me conduire à cela que j'en déduis que je possédais ce manuscrit indûment. Ce serait faire offense à ce que vous écrivez dans votre lettre que d'en comprendre autre chose que ce qui y figure, si bien qu'autrefois comme maintenant, j'aurais plus volontiers fait ce sacrifice à la suite d'une simple demande.

La possession de ce manuscrit, en comparaison de l'importance de vos œuvres, ne peut avoir pour votre fils la même valeur que pour moi. En effet, sans être véritablement collectionneur, j'aime conserver des manuscrits qui ont une valeur pour moi. Je ne collectionne pas les « curiosités ».

Je ne souhaite pas épiloguer sur feu nos amis ni sur le droit de propriété que j'ai reçu d'eux. Il aurait été sans doute préférable et plus facile pour eux de m'avouer qu'ils avaient peut-être agi avec précipitation.

Je pense que c'est un devoir pour moi de répondre de façon détaillée à votre lettre et donc, avec retard, à celle de madame votre épouse. Je crains cependant de ne pas échapper aux malentendus, car, si vous me permettez, le proverbe concernant les mangeurs de cerises pourrait difficilement être plus approprié qu'à quelqu'un comme moi vis-à-vis de vous. ⁽¹⁾ Il est possible qu'il vous soit très agréable que je ne puisse plus croire vous avoir fait un cadeau. Dans ce cas, puisque vous ravisiez un trésor à ma bibliothèque, cela me réjouirait beaucoup si cette bibliothèque pouvait s'enrichir d'une autre de vos œuvres, *Les Maîtres chanteurs*, par exemple.

Comme je n'espère pas que vous changerez d'opinion, j'écris dès aujourd'hui à Vienne afin qu'on vous envoie le dossier contenant le manuscrit. Je vous prie avec insistance de bien vouloir m'envoyer quelques mots lorsque vous l'aurez reçu.

Avec considération extraordinaire et estime
Votre serviteur,
Joh. Brahms. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Ludwig Bösendorfer, ⁽²⁾ à Vienne, du vendredi 18 juin 1875.

« Estimé Monsieur et bienfaiteur de longue date !

Vous avez sans doute reconnu que la raison pour laquelle j'ai si souvent bénéficié de vos bontés et si rarement réussi à vous en montrer ma gratitude étaient les efforts qu'ils me fallait faire chaque fois que je me trouvais à Vienne ? Dernièrement, mon ami Standhartner me rapportait que vous m'aviez fait la belle offre de soutenir les répétitions de mon festival scénique de Bayreuth en me fournissant les pianos à queue nécessaires de votre excellente fabrique. J'accepte donc cette offre avec la plus grande gratitude, et vous considère ainsi comme l'un des plus éminents patrons de mon entreprise, de laquelle la place (voire les places) que vous désirez doit être réservée.

(1) Le proverbe auquel Brahms fait allusion est *Mit hohem Herren ist nicht gut Kirchen essen : sie spucken einem die Kerne ins Gesicht* (« Il n'est pas bon de manger des cerises avec des gens importants : ils vous crachent le noyau à la figure »).

(2) Ludwig Bösendorfer (Vienne, 10 avril 1835 - *Ibid.*, 9 mai 1919), facteur de pianos autrichien. Ayant repris la société de son père, il modernisa la facture de cet instrument et développa la notoriété de la maison Bösendorfer à l'extérieur de l'empire d'Autriche.



Ludwig Bösendorfer en 1877.
Photographie d'Adele Perlemutter - Atelier Adele (1845-1941).

Je vous demande donc vraiment de me faire l'envoi le plus rapidement possible de *deux* de vos pianos à queue, dont l'un doit être installé dans un local de répétition en ville, et l'autre dans le théâtre lui-même. Je veillerai à ce qu'ils soient bien entretenus ; ce ne sont que des pianistes compétents, comme Joseph Rubinstein et Hans Richter, qui en joueront.

Les répétitions de cette année se déroulent du 1^{er} juillet au 15 août, celles de l'année prochaine du 1^{er} juin jusqu'à la mi-août, où auront ensuite lieu les représentations. Veuillez avoir maintenant la bonté de décider si les instruments peuvent immédiatement demeurer ici, où s'ils doivent vous être renvoyés dans l'intervalle.

En vous remerciant encore d'avance de tout cœur, je demeurer

votre
respectueusement dévoué
Bayreuth, 18 juin 1875. Richard Wagner.

P. S. Nous demandons le nouvel accord grave, c'est-à-dire parisien. »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Heinrich Albert, ⁽¹⁾ à Heidelberg, du samedi 19 juin 1875.

« Cher Monsieur !

Parmi mes rares connaissances dans cette partie, je ne connais personne qui pourrait m'aider aussi efficacement que vous dans la fameuse question de l'hébergement !

L'architecte local propose la construction de deux hôtels se faisant face au pied du théâtre, avec 400 chambres (pour environ 600 lits), pour 220 000 florins. Des amis d'ici ainsi que la Ville veulent participer à hauteur de 100 000 florins ; je suis en train de me renseigner pour l'autre partie de la somme. Votre tâche, cher Monsieur Albert, ne serait pas seulement l'accueil de tous, mais nous désirerions aussi votre conseil et vos suggestions sur la manière dont les hôtels — de façon temporaire, chaque année pendant 5 à 6 semaines — pourraient être meublés à titre de prêt, car un ameublement permanent serait inutile et trop onéreux.

Il est cependant indispensable que vous veniez ici prochainement ; j'attends en effet la réunion de quelques délégués des patrons pour régler complètement cette question, en association avec une commission de l'hébergement. Il faudrait que vous soyez présent, et en tous cas quittiez pour quelques jours votre bel hôtel neuf, pour lequel je vous félicite. Je vous informerai immédiatement du jour de la réunion, et vous demanderai instamment de vous sacrifier alors pour moi et pour la cause pendant un bref laps de temps.

Respectueusement

vos très dévoué
Richard Wagner.

Bayreuth.
19 juin 1875. »

(Traduction : Michel Casse)

Jeudi 24 juin

« Nous reparlons du problème du logement, il semble certain que l'on ne pourra pas construire d'hôtel et il s'agit maintenant de prendre les mesures nécessaires. Nous envisageons également le problème du coût des costumes. « Mon entreprise me semble être un feu follet sur un marais », me dit R. (Il a rêvé hier de sa mère, fardée et peinte, qui lui aménageait une splendide maison et lui-même avait très peur parce qu'il ne lui avait pas donné l'argent nécessaire pour cela ; il ne pensait qu'à s'échapper et il s'enfuyait en effet en abandonnant son chien enfermé et qui devait mourir de faim !) »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Johannes Brahms, à Ziegelhausen bei Heidelberg, du samedi 26 juin 1875.

« Bien cher Monsieur

Je vous remercie beaucoup pour le manuscrit que je viens de recevoir. Il ne se distingue certes pas par sa beauté puisque à l'époque il fut très mal préparé à Paris, mais, en dehors de toute question sentimen-

tale, il a néanmoins beaucoup de valeur pour moi. Il est, en effet, plus complet que la copie faite alors à grands traits par Cornelius.

Je suis désolé de ne pouvoir vous offrir mieux en échange que la partition de *L'Or du Rhin*. Malgré de nombreux envois de Schott, je n'ai plus un seul exemplaire de celle des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* que vous aviez souhaitée. Je vous l'envoie sans attendre votre accord, car elle est très belle : il s'agit de l'exemplaire de prestige que Schott exposa à l'Exposition universelle de Vienne.

On m'a dit parfois que ma musique est un décor de théâtre : mon *Or du Rhin* aura beaucoup souffert de ce reproche. Néanmoins, si l'on considère cette partition en fonction des trois autres qui forment *L'Anneau du Nibelung*, il ne serait pas inintéressant de constater que je suis parvenu à tirer, de ces décors de théâtre, une bonne partie des éléments thématiques. C'est précisément dans cette optique que *L'Or du Rhin* pourrait peut-être trouver près de vous un accueil favorable.

Je vous adresse, cher Monsieur, mes meilleures salutations.

Votre obligé,
Richard Wagner. »

Lettre de Johannes Brahms, de Ziegelhausen bei Heidelberg, à Richard Wagner, à Bayreuth, de juin 1875.

« Très cher Monsieur,

Votre envoi m'a causé une joie si extraordinaire que je ne peux m'empêcher de vous l'exprimer avec ces quelques mots. Du fond du cœur je vous suis reconnaissant pour le magnifique cadeau que je dois à votre bonté. Bien sûr, c'est à l'œuvre elle-même que j'adresse chaque jour mes remerciements les meilleurs. Elle n'est pas ici sans être utilisée. Peut-être cette partie pousse-t-elle moins, au début, à l'étude que votre grande œuvre exige, mais cet *Or du Rhin* est passé par vos mains alors que *La Walkyrie* peut toujours faire briller sa beauté pour faire oublier cet avantage. Mais excusez une telle remarque ! La raison en est qu'il est difficile pour nous d'être juste vis-à-vis d'une partie, surtout quand il nous faut voir au-dessus d'elle et contempler l'intégralité de l'œuvre.

Après tout, n'avons-nous pas le plaisir émouvant et pourtant caractéristique — comme des Romains déterrants une statue gigantesque — de voir votre œuvre émerger progressivement et commencer à vivre ? La tâche ingrate qui est la vôtre, de constater notre étonnement et nos contradictions, est soutenue par votre confiance en vous-même ainsi que par l'attention générale croissante qui est accordée à votre œuvre formidable.

Je vous remercie à nouveau et demeure, avec la plus grande déférence, votre dévoué

Joh. Brahms. »

Mercredi 30 juin

« J'ai reçu ce matin une lettre que Hans m'envoie de Hal dans le Tyrol ; il me parle de la grosse (énorme) perte d'argent qu'il vient de faire et me dit également qu'il a eu une petite attaque d'apoplexie dont on ne peut prévoir encore les conséquences ; encore une fois, il me retourne le fer dans le cœur et rouvre toutes les blessures ; combien de fois ces faits se reproduiront-ils encore ? Je réponds immédiatement

(1) Heinrich Albert, hôtelier à Heidelberg. Directeur de 1875 à 1886 du *Schlosshotel*, récemment ouvert, qui comprenait « 21 balcons, 5 terrasses, 90 chambres, 8 salons meublés princièrement, 1 salon pour les dames, 1 de musique, 1 de lecture et 1 pour le billard, ainsi que 4 salles à manger séparées » (*Heidelberg Fremdenblatt*, n° 67, 1875, p. 268 ; *Heidelberger Zeitung*, 10 août 1875). En 1876, il sera le gérant de la restauration du festival de Bayreuth.



Hans von Bülow en 1865.

et je lui explique l'état de ma fortune que je veux léguer à mes enfants et je le conjure de renoncer à son projet de partir pour l'Amérique afin d'y gagner une certaine somme pour les enfants. »

Lettre, en français, de Hans von Bülow, de Hall, au Tyrol, à Cosima Wagner, à Bayreuth, du lundi 28 juin 1875.

« Madame,

je Vous demande mille pardons de Vous troubler dans Vos loisirs, c'est à dire, dans Vos occupations, dans l'accomplissement de Vos devoirs actuels, par quelques paroles touchant une matière d'un intérêt secondaire et indirect pour Vous — par quelques notions sur ma propre personne enfin, sur le père de Daniella, Blandine et Isolde. Cela me semble d'autant plus inévitable que peut-être ce sera la dernière fois que Vous recevrez de mes nouvelles.

J'ai eu bien du guignon cette dernière année. Victime des plus effrontées duperies en Angleterre — irréparables comme je viens de l'apprendre par les dernières informations de Londres — le capital destiné à mes trois filles, au lieu d'atteindre la somme sur laquelle j'avais compté, celle de 45 000 Th. n'a pu atteindre que le chiffre de 36 000 Th. — déposés à la maison Frege de Leipsic, placés je l'espère assez avantageusement par l'intermédiaire de mon cousin le professeur Waldemar Frege.

J'ai toujours considérés les pertes d'argent comme réparables. Aussi n'ai-je point regretté démesurément cet « accident » et avais-je résolu de ne point Vous le communiquer, ce détail ne devant point

changer le fond ou la face des choses. Mais il m'est survenu un malheur bien plus grave. Ma santé est si complètement ébréchée par le labeur des dernières années que j'ai tout lieu de craindre d'être incapable de me mettre en route pour l'Amérique cet automne (1 septembre) quoique le contrat avec Mr. Ullmann⁽¹⁾ soit bel et signé pour huit mois.

Je suis très souffrant depuis trois mois. Les médecins anglais (ignorants achevés) ont traité de « goutte » ce que les autorités médicales de Munich ont reconnu être le résultat d'un coup d'apoplexie, léger plutôt, mais enfin quelque peu incalculable dans ses suites, certes quant à la durée de ces suites.

Il s'est rompu un vaisseau dans le cerveau — la résorption exige du temps — en attendant ma main droite est assez « hors de service » pour rendre invraisemblable que je puisse remplir les engagements de mon contrat. Ce nonobstant j'essaierai toujours. Enfin s'il n'y a pas impossibilité absolue à partir je m'embarquerai. Avant que je n'aie payé mes dettes envers le passé je ne me reconnais point le droit de prendre soin de ma personne, corps et âme. J'ai avant d'autre ambitions celle de ne point mourir « insolvable ». Certes c'est bien peu ce que je me reconnaissais le devoir de faire pour mes trois enfants — mais le sort, la fatalité même viennent de m'apprendre que ce minimum n'est pas si aisé à obtenir lorsqu'on se trouve défavorisé par la chance.

Enfin — quoique n'ayant point renoncé à tout espoir de réaliser mon premier projet (15 000 Th. pour chaque fille) — il est incertain que je puisse réussir. Au moins faut-il que je me prépare au pis-aller, que j'envisage le cas de non-réussite.

Veillez, Madame, Vous placer pour quelques instants à mon point de vue (involontaire) et m'aider quelque peu de Vos lumières, de Votre amour maternel pour nos filles afin de me rendre à même de prendre des dispositions pratiques, conformes au « bien » de ces pauvres créatures.

Je Vous avais offert il n'y a pas bien longtemps de subvenir par une contribution annuelle aux frais extraordinaires d'éducation des enfants de manière à laisser s'accumuler le capital de leurs dots sans amoindrissement des intérêts. Vous pensez bien que je suis loin de retirer cette offre, mais je ne puis, ainsi que Vous le comprendrez par ce que je viens de Vous communiquer, garantir que mon pouvoir égalera mon vouloir.

Veillez, donc, Madame, — pour tous les cas, mieux pour le cas mauvais — m'informer du montant de la somme annuelle indispensable à prendre des intérêts de 36 000 Th. pour compléter les frais d'éducation au pensionnat etc.

Je ne sais si les 100 £ de cette année sont à considérer comme suffisants. D'ailleurs reste à calculer à quelle époque Vous jugerez convenable de faire participer notre troisième, notre fille cadette Isolde à ce bénéfice.

Je m'entends très peu en affaires — aujourd'hui comme autrefois — d'ailleurs en plaçant mes économies à Leipsic j'ai moins pensé à l'usure, aux gros intérêts qu'à la sûreté des fonds. Les 36 000 Th. peuvent bien produire, ce me semble, 1 600 de rente. Mettons que 1 000 Th. suffisent par an — il y aura toujours la somme de 600 à ajouter au capital.

(1) Bernard Ullmann (Pest, auj. Budapest, 1817 - Paris, 1885), impresario musical, installé aux États-Unis en 1846. Il y présenta des solistes tels que Henri Herz, Thalberg, Vieuxtemps, etc. Après avoir dirigé une compagnie d'opéra, il revint en Europe où il fut le manager de Carlotta Patti.

Veillez, Madame, Vous associer un peu à ces petits soucis et me dire Votre opinion simplement et franchement. Cela Vous est plus aisé qu'à moi, puisque depuis de longues années Vous portez seule la charge de tous les arrangements matériels et donc pouvez juger en connaissance de cause. (En outre il faudra Vous procurer une autorisation à tirer sur la maison Frege ; peut-être Monsieur Feustel pourra-t-il indiquer la voie la plus simple pour nous deux et épargner par ses conseils un contrat — agréable à éviter pour Vous — avec la maison Frege.) En passant — supposé que cela Vous soit inconnu — je me permets de mentionner que ma mère lègue à notre aînée une petite rente de 200 Th. provenant de je ne sais quelles mines. Vous m'obligeriez beaucoup, Madame, si Vous trouviez le temps de me répondre dans le délai de huit ou dix jours — sur ces questions de chiffres. Je n'ai pas besoin de répéter que les susdites mesures à prendre, ces petits arrangements enfin, sont seulement entendus à pouvoir au cas — plus ou moins regrettable — de mon invalidité ou de mon décès.

Mon adresse à Munich est toujours la même : « Herr Dr. Von Welz 14 von der Tannstr. » Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments de haute estime et de reconnaissances.

Hans von Bülow.

Hall au Tyrol, ce 28 juin 1875. »

Lettre, en français, de Cosima Wagner, de Bayreuth, à Hans von Bülow, du mercredi 30 juin 1875.⁽¹⁾

« 30.6.75

L'essentiel me semble que les intérêts du capital placé chez M. Frege ne soient pas pris (j'entends pour l'éducation), et le banquier pourra aisément dire à quelle somme s'élèvera à la 20^{ème} année de chacune des filles le capital ainsi grossi.

J'ose à peine répondre à ce que vous me mandez de votre santé, et des expériences que vous avez dû faire ! Je ne sais quelle sainte voyait dans chaque goutte d'eau qu'elle voulait boire les vermine [sic] dont elle était remplie, à chaque pas devant elle se dressaient les crapauds qui grouillent enfouis sous l'herbe ; il est presque impossible de se défendre de cette déplorable clairvoyance après tous les chocs dont la vie se compose, et je me dis souvent que je suis devenue un triste compagnon d'enfance, et un précepteur trop grave peut-être. Le neuf juillet je vais prendre Daniella et Blandine à Plauen (où on me les amène) pour leur faire passer leurs grandes vacances ici. Le 21 Août je les reconduis à Dresde. Si durant ce laps de temps vous désiriez les voir, monsieur, je vous prie de me le mander par télégramme, en me faisant savoir si vous les désirez escortées par moi ou par l'institutrice. Je ne suis pas d'avis de mettre Isolde en pension ; jusqu'ici je lui ai donné une partie de ses leçons, et à partir du premier Août j'ai engagé pour elle une institutrice sortant du séminaire de M^r Vogl (Callenberg Lichtenstein Saxe) qui m'avait été particulièrement recommandé par plusieurs dames de ma connaissance. Les deux aînées ne se sentent pas encore à l'aise dans leur institut, cependant je crois bon pour elles de leur faire traverser cette école pour un temps donné. Leur santé, Dieu merci, est toujours bonne. C'est dans l'espoir que ces



© D. R.

Cosima Wagner.

lignes vous induiront à abandonner votre projet d'Amérique, que je me permets de noter ici le vif désir exprimé par mon père, de vous voir accepter l'invitation de Pest. Il voulait vous écrire, monsieur, et vous en prier ; veuillez monsieur, ne me point trouver indiscrete de l'avoir prévenu. — Je termine en vous faisant entrevoir monsieur, quel remords, quel affreux sentiment de la culpabilité de vivre, vous léguerez en même temps que ces malheureux fonds à jamais à vos filles, si elles ont⁽³⁾ à se dire qu'elles doivent ce bien être à l'immolation de votre santé, et de combien plus heureuses vous pourriez rendre ces créatures devenues le sujet constant de ma sollicitude et de mon souci, en leur disant : je me suis conservé à vous, j'ai eu assez d'estime pour vous, et j'ai su que je vous aimais mieux ainsi, qu'en me sacrifiant.

Je sais bien hélas ! qu'il m'appartient à peine de parler ainsi, et que vous êtes en droit de le penser et de le dire ; il m'est impossible sous le poids qui m'opprime de m'épargner ce reproche, et mon dernier mot demeure une supplication formulée en esprit de gratitude.

Cosima

Bayreuth
30 Juin 1875. »

[Archives nationales de la fondation Richard-Wagner de Bayreuth, NA II B b 2 Nr. 16.]

(1) Le début de la lettre manque.

(2) Date rajoutée d'une autre encre et d'une autre main.

(3) Ce dernier mot remplace « doivent » rayé.

L'ANNEAU DES NIBELUNGS.

Trilogie de RICHARD WAGNER.

Essai musical et critique

C. A. CUI.⁽¹⁾

(Traduction de Mikhaïl Ivanovitch Doubine.)

II.

Pré-soirée : *L'Or du Rhin*

L'opéra *L'Or du Rhin*, le premier des quatre opéras de *L'Anneau du Nibelung*, en un seul acte, se compose de quatre tableaux qui changent rideau ouvert.

Le premier tableau représente le fond et les profondeurs du Rhin. Dans l'eau, s'ébattent et nagent trois sirènes, les filles du Rhin. Cela est magnifiquement fait : toute la scène est recouverte d'une matière transparente verdâtre, — le Rhin est tout vert d'eau ; — dans l'eau, bien au-dessus du fond, des sirènes vêtues de longues robes (de sorte qu'on ne voit pas leurs jambes), se déplacent doucement dans différentes directions (à cette fin trois chariots à trois roues sont placés sur de hauts échafaudages ; chaque chariot est muni de plusieurs tiges de fer ; les filles du Rhin sont maintenues par ces tiges comme

des marionnettes et peuvent descendre ou monter à volonté ; chaque chariot est mis en mouvement par trois personnes, dont un musicien).

Le Nibelung Alberich sort de terre et commence à flirter avec elles. Elles lui font des signes, et, lorsqu'ils s'approche d'elles, rient, plongent, s'écartent, et se moquent de lui. Alberich les poursuit en vain, et s'arrête, furieux et fatigué. À ce moment-là, les rayons du soleil pénètrent dans les profondeurs du Rhin (cela est de nouveau très beau : des étincelles dorées clignotent dans l'eau) et illuminent l'or du Rhin par derrière le haut des rochers. Alberich demande ce que c'est. Les insouciantes filles du Rhin saluent le soleil et disent que c'est l'or du Rhin, que si un anneau est forgé de cet or, — et seul celui qui renonce à l'amour peut le faire, — alors cet anneau donnera un pouvoir sans limite à son possesseur. Alberich se faufile sans se faire remarquer et dérobe l'or. Les filles du Rhin sont désespérées, la scène s'assombrit totalement, un changement de décor se fait. Ainsi, Alberich, qui a renoncé à l'amour au profit du pouvoir, a attiré le malheur sur terre.

(1) Voir la première partie du compte-rendu de César Cui dans le *Bulletin des Rencontres Wagnériennes* n°s 365-366, de janvier à mars 2025.



Minna Lammert (Flosshilde), Lilli Lehmann (Woglinde) et Marie Lehmann (Wellgunde),
les trois filles du Rhin de la création à Bayreuth 1876.

Photographie de Joseph Albert, de Munich.



Rudolph Engelhardt (Froh) en 1876.
Photographie de Joseph Albert, de Munich.

Le deuxième tableau représente les rives fleuries du Rhin ; au loin, on aperçoit le château du Walhalla, la nouvelle demeure des dieux. À droite, l'entrée de la grotte. Le borgne Wotan (il a donné un œil pour la toute-puissance) et sa femme jalouse Fricka dorment. Le matin, Fricka s'éveille et réveille Wotan. La construction du Walhalla est terminée. Le Walhalla a été construit par des géants, et ils réclament maintenant comme récompense la déesse Freya, qui seule sait comment s'occuper des pommes qui maintiennent les dieux éternellement jeunes. Il est clair que les dieux sont très réticents à se séparer de Freya. Freya entre et supplie d'être sauvée des géants. Les géants Fafner et Fasold entrent avec des pins à la main en guise de bâton⁽¹⁾ et réclament Freya pour eux-mêmes. Wotan n'est pas d'accord. Sa grande dispute avec les géants. Viennent également à l'aide de Wotan, les dieux Fro (Froh), Donner et enfin Loge — intelligent, filou et moqueur (Loge est la personnification du feu). Les dieux lui reprochent d'arriver en retard, il se moque d'eux. Il raconte qu'Alberich a dérobé l'or du Rhin et propose de donner cet or aux géants à la place de Freya. Les dieux acceptent avec peine parce que tout le monde voulait cet or, même Fricka (son époux sera alors fidèle). Les géants sont avides de l'or et acceptent l'échange, mais pour l'instant emportent Freya en gage. Dès que Freya s'en va avec les géants, les dieux se mettent à vieillir (les interprètes se tournent vers la lumière, la lumière diminue, ce qui assombrit

leur visage et les fait paraître plus vieux) ; ils perdent leurs forces. Loge se moque : « Je suis le seul, dit-il, qui vieillit le moins sensiblement, parce que j'ai moins goûté aux pommes de Freya ». Les dieux sont abattus. Wotan et Loge décident de se rendre dans les souterrains d'Alberich pour essayer de lui prendre l'or du Rhin. Ici se produit un changement de décor de la manière suivante : à l'endroit où se trouve la rampe, se forme une crevasse. Une vapeur épaisse se met à s'élever rapidement de cette crevasse — la vapeur est réelle, pas peinte. Sous le couvert de la vapeur, un rideau très sombre est abaissé (derrière la vapeur) et sous son couvert le décor change. Cela est ingénieusement conçu, mais n'a pas jusqu'ici été réalisé avec succès. Premièrement, la vapeur ne s'élève pas en nappe régulière et ne couvre pas le rideau sombre partout ou complètement ; deuxièmement, la machine qui émet la vapeur fait un tel bruit qu'elle étouffe considérablement l'orchestre, ce qui est d'autant plus regrettable que la musique symphonique de Wagner est meilleure que beaucoup d'autres.

Le troisième tableau représente les souterrains des Nibelungs. Alberich a un frère nain et laid, le forgeron Mime.⁽²⁾ Il a forgé à partir de l'or du Rhin un anneau qui donne la toute-puissance et, en outre, un casque avec lequel on peut devenir invisible ou se transformer en n'importe quoi. Mime est colérique, lâche et ambitieux. Il aimerait s'approprier le casque et l'anneau, mais il est faible. Alberich le bat, lui prend l'anneau et le casque et s'en va. Les dieux entrent. Leur discussion pleine de sympathie avec Mime. Alberich entre, un fouet à la main. Tous les Nibelungs lui obéissent comme le possesseur de l'anneau. La foule servile des Nibelungs lui apporte de l'or (différents ustensiles, boucliers, coupes, etc.), il les frappe avec un fouet. Après avoir vu l'or, il accueille les dieux avec rudesse et vantardise. Mais le rusé Loge, agissant sur son amour-propre exprime son incrédulité face à son pouvoir, le fait se transformer d'abord en dragon puis en crapaud. (La première transformation est très simple : Alberich se tient derrière un rocher. Il se dissimule vivement derrière et, au même moment, un dragon sort de derrière, rampe à travers la scène, et, quand il disparaît dans la coulisse opposée, Alberich sort de la coulisse où le serpent a disparu. La transformation en crapaud se fait avec l'aide de la vapeur : la vapeur recouvre Alberich. Cela, me semble-t-il, n'est pas particulièrement heureux : recouvrir un acteur de vapeur ou par une planche, c'est la même chose. On pourrait, je suppose, imaginer une autre façon de disparaître instantanément.) Lorsque Alberich se transforme en crapaud, les dieux le capturent le ligotent et l'emportent avec eux.

De nouveau la vapeur sifflante, de nouveau l'orchestre peu audible, et voici le quatrième tableau, le même que le deuxième. Les dieux tirent Alberich ligoté et exigent de lui une rançon. Il offre de l'or. Il lui détachent une main, il embrasse l'anneau et les Nibelungs apportent tout l'or qu'ils ont. Mais cela ne suffit pas ; les dieux lui prennent le heaume, et arrachent l'anneau. Alberich, désespéré, maudit l'anneau : « Que celui qui le possède soit tourmenté, que celui qui ne l'a pas l'envie. Qu'il apporte à tous le malheur, jusqu'à ce qu'il me revienne ». Il sort sur cette malédiction. Les autres dieux entrent, les géants apportent ensuite Freya. Les dieux retrouvent

(1) Les géants sont juste des acteurs de grande taille, mais les pins sont à peine plus grands que des saules. [C.A.C.]

(2) Un acteur seulement, plutôt petit de taille, courbé de surcroît. [C.A.C.]



La capture d'Alberich par les dieux (*L'Or du Rhin*, scène 3).

Carte-postale reprenant une photographie monochrome par Victor Angerer (1839-1894) du décor dessiné par Josef Hoffmann pour les représentations de 1876 du festival de Bayreuth.

leur jeunesse. Les géants prennent la rançon. Pour cela, ils plantent leurs bâtons de pin dans le sol, placent Freya derrière et exigent que l'or empilé entre les pins masque entièrement Freya, en disant : « Empilez-le serré, écrasez-le, tassez-le ». Il faut aussi y mettre le heaume. Cela ne suffit pas aux géants, ils exigent l'anneau, « pour masquer l'œil de Freya ». Wotan n'est pas d'accord. Les géants emmènent Freya. La scène s'assombrit. Erda apparaît dans une grotte, sortant seulement à moitié du sol. Elle connaît le passé, le présent, l'avenir ; une période sombre pour les dieux vient ; elle conseille de donner l'anneau. Wotan y consent. Les géants se mettent alors à se disputer au sujet de l'anneau et Fafner tue Fasold. Les dieux sont ahuris. Fafner place tout l'or dans un énorme sac, à l'exception d'une épée, qui n'a pas de valeur, met le sac sur son épaule, et sort. Wotan prend l'épée : c'est Notung, que nous rencontrerons plus d'une fois. Donner monte sur une hauteur. Tous les nuages se rassemblent autour de lui. Il frappe le rocher avec un marteau ; éclair ; la scène s'illumine. Un arc-en-ciel (très coloré) en forme de pont est jeté vers le Walhalla ; les dieux l'empruntent pour se rendre dans leur nouvelle demeure. Les filles du Rhin, invisibles, chantent plaintivement au sujet de l'or perdu. Wotan, est irrité d'avoir perdu l'or ; il ordonne à Loge de calmer les filles du Rhin. Loge suggère de manière moqueuse qu'au lieu de l'or perdu elles se consolent avec la nouvelle splendeur des dieux, mais pour les dieux eux-mêmes prédit la mort. Le rideau tombe... ou plutôt est tiré des deux côtés.

Tel est le sujet de la première partie de *L'Anneau du Nibelung*. Il faut ajouter que Wagner a traité ce sujet de la manière la plus réaliste qui soit. Ses dieux ne sont pas seulement des hommes, mais de simples bourgeois. Leur discours est grossier, ordinaire. Ils se disputent vulgairement. « Filou », « escroc », « voleur » sont leurs expressions habituelles. Sous cet aspect, les dieux de Wagner ont un certain point de contact avec les dieux grecs d'Offenbach, aussi étrange que cela puisse paraître, et en diffèrent autant qu'un artiste sérieux diffère d'un caricaturiste superficiel. Il y a beaucoup à dire pour et contre cette intrigue. Elle présente au musicien de nombreux problèmes nouveaux et dignes d'intérêt. Dépeindre les profondeurs du Rhin, la demeure souterraine des Nibelungs, esquisser par des sons les géants, les nains, les dieux — tout cela est très tentant et nouveau pour le musicien. Il ne s'agit pourtant que de l'aspect extérieur, juste du paysage, seulement de l'arrière-plan. À côté de cet aspect, il en existe un autre, intérieur, mental, plus important et plus substantiel, et ici c'est cet aspect qui manque dans cette histoire. Dans l'histoire des aventures de l'anneau, qui devrait être considéré comme le héros principal de l'opéra, il n'y a aucun développement de passions, par conséquent aucun développement dramatique. Qu'il n'y ait pas dans cet opéra d'amour pour les femmes n'est pas grave ; ce n'est de loin pas la seule passion humaine, sujette au changement, au développement et, par conséquent, à la représentation musicale ; c'est seulement l'une des passions les plus fortes, les plus accessibles et les plus compré-

hensibles. Mais dans *L'Or du Rhin* tout le monde a une passion, qui a déjà atteint un certain degré ; elle ne naît pas et ne se développe pas, elle est déjà là. Wotan aspire à l'or du Rhin, c'est-à-dire à un pouvoir illimité, ainsi qu'Alberich et les géants ; cette passion engendre une série de faits : Alberich vole l'or aux filles du Rhin, Wotan vole l'or à Alberich, Fasner tue Fasold. Mais dans cette passion, il n'y a aucun développement, aucune croissance, par conséquent aucune vie, et pour dépeindre — ou plus exactement — exprimer l'aspect mental d'une personne, le son est souvent plus puissant que les mots et a indubitablement l'avantage sur eux. Le sujet de *L'Or du Rhin* est purement épique et narratif ; le lyrisme en est absent ; on pourrait dire que cet opéra est réel à la manière d'un paysage. J'ai déjà dit que pour le compositeur il présentait un intérêt considérable, et il ne serait pas surprenant que Wagner écrive un pareil opéra. Mais, ainsi que le lecteur le verra, dans le reste des opéras de *L'Anneau du Nibelung* prévalent les mêmes facticité et paysage, et c'est pourquoi il est étrange que Wagner ait choisi de dépeindre avec des sons ce qui leur est le moins propre, à savoir l'aspect extérieur, et non ce qui lui est particulièrement propre, à savoir l'aspect spirituel, et y consacra près de vingt années de sa vie.

Dans *L'Anneau du Nibelung*, Wagner a fait un grand pas en avant par rapport à *Lohengrin* aussi bien en ce qui concerne la forme que la musique. En ce qui concerne la forme, toute hésitation en lui a disparu, elle est définitivement développée, définitivement mature. Voici le squelette de la conception de l'opéra wagnérien. Pour chaque personnage qui agit il y a un thème principal particulier et beaucoup, beaucoup d'autres de deux ou trois phrases. Ainsi, dans *L'Or du Rhin*, il y a le thème des filles du Rhin, le thème de Wotan, de Loge, des géants, etc. Il y a, en outre, des thèmes pour différents objets ou idées importants ; ainsi, il y a le thème de l'anneau, le thème de la transformation, etc. Dès qu'un personnage apparaît sur scène ou qu'il va parler d'un sujet, le thème correspondant fait alors son apparition. Ce thème est très rarement interprété par le chanteur : il est confié à l'orchestre qui lui confère une couleur appropriée. Wotan en colère : un thème aux cuivres, grondement de tout l'orchestre ; Wotan profondément ému : des bois ou des violons. Ces thèmes sont harmonisés de manière somptueuse et accompagnés du début à la fin de l'opéra, de manière encore plus somptueuse, par de nombreuses autres voix, qui se croisent, divergent, se rattrapent, exécutées par l'orchestre. Mais le développement de ces thèmes consiste simplement en leur répétition, en modifiant simplement la tonalité, l'instrumentation, l'accompagnement, tout en conservant constamment son caractère polyphonique. Dans les passages passionnés, Wagner a recours à la croissance thématique, mais, là encore, il n'y parvient ni par le développement ni par l'expansion des idées musicales, mais par leur répétition, chaque fois plus haut, plus fort, avec des accompagnements toujours plus riches. Au moment où un thème retentit à l'orchestre, les chanteurs déclament sur les notes des accords des harmonies ; mais, de ce fait, l'intérêt musical principal ne se concentre pas sur eux, leurs discours musicaux sont souvent totalement creux, bon gré mal gré identiques l'un à l'autre, et le chant est presque inexistant. Avec ce système, Wagner pense réaliser l'idéal de l'opéra moderne, résoudre un problème qui n'a pas encore été résolu, atteindre la fusion la plus complète de la musique avec la

parole jusqu'au plus petit détail ; il pense enfin présenter un exemple du style national allemand qui, selon lui, n'était pas encore en germe.

Mais ce système, malgré toute sa nouveauté, son originalité, son esprit et ses avantages incontestables, présente des défauts majeurs. Wagner ne donne à chaque personnage qu'un seul thème. Cela est très avantageux sous le rapport de l'économie pour les capacités créatrices du compositeur ; ainsi, l'unité des caractéristiques musicales ressort pleinement, il ne peut y avoir aucune contradiction, aucune incohérence ; mais pourquoi Wagner rend-il tous ses héros limités ? Vous qualifiez sans aucun doute de limitée une personne qui n'a dans la tête qu'une seule idée, qu'une seule pensée. Les héros de Wagner, qui n'ont qu'une idée musicale dans la tête, sont, eux aussi, sans aucun doute limités. Ensuite, est-il possible que dans tous les moments de la vie, dans toutes les situations, les plus opposées et les plus diverses, une personne traîne toujours le même chant ? De plus, la répétition constante des mêmes thèmes, même rehaussés par la couleur de l'orchestration et variés par les dessins de l'accompagnement, ne pourra produire que l'uniformité, la satiété se fera sentir, en particulier si ces thèmes se rencontrent non pas dans un opéra, mais dans quatre opéras. De plus, le plus important, le plus essentiel dans la musique, ce qui agit le plus puissamment, c'est l'idée musicale, c.-à-d. le thème : il est étrange qu'un compositeur lésine autant dessus, il est étrange d'accumuler ces richesses uniquement pour soi, de ne les partager avec personne, les privant d'auditeurs.

On sait que des personnes différentes ont des vues différentes sur le même sujet, qu'il existe des opinions différentes. Chez Wagner, ce n'est pas le



Albert Eilers (Fasolt) en 1876.

Photographie de Joseph Albert, de Munich.

cas ; au sein de ses héros, il règne une unanimité touchante dans leurs vues : en parlant tous du même sujet, un anneau par exemple, ils parlent sur le même thème. C'est une vétille, je l'admets ; mais je l'indique parce que Wagner est un rationaliste, et que, dans ses œuvres, nous ne devrions pas rencontrer d'illogisme, même dans les vétilles.

Une erreur bien plus grave dans le système de Wagner est qu'il confie l'idée principale à l'orchestre et non aux chanteurs. La musique doit tracer le caractère des personnages, dessiner leur situation sur scène, fusionner avec leurs paroles, renforcer la signification de ces paroles. Les personnages sont sur la scène, le progrès dramatique de la pièce se passe sur la scène, sous les yeux des spectateurs ; le spectateur tourne tout naturellement toute son attention sur les chanteurs, il écoute avec attention chacune de leurs paroles. Par conséquent, tout en manquant souvent de nombreux traits de l'orchestre, le spectateur, avec chaque mot prononcé par les chanteurs, entend distinctement le son sur lequel il est prononcé. Par conséquent, l'intérêt musical principal doit être concentré sur ce qui est le plus important, sur ce qui est écouté avec une attention particulière — c'est-à-dire sur les chanteurs ; ils doivent être chargés du thème, et pas seulement l'orchestre. Chez Wagner, c'est tout le contraire, et trop souvent la partie vocale est insignifiante et creuse. De ce fait, trop souvent se produit ce que Wagner n'attendait pas du tout : alors qu'il s'efforce en théorie d'obtenir une caractérisation parfaite des personnages, en fait il n'y parvient pas. Tous ses personnages chantent non pas des thèmes, mais quelque chose sur les accords des harmonies, de sorte que les phrases vocales des différents

personnages sont très similaires les unes aux autres et, surtout, d'une insignifiante égale, et chez le spectateur, plus attentif aux chanteurs qu'à l'orchestre (ce qui découle inévitablement de l'ordre des choses), Wotan se confond avec Alberich, Alberich avec Fafner, etc. La partie vocale est souvent si insignifiante qu'on pourrait y substituer la déclamation, et Wagner n'aurait eu qu'à marquer rythmiquement quand l'acteur devait prononcer chaque syllabe. L'affaire, peut-être, y aurait encore gagné : l'attention du public ne serait pas distraite de l'orchestre par le son des voix des chanteurs, et comme les bons acteurs dramatiques sont plus nombreux que les chanteurs d'opéra, Wagner aurait pu recruter une troupe encore plus parfaite pour son *Anneau du Nibelung*. Les parties vocales gâtent souvent positivement l'impression en découpant leurs phrases insignifiantes et en perturbant la belle harmonie des sons de l'orchestre. C'est pourquoi Wagner est particulièrement bon pour les scènes mimiques, c'est-à-dire celles où l'on ne chante pas ; c'est pourquoi il les affectionne tant, y recourt si souvent, les fait durer aussi longtemps.

De plus, avec ce système, Wagner opprime fortement la musique et le chant. Avec lui, il n'y a pratiquement aucun des thèmes larges et clairement délimités qui nous séduisent tant dans les œuvres de tous les grands compositeurs ; avec lui, il n'y a aucun développement des idées musicales ; avec lui, il n'y a pas de formes variées qui nous attirent précisément par leur variété. Avec lui, il n'y a qu'une seule forme : un tissu contrapuntique sur lequel se répètent des phrases bien connues, interrompues de temps en temps par des récitatifs ordinaires. Cette forme unique, constituant un style distinctif et extrêmement cohérent, est très monotone, et rend le spectateur nerveux, plutôt de manière physique qu'au moyen de la musique. Chez Wagner, le chant est également à l'arrière-plan. La voix humaine est le plus charmant des instruments qui existent ; de la bonne musique, bien chantée, produit une impression extraordinairement forte, irrésistible. Et Wagner a refusé ce moyen puissant : il n'y a presque pas de chant, il y a presque exclusivement que de la déclamation. Les chanteurs se transforment presque en simples outils pour la prononciation des mots. Il n'y a pas de chœurs (seulement dans le dernier opéra et ce en petit nombre), pas d'ensembles. Il n'y a rien de plus absurde, de plus scandaleux, qu'un ensemble mal motivé, mais un ensemble bien motivé (comme par exemple : « Quel moment merveilleux » dans *Ruslan*)⁽¹⁾ est une perle de l'opéra. Il est vrai qu'en certains endroits il fait chanter à deux ou trois voix, mais ces petits ensembles pourraient être étendus sans pécher contre la logique. Un instrumentateur aussi colossal que Wagner se prive volontairement de l'usage, individuel et en masse, du plus parfait des instruments : la voix humaine. En ce qui concerne la déclamation de Wagner, elle est excellente d'un bout à l'autre, seulement interrompue parfois par de trop longues pauses, et se fonde parfois sur des intervalles trop peu naturels (note mineure).

Parlons maintenant de la qualité de la musique de *L'Anneau du Nibelung*. Wagner s'est toujours distingué par sa pauvreté d'invention thématique. Rappelons-nous au moins *Tannhäuser* et *Lohengrin*. Combien peu de thèmes réussis ; combien de thèmes faibles, violents, ordinaires, voire plats (le thème principal de *Tannhäuser*). Wagner a fait un



Marie Haupt (Freia) en 1876.

Photographie de Joseph Albert, de Munich.

(1) *Ruslan et Ludmilla*, opéra en cinq actes de Glinka (1842).



© Wien TheaterMuseum

Franz von Reichenberg (Fafner) en 1876.
Photographie de Joseph Albert, de Munich.

grand pas en avant sur le plan thématique, mais les lecteurs ne doivent pas penser que Wagner est tout à coup devenu un mélodiste de génie. Non, ce ne serait pas possible. Premièrement, dans *L'Anneau du Nibelung*, ce ne sont pas tout à fait des thèmes, mais seulement de courtes phrases mélodiques, beaucoup plus faciles à imaginer qu'un thème d'une certaine taille. Deuxièmement, dans ces phrases on sent une certaine monotonie, et beaucoup d'entre elles ont un caractère de fanfare. Je ne sais pas si les lecteurs ont jamais analysé la construction des mélodies qu'ils aiment particulièrement. S'ils le faisaient, ils arriveraient sans doute au résultat suivant : ils auraient remarqué que dans les thèmes qu'ils aiment la plupart des notes ont une succession diatonique. En effet, les plus grands mélodistes — Beethoven, Schumann, Chopin, Glinka — inventèrent des mélodies principalement diatoniques (par ailleurs fort commodes à chanter) et l'harmonie coulait déjà de la mélodie créée. Les compositeurs moins doués en pouvoir de créativité mélodique ont eu recours à une autre technique : ils créèrent un beau canevas harmonique et cousirent par-dessus une mélodie, dont les notes, durent, malgré elles, se positionner sur les notes des accords, et la qualité diatonique des thèmes se perdit, le thème lui-même n'étant pas assez fort pour faire effet, mais seul l'assaisonnement (l'harmonie) faisait de l'effet. Ou bien la mélodie est simplement rendue chromatique, en pimentant de nouveau l'harmonisation intéressante de ce thème manifestement d'une insignifiance absolue. Ce chromatisme thématique, ainsi que les mélodies basées sur les notes des accords, sont caractéristiques de la plupart des phrases de Wagner. Par ailleurs, il éprouve une attirance irrésistible pour les fanfares. Le thème des filles du Rhin est

une fanfare mélodieuse pour soprano ; les thèmes de Wotan et du Walhalla sont des fanfares pour basses, solennelles et lentes ; le thème de Fro, est une fanfare animée et joyeuse pour ténor. Malgré tous ces défauts, cependant, presque toutes les phrases thématiques principales de *L'Anneau du Nibelung*, grâce à leur excellente harmonisation, sont tout à fait réussies ; elles sont remarquables au point de vue rythmique, et certaines d'entre elles sont extrêmement typiques et caractéristiques, par exemple le thème de Loge : un accord de sixte chromatique montant et descendant rapidement ; le thème des géants : une sorte de marche incroyablement rude, balourde et maladroite ; le thème de Mime : une phrase minuscule très réussie du point de vue du rythme (le marteau frappe sur l'enclume). Donner n'a rien de remarquable : les basses grondent comme le tonnerre, caractéristique purement extérieure. Les femmes sont beaucoup plus faibles : Fricka aussi bien que Freya ressemblent l'une à l'autre, et toutes les deux à Elsa et Elisabeth, et toutes représentent un sentimentalisme allemand, en partie mièvre.

Mais ce en quoi Wagner est un vrai colosse, c'est dans l'harmonisation ; dans l'utilisation bruyante, habile, inégalable de ses thèmes ; dans l'accompagnement somptueux ; dans l'orchestration. Toujours bon harmoniste, il est allé encore plus loin dans *L'Anneau du Nibelung*. Il n'y a plus ici les harmonies et les modulations artificielles, laides et dénaturées que l'on rencontrait de temps en temps auparavant. Ici, tout est harmonisé magnifiquement, logiquement, souvent nouveau, fort et audacieux. Beaucoup d'harmonies schumannniennes, beaucoup de pédales. En ce qui concerne l'harmonie, on peut seulement reprocher à Wagner de trop souvent employer : dans les passages doux les accords de neuvième, dans les passages effrayants les accords de seconde diminuée, dans les péripéties dramatiques les accords de septième diminuée. Un compositeur aussi fort, avec une créativité harmonique et modulaire aussi considérable, ne devrait pas recourir aussi souvent à ces recettes.

Il a déjà été dit que dans les quatre opéras de *L'Anneau du Nibelung*, il n'y a qu'une seule forme. Dès qu'une certaine personne paraît sur scène et prononce certains discours, les thèmes correspondant apparaissent immédiatement à l'orchestre, avec la plus grande variété de couleurs. Dans l'utilisation de ces thèmes, Wagner est toujours un maître inimitable. (Ce qui n'est pas surprenant après avoir écrit 4 opéras sur un nombre aussi limité de thèmes.) Ils apparaissent en entier, par fragments, alternent les uns après les autres, paraissent ensemble, et toujours avec extrêmement de succès. Wagner a également élaboré pour lui-même un accompagnement spécial — un accompagnement à plusieurs voix, où chaque voix a son propre dessin spécial et individuel, avec une alternance et un ensemble étonnants de rythmes différents, par exemple des duos et des triolets, même dans la même mesure.

Lorsque Wagner met en mouvement toutes les voix de l'accompagnement, en augmentant tout le temps leur vitesse (c.-à-d. d'abord deux notes par battement de mesure, puis 3, 4, 6) ; lorsque ces voix, entrelacées l'une à l'autre, forment des harmonies charmantes ; lorsque sur ce fond retentit un thème heureux, de plus en plus haut, de plus en plus passionnément, et que finalement éclate le *fortissimo* wagnérien avec tous les cuivres, l'effet est éblouissant. L'auditeur n'est pas moins captivé et séduit par son *diminuendo*. Mais cela ne dure pas



Heinrich Vogel (Loge) en 1876.
Photographie de Joseph Albert, de Munich.

longtemps : quelque phrase étrangère, quelque récitatif ordinaire, refroidit l'auditeur ; puis de nouveau l'enthousiasme, de nouveau le refroidissement, et l'auditeur ressemble à un homme qui ne cesse de grimper à une montagne et de retomber en glissant, mais ne parvient pas à atteindre le sommet. Puisque l'ensemble de l'opéra, du début jusqu'à la fin, est écrit de cette manière, selon ce système, il ressemble dans son ensemble à une pièce aux murs tendus d'étoffes persanes, ou d'étoffes changeantes aux fils croisés multicolores. C'est très joli, mais aussi très monotone : ces dessins croisés des fils, accompagnements, réjouissent l'œil et l'oreille, mais vous cherchez en vain sur quoi fixer votre attention, comme une toile de fond. Si voulez, c'est très grand et soutenu (si la pièce est immense), mais sombre, mais les dessins sont petits, courts, et se perdent encore plus au milieu de ces proportions.

Ces énormes crescendos et decrescendos, cette belle errance à travers tout l'orchestre, c'est ce qu'il y a de mieux dans ces opéras, mais comme ils sont peu commodes à interpréter par les solistes, ce qu'il y a de plus remarquable dans les opéras de *L'Anneau du Nibelung*, c'est l'introduction orchestrale, la musique pendant les changements de décors, et la musique des scènes de mime, muettes, que, je le répète, Wagner aime, fait magnifiquement, mais qui pour les interprètes sont très difficile à cause de leur durée. Parlant de la beauté des accompagnements wagnériens, je ferai seulement remarquer qu'ils souffrent d'un excès d'appoggiatures et de traits diatoniques rapides (gammes).

Wagner est un coloriste remarquable et maîtrise d'énormes masses orchestrales comme peu d'autres. Les couleurs de son orchestre sont éblouissantes, toujours vraies et à la fois nobles. Il n'abuse pas de ses masses instrumentales. Là où c'est nécessaire, il a une force écrasante ; là où c'est nécessaire, le son de son orchestre est doux et léger. Comme coloris vrai et artistique, *L'Anneau du Nibelung* est une œuvre exemplaire et irréprochable ; ce coloris suborne l'auditeur et dissimule parfois l'absence ou le peu de satisfaction des idées.

Si l'on ajoute à cela que cette chaîne sans fin de phrases, reliées par des accompagnements à plusieurs voix riches mais monotones, est parfois interrompue par des récitatifs fort ordinaires ; que tout cela est long, parce que Wagner vise constamment à l'ampleur, même si cela apparaît parfois plus volumineux qu'ample (c'est précisément lorsque les formes sont amples qu'elles doivent être claires, définies, comme par exemple la première partie de la IX^e Symphonie, mais chez Wagner le dessin est d'une étoffe persane) ; si l'on ajoute à cela que, bien entendu, dans *L'Anneau du Nibelung*, il y a quelques exceptions et dérogations épisodiques au caractère général de l'œuvre, et qu'apparaissent parfois des thèmes plus achevés, des scènes plus lumineuses et accomplies, — le lecteur se fera probablement une idée plus définie du style des quatre opéras de Wagner, dans tous les cas parfaitement originaux et neufs dans leur conception et leur exécution. Puisque ces opéras ont été joués non à Pétersbourg, mais à Bayreuth, je ne présenterai qu'un bref compte-rendu de chacun, individuellement, en soulignant seulement les aspects et les passages les plus remarquables, à quelque égard que ce soit, de chacun d'eux.

L'introduction orchestrale assez longue de l'opéra *L'Or du Rhin* est fort curieuse : elle dépeint les ondes du Rhin, et tout repose sur un seul accord, — ce qui signifie qu'il n'y a aucun intérêt musical ; mais sur cet accord, en partant du *pianissimo*, il y a une croissance sonore tellement énorme, de telles vagues roulantes d'instruments différents, se rattrapant les uns les autres, que cette introduction produit de l'effet et crée l'ambiance pour la scène suivante de la meilleure manière possible. Il n'y a, toutefois, pas de musique dans cette introduction, seulement une utilisation exceptionnellement talentueuse et habile du son. Toute la première scène, dans son intégralité, est belle. Le décor magnifique, les filles du Rhin nageant avec grâce et habileté, leurs voix fraîches, s'unissant parfois de façon magnifique, le rayon de soleil qui pénètre dans l'eau, la couleur incroyable de l'orchestre — tout cela dissimule la qualité médiocre de la musique de cette scène. En effet, le thème principal des filles du Rhin est assez ordinaire (une fanfare), rappelle en partie Weber, et Alberich non plus n'est pas particulièrement mis en relief, mais cela va si bien avec le sujet, est si bien arrangé, que cela satisfait presque totalement l'auditeur. Dans cette scène, je mentionnerais les épisodes suivants : les avances à Alberich de la troisième fille du Rhin, plus caractéristiques et mélodieuses ; la scène de mime dans laquelle Alberich pourchasse les filles du Rhin est excellente, comme toutes les scènes de mime chez Wagner — le sauvage y est parfaitement dessiné ; le salut des sirènes au soleil levant (d'abord une fanfare, puis une belle neuvième) ; dans le récit de l'or du Rhin, la phrase disant que seul celui qui renonce à l'amour peut le posséder, phrase de caractère sombre qui joue par la suite un rôle important. Toute la première scène donne une très bonne impression.

Au début de la deuxième scène, les récitatifs de Fricka sont ordinaires, son thème est germano-sentimental. Wotan chante sur une fanfare solennelle, la terreur et le désespoir de Freya sont conventionnels, mais les géants sont magnifiquement dessinés, grâce à une instrumentation grossière et un rythme d'une brutalité extrême. La phrase représentant Freya est belle, délicate, presque poétique. Les pommes de Freya sont exprimées par une fanfare, le dieu Fro : également une fanfare. La caractérisation de Loge est l'une des plus réussies : des accords de sixième chromatiques rapides, descendants et montants, instrumentés de manière fort piquante avec des pizzicati, s'achevant ordinairement par une petite phrase très élégante et brillante. Tout ce que dit Loge est musicalement intéressant, et son discours sur l'amour est fondé sur un accompagnement positivement fascinant, ravissant. Son récit du vol de l'or est magistralement construit sur les thèmes de la première scène. Sa conversation avec Fricka au sujet de l'or est également magnifique. Mais les parties les plus remarquables de cette scène sont l'entrée des géants et le discours de Loge sur l'amour.

Cette scène est reliée à la troisième par une excellente introduction conduisant au thème principal de Mime, une petite phrase composée seulement de trois notes, imitant parfaitement les coups d'un marteau sur une enclume. Cet interlude est interrompu un certain moment par de véritables coups de marteau sans l'orchestre (comme les cloches dans « Gloire, gloire »⁽¹⁾) mais cela n'est pas tout à fait réussi et dérange l'unité d'impressions. Dans cette scène, nous rencontrons l'origine de la caractérisation de Mime, la plus heureuse et la plus irréprochable de Wagner. Cette caractérisation est comique ; elle repose sur une toute petite phrase, en apparence insignifiante, mais sur cette petite phrase Wagner bâtit d'incroyables merveilles. Ainsi, par exemple, ici, sur cette petite phrase, résonnent des accords de tonalités différentes, et par dessus Mime chante de la manière la plus typique et la plus pitoyable ses malheurs (Mime, malgré son personnage comique, chante plus souvent que les autres personnages de Wagner). La transformation d'Alberich en dragon est très pittoresque : une simple phrase à l'unisson, dans les basses les plus graves, instrumentée avec force, accompagnée d'un sifflement des cuivres, dépeignant parfaitement les mouvements rampants du serpent. La transformation en crapaud n'est pas aussi typique. Les deux transformations sont précédées d'une représentation musicale des propriétés du heaume d'invisibilité, exprimée par des triades mineures.

La troisième scène est de nouveau reliée à la quatrième par une excellente introduction orchestrale composée de diverses phrases parfaitement liées les unes aux autres et d'une pédale à la Schumann à la fin. Cette scène est plus longue que les autres et moins inspirée ; il y a de l'ordinaire et du purement décoratif (Alberich). Mais il y a aussi des passages superbes. La scène muette des Nibelungs portant l'or est magnifique. Elle repose une nouvelle fois sur la petite phrase de Mime (après tout, il forge de l'or), mais là dessus il y a une si forte accumulation de sons, des combinaisons harmoniques si puissantes sont construites dessus, dont seul Wagner est capable. De tels épisodes chez lui laissent une impression extraordinaire. Parmi les discours déco-

ratifs d'Alberich, il faut souligner une série d'accords et le thème de la malédiction. Les accords surprennent par l'étrangeté de leur succession harmonique, l'étrangeté de leur rythme et leur mystère ; la phrase de la malédiction est imprégnée de malveillance et de désespoir (grâce à l'harmonisation) ; par son caractère, elle semble rappeler le thème principal d'*eine Faustouverture*.⁽²⁾ Cette phrase apparaît ici pour la première fois, elle apparaît sans accompagnement et à la toute fin seulement elle est accompagnée par un accord fortement dissonant. Dans cette phrase et dans les accords qui la précèdent il y a aussi beaucoup de décoration, mais dans cette décoration il y a tellement de caractère et tellement de traits forts. L'apparition d'Erda est très impressionnante, mais uniquement grâce à la couleur de l'orchestration. Erda chante sur le thème des ondes du Rhin, mais en mineur (donc, encore une fois, une fanfare). Donner, qui suscite la foudre, chante lui aussi une fanfare. L'épée Notung, brandie par Wotan, est de nouveau représentée par une fanfare, et sous sa forme la plus grossière et la moins attrayante. À la fin de l'opéra, le chant des filles du Rhin en coulisses est adorable, et la toute fin de l'opéra est grandiose et brillante. Le chant des filles du Rhin à la fin de l'opéra est d'autant plus à propos qu'il le complète et contribue à l'unité d'impression.

J'ajouterai à cela qu'il n'y a pas chez Wagner de passages mauvais, insignifiants : s'il n'y a pas d'intérêt mélodique, nous y trouverons de l'intérêt harmonique ou instrumental ; j'ajouterai que j'ai omis de nombreuses petites choses, détails, images, tout à fait intéressants, qui attirent l'attention du musicien,

(2) *Une ouverture de Faust*, ouverture de concert composée par Richard Wagner en 1839-1840, puis révisée en 1855.



© Boston Public Library - Digital Commonwealth

Eugen Gura (Donner) en 1876.

Photographie de Joseph Albert, de Munich.

(1) Dans l'épilogue d'*Une Vie pour le tsar* de Glinka (1836).

et de tels détails ne sont pas rares. Wagner, le peintre de la musique, pousse l'imitation sonore jusqu'à ses dernières limites. Il dépeint non seulement avec des sons comment rampent les serpents, sautent les crapauds, comment les ondines fendent les ondes du Rhin, il dépeint avec le son comment Alberich est lié et délié ; les premiers doivent donc ramper, sauter et nager en mesure, et Loge doit délier les cordes en mesure.

L'intrigue des *Filles du Rhin* [sic] ne peut pas être plus adaptée à la construction wagnérienne de l'opéra. Il n'y a pas de lyrisme, pas d'expression du sentiment, il n'y a donc pas de nécessité particulière de chanter. En revanche, l'opéra consiste en une série de tableaux colorés, pour la représentation desquels Wagner est un tel maître. C'est, en outre, un harmoniste si fort et inspiré, un technicien si immense qu'avec ces qualités il embellit et dissimule l'insatisfaction des idées principales qui ressemblent à des fanfares et éblouit l'auditeur avec les couleurs de l'orchestre. D'ailleurs, il utilise ses thèmes, sait si admirablement les croiser, les combiner, il a une telle masse de détails curieux et ingénieux ; tout cela, avec son système entier, est si nouveau, sans précédent et original, que l'opéra entier s'écoute presque entièrement avec un vif intérêt et suscite le désir de l'écouter encore une fois.

Bayreuth, le 2 (14) août. ⁽¹⁾

(1) La première date selon le calendrier julien utilisé en Russie, la seconde, entre parenthèse, est celle du calendrier grégorien.

P. S. Je dois corriger une erreur qui s'est glissée dans ma dernière lettre. Je disais que le théâtre était faiblement éclairé. C'était le cas lors des répétitions générales. Maintenant, il est correctement éclairé (des becs de gaz ont été ajoutés), mais seulement avant le début des représentations ; ensuite le théâtre est plongé dans l'obscurité.

L'empereur Guillaume était présent à la représentation de *L'Or du Rhin*. Il était arrivé la veille à 5 h de l'après-midi. Une foule énorme l'accueillit, criant des hurrahs, etc. En outre, les honorables Bayreuthiens abattirent un nombre considérable de pins, et les rues, par lesquelles devaient passer l'empereur, furent transformées en boulevards.

À la première représentation de *L'Or du Rhin*, on tenta d'applaudir deux fois, après le discours de Loge sur l'amour et la malédiction d'Alberich. Mais les applaudissements furent immédiatement interrompus par ceux qui voulaient écouter la musique attentivement. Après la fin, les applaudissements chaleureux et les cris appelant Wagner se sont poursuivis pendant cinq minutes, mais personne n'est sorti.

J'écirai sur l'exécution et les interprètes après l'ensemble des quatre opéras.

À suivre...



Les Nibelungen et leur trésor en 1876.
Photographie de Joseph Albert, de Munich.

LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre *Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885* (*Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885*). L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a assurément été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

85.

[De Bayreuth à Berlin, 26 mars 1881]

Samedi, tard.

Près de huit jours passés sans lettre ! Pendant ce temps, les deux Brückner à trois yeux étaient là !⁽¹⁾ Les esquisses de Joukowski ont été acceptées et les projets de costumes sont maintenant en cours de réalisation.⁽²⁾ Brandt fut une nouvelle fois excellent. Singulièrement en comparaison avec Rubinstein⁽³⁾ que ton Papa appelle Aberham, parce que toutes ses phrases commencent de manière contradictoire par *Aber*⁽⁴⁾. Un soir (jeudi) après que nous eûmes lu un chapitre des *Oupnekhat*,⁽⁵⁾ Papa recommanda l'*Antiquité* de Duncker,⁽⁶⁾ il préférait aller aux sources répondit Rubinstein, en général « fructueuses » comme au printemps, aiguillonnant ainsi comme je l'ai rarement vu ; mais il ne me fera pas sortir de mon château, je cède. Hier soir, avec son concours, nous avons parcouru l'*Enlèvement au sérail* avec beaucoup de plaisir. Tout s'est bien passé et je suis très heureuse qu'en dépit de beaucoup de choses la bonne volonté réussisse à contrôler les relations. Marie Schoeler avait l'air très bien et Mathilde était très aimable. L'oncle Reutern a écrit à Joukowski, très expansif, et lui a dit de rester, ce qui a mis un terme à certaines hésitations de manière satisfaisante. — Loldi est au lit, la gorge est enrhumée aussi, je suis dans la traduction de l'article de Gobineau, que je trouve fort intéressant, mais l'auteur semble être très souffrant. Ci-joint le petit *Jeu de Mai*, je ne sais pas s'il est bon ; le soir, j'ai choisi un entremets de Lope. Sauret ! Laissons-le courir, selon la bonne phrase de de Maistre : « *entreprendre comme si l'on pouvait tout, se résigner comme si l'on ne peut* ».

(1) Heinrich Maximilian « Max » Brückner (Cobourg, 14 mars 1836 - *Ibid.*, 2 mai 1909), peintre décorateur. Avec son frère Gotthold (1844-1892), ils avaient un studio de réalisation de décors réputé à Cobourg, fondé en 1870, qui pendant une quarantaine d'années peignit les décors de nombreuses productions wagnériennes, dont celle de la création de *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth en 1876. Un des deux frères n'avait qu'un seul œil.

(2) Pour la production de *Parsifal* à créer l'été suivant.

(3) Joseph Rubinstein (Starokostiantyniv, alors en Russie, aujourd'hui en Ukraine, 8 février 1847 - Lucerne, 15 septembre 1884), pianiste, élève de Liszt.

(4) « Mais » en allemand.

(5) Ou Upanishad, ensemble de textes philosophiques qui forment la base théorique de la religion hindoue.

(6) Maximilian Duncker (Berlin, 15 octobre 1811 - Ansbach, 21 juillet 1886), auteur d'une *Geschichte des Altertums* (« Histoire de l'Antiquité ») en 4 volumes, publiée à Berlin de 1852 à 1857.

rien* ».⁽⁷⁾ Mépriser, aimer, vénérer, on peut, je pense, faire ce dernier sans aimer, et mépriser... ô mon Dieu ! celui qui regarde profondément en soi et dans les autres ne se sent pas le droit de mépriser ni le dernier ni le pire des hommes. Pour les brahmanes, arriver à l'unité signifie parvenir à Dieu, et il nous faut toujours avoir notre relation avec tous présente à l'esprit si nous voulons juger. Le respect est une religion, le sentiment nous est rarement accordé vis-à-vis des hommes, mais on peut éprouver du respect pour la souffrance, pour la vieillesse, pour le courage, rarement certes, parce qu'ils se présentent rarement avec dignité. Si notre époque ne voulait plus permettre ce sentiment, je considérerais cela comme le pire témoignage contre elle. Et maintenant, irrévérencieux drôle, adieu ! Tout le monde se réjouit de ton retour... toi aussi ? Je soutiens que oui. Comment en est-on arrivé à *Werther* ? Pensais-tu à Sienne ? Nous sommes en plein dans l'Inde, en même temps toujours avec *Hamlet*. T'ai-je raconté que Papa a allongé l'intermède musical vers le château du Graal, tout à fait magnifique ? — À Madrid *Lohengrin* a également « triomphé ». —

À présent, mille saluts et baisers dans une bénédiction maternelle !

C. W.

86.

[De Bayreuth à Berlin, 28 mars 1881]

Mon cher cœur ! — Tes quelques lignes et la chère lettre de Mimi arrivent. Je suis bien triste pour toi, avant tout que mes exhortations n'aient pas été capables de te donner plus de calme et de sûreté dans l'appréciation de la situation. S'il est beaucoup plus important de gagner l'inclination d'un homme plus âgé, le caractère de cette inclination apporte également son lot de réserves. Réfléchis au peu de temps que vous vous connaissez et combien cette démarche est grave pour vous deux. Maintenant, il te faut faire tes preuves : je suis convaincue que si tu témoignes à présent d'une injustice passionnée, tu

* En français dans le texte.

(7) Vraisemblablement Joseph de Maistre (Chambéry, 1^{er} avril 1753 - Turin, 26 février 1821), homme politique, philosophe et écrivain, un des critiques les plus importants des idées des Lumières, et non son frère Xavier. Nous n'avons pu identifier la citation, sans doute citée de mémoire et potentiellement inexacte ou constituant un raccourci.



© D. R.

Hans von Bülow
à l'époque où il demanda la main de Cosima.
Carte d'après une peinture de 1855
de Wilhelm Streckfuss.

vas gâcher les choses. Mais si tu fais montre de qualités de compréhension raisonnables, qui sont particulièrement nécessaires dans le mariage, alors tu resteras assurément maîtresse de la situation. Comprends-moi, mon cœur, ce qui t'indignes, c'est une part essentielle du caractère de l'inclination, et quelques mois ne sont rien, car il te connaît d'hier, et la fougue lui irait mal en qualité d'homme âgé, et mal à toi en qualité de femme ! Sois bénie et que tout ce qu'il y a de bon t'accompagne. J'écris à Mimi demain.

87.

[De Bayreuth à Berlin, 28 mars 1881]

Lundi.

Je commence pour la troisième fois aujourd'hui, tu ne me sors pas de l'esprit, c'est ta destinée intérieure assurément, absolument pas ton destin extérieur. — Voici ma propre histoire : lorsqu'il y a bientôt 26 ans, ton père me déclara son amour après 6 semaines de connaissance, il en résulta une foule de difficultés et, en plus de ce que l'on me disait, des doutes qu'on ne pouvait pas confier à mes 17 ans. J'ai passé deux années dans la situation la plus étrange : les fiançailles n'avaient été confiées à personne. Et je ne sais pas encore comment il advint que nous nous mariâmes. Une chose que je sais, cependant, c'est que je n'ai jamais demandé d'explication. J'étais heureuse d'être aimée et le reste... je n'y ai pas pensé. Quand on me dit que le mariage aurait lieu, je recherchai un logement, mes recherches furent un échec, on me dit que le mariage ne serait jamais célébré... je n'ai pas dit une syllabe à ton père, lui-même nerveusement bouleversé à l'extrême, cela m'aurait paru inexplicable si j'avais demandé la moindre explication. On en vint au mariage sans un caprice, sans

un mouvement, en particulier sans une réflexion de ma part.

Lorsque onze ans plus tard, j'allai à Tribschen dans la détresse la plus profonde, je n'ai pas songé un seul instant à un divorce. Deux ans s'écoulèrent encore et il me fut accordé. Vois, mon enfant, telle est ma nature ; considère maintenant combien ta véhémence doit m'étonner, moi qui connaît assurément l'amour et la passion. — Sois heureuse, mon enfant, d'avoir éveillé une inclination sérieuse, c'est un bonheur dans ce monde d'ombres, et ne songe à rien d'autre. Sauve la féminité, le noble calme. — Il nous faut implorer de la divinité un cœur pur et une grandes pensées, je le fais de tout mon cœur pour toi, mon cher enfant ! Ô sois noble ! Ne perds jamais le noble et agréable calme. J'ai vu Marie Wittgenstein⁽¹⁾ lorsqu'elle fut abandonnée de la manière la plus plus humiliante par le baron Talleyrand⁽²⁾ après des fiançailles annoncées, elle fut si grande que l'on pouvait être sûr qu'un destin remarquable lui serait accordé et que je n'oublierai jamais son sourire calme et distingué, l'absence de toute amertume. Fait appel à tout et sauve-toi, tout le reste n'est rien. — La manière dont tu supportes ce supplice, voilà ce qui est décisif, qui sera définitivement déterminant pour ta vie. Si tu comprends l'autre avec douceur, l'aide à à se comprendre, alors tu es gagnante au jeu de la vie. Si tu es violente, ne fais pas preuve de compréhension, alors, mon enfant, les expériences stériles ne connaîtront *jamais* de fin pour toi. Oh, ne sois pas puérile... sois distinguée, je ne puis te dire combien je m'attriste de devoir accepter qu'il y ait des situations dans la vie dans lesquelles tu ne te ressembles pas.

88.

[De Bayreuth à Berlin, 29 mars 1881]

Entretien avec elle-même de Maman
depuis hier (mardi).

Mais comment les deux mois demandés pourraient-ils donc maintenant s'écouler si aucune passion ne s'était éveillée ? Il est difficile de se le représenter. Toutefois, comme j'ai appris il y a quelques semaines que des gens qui, pour les motifs les plus nobles, s'étaient décidés à une séparation éternelle, se fréquentaient maintenant avec sérénité, doucement résignés, la mort au cœur, je pourrais pareillement me dire que deux êtres, la vie commençant à se développer dans leur âme, faisant abstraction totale de l'avenir et du but, nourris en fait uniquement du désir de se connaître pleinement, se fréquenteraient maintenant sans préjugés de la

(1) Marie Pauline Antoinette de Sayn-Wittgenstein-Ludwigsburg (Woronińce,auj. Voronivtsi en Ukraine, 18 février 1837 - château de Friedstein, près de Stainach, Styrie, 21 janvier 1920), fille du prince Nikolaus de Sayn-Wittgenstein-Ludwigsburg-Berleburg et de son épouse Carolyne von Iwanowska (1819-1887). Elle fut élevée par sa mère après que celle-ci eut quitté son mari et vécut avec Liszt à Weimar. Marie de Sayn-Wittgenstein épousa en 1859 à Weimar le prince Konstantin zu Hohenlohe-Schillingsfürst (1828-1896).

(2) Il s'agit très vraisemblablement de Charles Angélique baron de Talleyrand-Périgord (Paris, 8 novembre 1821 - 29 février 1896), diplomate et le dernier à porter le titre de baron de Talleyrand-Périgord. Puisqu'il épousa en juin 1862 une aristocrate russe, Véra Bénardaky, l'épisode de ces fiançailles ne put avoir lieu qu'auparavant. Plénipotentiaire auprès du roi de Sardaigne, il signa le traité de Turin par lequel la Savoie et le comté de Nice furent rattachés à la France. Il fut ambassadeur de France en Belgique de 1860 à 1862, puis à Berlin de 1863 à 1864 et en Russie de 1864 à 1869.

manière la plus idéale. Une situation un peu étrange mais qui pourrait être dominée par des cœurs remarquables, mémorables, extraordinaires. Un peu artificiel, mais pas différent de tout ce qui ne se précipite pas vers la mort mais s'oppose à la vie ! — Mais ce retournement suscite tourment et douleur, mon enfant n'apprendra-t'il pas à ressentir la justice de la douleur, que j'ai découverte comme consolation et affermissement dans toutes mes souffrances personnelles, et puis aussi avec mélancolie dans les épreuves d'autrui ? Mon enfant ne se souviendra-t'il point du chagrin que causa à autrui son esprit bon mais léger ? N'accueillera-t-elle pas enfin la douleur comme une purification ? ... Je crains que toutes mes exhortations ne soient arrivées trop tard, ou bien serais-je en droit d'espérer qu'il en soit allé pour elle comme du célèbre homme d'État⁽¹⁾ dont nous lûmes qu'il avait dans sa colère déchiré en morceaux une lettre, dans laquelle [se trouvait] la critique qu'il avait désirée d'un de ses poèmes, pour plus tard, la nuit venue, repensant, ramasser morceaux, les faire recoller et en étudier le contenu avec calme. Ainsi agissent les grandes âmes. — « Rien n'est bon ou mauvais en soi, il devient ce que nous en faisons »,⁽²⁾ mon enfant peut-il se dire cela ? Ressent-il maintenant de façon confuse que l'on ne peut raisonnablement demander d'éveiller d'autres sentiments que ceux que l'on vient d'éveiller ? La vertu chrétienne, l'orgueil païen, le bon sens mondain, tout ordonnerait ici le calme !

(1) Machiavel.

(2) William Shakespeare, *Hamlet*, acte II, scène 2.



« Serais-je en droit d'espérer
qu'il en soit allé pour elle
comme du célèbre homme d'État ? »
Machiavel par Santi di Tito (1536 - 1603).
Palazzo Vecchio de Florence.

89.

[De Bayreuth à Berlin, 29 mars 1881]

Si tu as un sentiment profond, alors la douleur que tu ressens doit nécessairement s'écouler en douceur transfigurante. Si c'est l'inclination éveillée chez l'autre qui t'a inspiré de l'intérêt (et cet intérêt peut être lui aussi ardent et agité) il ne peut alors être question à proprement parler d'offense, mais tu as envie d'examiner et comprendre, ce dont la possibilité t'es maintenant offerte. C'est peut-être son instinct qui a poussé X. à mettre à l'épreuve de cette façon son sentiment et tes manières. Si tu fais voir de la fougue, tu donnes raison à son hésitation ; si tu fais preuve de noblesse et de paix de l'âme, tu donnes raison à son inclination. Dans tous les cas, mon enfant, tu es arrivée à une de ces étapes du chemin de la vie où se décide si nous atteindrons avec une rapidité insoupçonnée les hauteurs imprenables qui nous étaient destinées, ou si nous devons pour l'éternité avancer avec peine sur des chemins de traverse bas et épineux. Les souffrances, et même les tourments, indiquent ces étapes ; si nous les accueillons comme les princes les spectres dans les contes de fée, alors ils se révèlent des fantômes et nous sommes vainqueurs. Si nous n'en avons pas le pouvoir, alors malheur à nous, nulle rétribution intérieure, ni même extérieure, ne nous sera accordée ! N'oublie pas les mots de Savonarole : celui qui ne veut pas porter sa croix avec le Christ (c.-à-d. avec joie) sera contraint de la porter avec Simon le Cyrénéen (c.-à-d. sans sa volonté). — Et souviens-toi encore d'une chose. Tu ne dois causer aucun souci à Mimi, le sentiment de l'honneur exige de toi que tu fasses preuve de joie et de gaieté dans sa maison, que tu lui facilites tout, que tu arranges aimablement tout pour elle et pour toi ; aucun souci ne doit être sa moisson pour l'assistance sans pareille qu'elle t'a apportée. Prends-le bien à cœur, mon enfant ! Et surtout, ne te mets pas en travers de ton chemin. Si tu savais combien les chemins s'aplanissent pour les débonnaires ! Je suis convaincue que si tu comprends maintenant X., et souscrit avec discernement à ses hésitations, tu l'auras gagné pour toujours grâce à la haute idée que tu lui auras donnée de ta nature féminine supérieure. Au lieu de cela... mais je ne veux pas me le peindre ! — Ton Papa t'a écrit hier... c'était bien de sa part de l'avoir fait, après avoir entendu la lettre de Mimi. Tu auras compris le mélange de ton de sa lettre. Mais, me comprends-tu, mon enfant ? J'ai l'impression d'être absolument impuissante, puisque j'ai si peu pu guider les sentiments ! Je t'envoie tout mon amour, puisse-tu avoir la force, maintenant et à jamais, de renforcer les nobles et tendres impulsions en toi que chaque rencontre éveille, et que chacun de tes propos révèle !

4^e lettre depuis hier. Mardi.

90.

[De Bayreuth à Berlin, 29 mars 1881]

Ci joint, ma chère enfant, la jolie lettre d'un capitaine de vaisseau à laquelle ton Papa a répondu. Envoie-là s'il te plaît à Stein. Pour le reste, je n'ai rien à te dire, si ce n'est que j'ai la tête pleine de toi, que le 6^e jardin enchanté n'a pas complètement réussi, et qu'un nouveau colon est ici avec sa famille et ses économies, qui n'a toutefois pas encore été vu, sauf

par Joukowski. Une sorte d'Anglo-Américain, violoniste, compositeur d'opéras, etc. Qu'hier nous avons lu dans Jacolliot ⁽¹⁾ une pièce indienne moderne, d'un sujet tel malheureusement qu'il nous a fallu éloigner Boni, mais émouvante et exaltante. Que nous avons un temps « épouvantablement modéré », à savoir un printemps prématuré sous forme de tempête de vent chaud et de pluie. Que j'ai dû renoncer à la promenade avec Papa depuis trois jours et que je lis l'ouvrage du comte Gobineau avec un intérêt croissant.

(Mercredi 6 heures) Le dernier courrier est arrivé sans apporter de tes nouvelles. Ces lignes doivent cependant partir et je termine en implorant la bénédiction du Ciel sur toi, mon cher enfant ! — N'écris que lorsque tu en as envie ; mais que cette envie arrive bientôt, signe de la paix intérieure retrouvée. Tu sais comment Freia revient dans l'*Or du Rhin*, je t'envoie cette mélodie en pensée.

91.

[De Bayreuth à Berlin, 31 mars 1881]

Jeudi.

Je t'ai écrit tellement souvent, tellement de fois et avec tellement d'agitation, mon enfant, que je crains que tu ne sois dans la confusion quant à mon opinion. Je préférerais venir auprès de toi tout de suite, mais cela causerait une sorte d'esclandre et il ne me reste ainsi plus qu'à t'écrire une nouvelle fois. Je n'ai pas voulu dire que tu devais, par ton indulgence et ta bonté, rendre le mariage possible à n'importe quel prix. Au contraire, si ton sentiment est blessé, je veux dire un sentiment sérieux et noble, pas de la vanité par exemple, alors considère que l'affaire est arrivée à son terme ; s'il te semble que cette hésitation pour de vilaines raisons n'est avant tout pas conforme à tes sentiments et aux sentiments que tu crois avoir éveillés, alors c'est terminé. Seulement il faut que la manière de faire soit digne, ou bien tu ne peux plus voir X. dans de pareilles circonstances, et je viens te chercher sous un prétexte plausible, ou bien tu lui dis plus ou moins que son inclination ne paraissait pas avoir le caractère qui facilite à une jeune fille la décision de se marier ; mais si vous vouliez demeurer amis, tu continuerais à demander sa confiance, que tu ne croirais pas mériter de perdre. — Pour l'amour de Dieu, mon enfant, interroge-toi ici sur tes propres sentiments ; si le sincère, le noble, le bon en toi est touché, alors ne nourris à aucun prix une pensée qui devrait entraîner l'avilissement le plus humiliant de ton être. Tu peux décider seule ici, mais fais-le en regardant en toi, et en faisant taire toute véhémence et vanité. Se marier est bien, mais pas dans toutes les circonstances. Si tu m'avais suivie, tu n'aurais pas insisté pour une explication, mais tu aurais laissé les choses suivre leur cours. Une fois qu'on est intervenu, il est difficile de s'en bien tirer. Maintenant, par-

(1) Louis Jacolliot (Charolles, Saône-et-Loire, 31 octobre 1837 - Saint-Thibault-des-Vignes, Seine-et-Marne, 30 octobre 1890). Après avoir été avocat puis juge en Inde et à Tahiti durant quatre ans, il devient auteur, en commençant par écrire des essais sur la culture indienne, puis des récits de voyage (plus ou moins réels), et enfin des fictions où prédomine l'aventure. Ces essais sur l'Inde ont un penchant ésotérique. Dans *La Bible dans l'Inde, ou la Vie de Jezeus Christna* (1869), il analyse les ressemblances entre le Christianisme et la religion des brahmanes, développant l'idée que ces correspondances ne sont pas que des coïncidences et que l'Hindouisme a plus qu'inspiré les apôtres chrétiens. Nous ignorons quels livres de lui ont pu lire les Wagner, aucun d'entre eux ne figurant dans le catalogue de la bibliothèque de Wahnfried.



« Hier, nous avons lu (...) Jacolliot ». Louis Jacolliot.

dessus tout, ne rien vouloir d'autre que se comporter noblement, en accord avec ses vrais sentiments.

Hier, Papa nous a donné le 3^e acte de *Tannhäuser* — oh, si j'avais pu te transmettre l'humeur qui me submergea. Je connais le temps — souhaite ne jamais le connaître — le temps affreux, sans art, où le plus sublime peut passer devant nos sens, sans éveiller notre esprit. Il ne te sera cependant pas donné de semblables moments, née différemment, d'une nature différente, tu n'éprouveras pas ce silence terrible du Dieu qui est en nous. Ton esprit bon te sera éloquent, écoute-le, mon enfant, et soit libre et serein. Hier, le petit bouton à l'intérieur duquel sont les sourcils de Papa est tombé de mon cou, je suis si soucieuse et superstitieuse, que je me suis pressée de le chercher dans l'obscurité et ai songé à toi avec douleur — comme ensuite presque toute la nuit — tourmentée par le doute de savoir si tu me comprendrais bien et que ma réprimande au sujet de ta véhémence ne s'appliquait pas à un objectif dans la vie, mais à une attitude indigne envers toi et moi. Nous, les femmes, avons une fonction, et qu'elle nous soit rendue plus difficile ou plus facile, il nous faut la remplir. Ne l'oublie jamais, et ne renonce jamais à la pureté de l'être. — Tout est inutile... j'ai ta chère et précieuse lettre ! Stein ! Comme cela lui ressemble d'arriver à ce moment ! Mille et mille remerciements et salutations, ainsi c'est bien et beau et sera bien, tu es donc comme je te souhaite ! — Tu verras, tout s'arrangera pour toi ! Et je vis la seule chose que j'ai réellement désiré : ta perfection ! Sur mon cœur, mon enfant, et que Dieu te bénisse !

92.

[De Bayreuth à Berlin, 31 mars 1881]

Jeudi.

C'est bien ainsi, mon enfant, et nous voulons être calmes et confiantes dans le destin, qui nous res-

semble comme notre ombre. Nous voulons laisser les bonnes dames s'agiter, perdre certaines leurs nuits, d'autres leur envie, d'autres encore leur curiosité et nous recommandons à notre étoile qui ne fait pas de discours mais rayonne ! C'est également très bien (extérieurement parlant) que l'on te plaigne ! Luther disait dans sa grande cause, et nous pouvons le répéter dans notre petite : « si elle vient de Dieu, elle subsistera ; si elle ne vient pas de Dieu, qu'elle périclite ! » — Il faut nous tenir comme des rocs, et pour le reste nous amuser !

Rien d'autre, mon très cher enfant, sinon que je voudrais pleurer et rire avec toi. Cela te sera parfois ennuyeux, je le ressens avec toi, et ma consolation est que tu es avec Mimi. Remercie-là de sa chère, chère lettre et continue à m'écrire ce que tu veux, et à te taire lorsque tu le dois. — Si Stein est encore auprès de toi, dis-lui que le roi a lu son essai avec beaucoup d'intérêt. — Je te quitte et demeure près de toi, mon enfant, sans inquiétude maintenant. — Quoi qu'il advienne, ma voix te parvient, et j'espère avoir suffisamment acquis de la vie pour que ce son ne t'égarer point. Je vous serre dans mes bras et vous bénis, Mimi et toi. Veux-tu, si l'occasion se présente, témoigner au comte l'expression de la gratitude la plus sincère pour la part qu'il a prise ?

C. W.

Mimi voudrait-elle assister aux représentations dans notre loge ?

93.

[De Bayreuth à Berlin, 3 avril 1881]

Dimanche.

Vent du nord, neige, grisaille, ce que le bulletin météorologique appelle, si je ne me trompe, des précipitations. L'humeur pourrait en effet être déprimée, Siegfried encore enrôlé au lit et Papa assez fatigué. Je tiens cependant mieux la tête droite aujourd'hui qu'il y a deux jours, où il me semblait que tous les voiles du ciel de l'âme descendaient jusqu'au fond de l'âme. Dieu sait comment il arrive que je sois à certains moments si abattue par quelque chose que je me semble tout à fait étrangère à mon propre sort et ne pense en mériter ni le bonheur ni la souffrance ! La qualité onirique de la vie me devient comme tangible et si je ne me permets pas de souhaiter le réveil, je n'ai alors pas assez de force pour empêcher la plainte muette de s'épancher en larmes. Le plus souvent, cette humeur naît de la nécessité d'avoir quelque chose à faire à l'extérieur. Création et action — grâce et justice, qui n'a préféré s'attarder au royaume de la grâce ? Cette humeur est cependant vite dissipée, l'air du cœur est clair lorsque les nuages se sont abaissés, et si Dieu le veut se sont infiltrés dans le sol en le fécondant ! Pourquoi est-ce que je te le confie ? Parce que c'est volontiers que je te donne un tableau complet de mon être. Ton sort ne sera pas identique au mien, mais je pense qu'un jour tu ressentiras beaucoup de ce que je te confie maintenant.

T'ai-je raconté que nous eûmes de nouveau notre cercle vendredi ? Rubinstein, devenu très humain, joua une fugue pour orgue de Bach et les variations un peu puériles sur le thème de l'*Héroïque* de Beethoven.

Le petit Stein ne m'a pas écrit non plus, ce qui m'étonne, et me fait craindre qu'il soit malade. Te souviens-tu de « Klopstock » ? Comme nous avons ri

là, mais tristes sont les gens qui dans l'ensemble rient de *Werther*. Le comte Wolckenstein⁽¹⁾ a plus raison à propos d'Anton Rubinstein que des wagnériens. Une vision de l'art qui devient une vision du monde peut former des adeptes, et tout comme l'on a dit pythagoriciens, on peut dire wagnérien. Cette nuit, j'ai rêvé fort tristement de tes fiançailles, et que je vidais des pièces inondées ! Luise Voss⁽²⁾ n'a pas répondu à ma lettre de condoléances. Nous pensions descendre à l'*Hôtel Royal* qui a plu à Papa. Je ne vois rien d'autre à signaler ; hier, nous avons joué au whist à trois, Boni, Papa et moi, pour ne pas parler de trop de choses. Sais-tu par hasard où sont passés les derniers volumes de *Henri le Vert* ?...⁽³⁾ Je ne les trouve pas. — Dannreuther⁽⁴⁾ écrit qu'il a augmenté le nombre des wagnériens-nés et que Papa doit être le parrain. La dernière chose que Carlyle a lu était *Art*

(1) Anton Karl Simon comte von Wolkenstein-Trostburg (Brunnersdorf, auj. Prunéřov en République tchèque, 2 août 1832 - Valsugana, Trentin, Italie, 5 décembre 1913), diplomate autrichien. Le 16 juin 1886, il épousera Marie « Mimi » von Schleinitz née Buch, devenue veuve. Sous son influence, il se rendra à Bayreuth.

(2) Luise Henckel von Donnersmarck (1820-1902) avait épousé en 1841 le comte Felix Georg Julius August Werner Heinrich Carl von Voss (né à Gross Giewitz, Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, le 15 août 1801). Ce dernier venait de décéder à Berlin le 26 février 1881.

(3) *Henri le Vert* (« Grüne Heinrich »), roman en partie autobiographique de Gottfried Keller (Zurich, 19 juillet 1819 - *Ibid.*, 15 juillet 1890), paru en 1854, un des plus importants romans d'apprentissage de la littérature allemande du XIX^e siècle.

(4) Edward Dannreuther (Strasbourg, 4 novembre 1844 - Hastings, 12 février 1905), pianiste et musicologue allemand devenu britannique. Fondateur de la Wagner Society de Londres en 1872. Son enthousiasme pour Wagner se reflète dans les prénoms de ses enfants : Tristan, Sigmund Niklas, Isolde, Wolfram. Le dernier, Hubert Edward, naquit à Bayswater le 12 décembre 1880. C'est de lui qu'il s'agit ici. Richard Wagner fut effectivement son parrain. Devenu marin, il fut l'un des six survivants sur 1 021 hommes du naufrage de l'*Invincible* lors de la bataille du Jutland. Il se retira en 1932 avec le grade de contre-amiral. Il est décédé à Royal Leamington Spa, dans le comté de Warwick, le 12 août 1977.



Gottfried Keller en 1886.

Portrait par Karl Stauffer-Bern (1857-1891).
(Kunsthaus de Zurich.)

© Wikipedia



Elemér Batthyány (avant 1898).
Portrait de Gyula Benczúr (1844-1920).

et *Religion*. ⁽¹⁾ T'ai-je dit que Marsillac ⁽²⁾ voulait s'établir à Bayreuth ? — Le comte Batthyány serait-il le fils du célèbre patriote hongrois pendu ? ⁽³⁾

Adieu maintenant, mon cœur, et ne tarde pas à écrire. Si tu vois chez Gerson une confection de printemps qui me convienne pour le voyage et échantillon (manteau), envoie-la moi pour examen. — Il semble y avoir des améliorations en Russie. Gobineau ne pense pas à la race slave avec beaucoup de respect. Ci-joint la lettre d'un wagnérien à Wolzogen qui, malgré toute sa naïveté, est remarquable. Renvoie-la-moi toute suite, s'il te plaît. Les conceptions qui y sont exprimées sont celles que nous avons à prendre en considération, il est aisé de comprendre que l'on n'en ait pas la moindre idée dans le monde. Adieu maintenant, à bientôt ! Wilhelmine Standhartner m'écrit qu'ils attendent ton grandpapa à Vienne, il semble à présent y régner un courant favorable pour

(1) Thomas Carlyle (Ecclefechan, comté de Dumfries et Galloway, Écosse, 4 décembre 1795 - Chelsea, Londres, 5 février 1881), écrivain et historien apprécié de Richard Wagner dont la bibliothèque de Wahnfried comprenait son *Histoire de la Révolution française*, *Histoire de Frédéric II de Prusse*, *Les Héros* et des *Œuvres choisies* en 6 volumes, le tout en traduction allemande.

(2) Joaquín Marsillach (Barcelone, 3 mars 1859 - Caldas de Estrach, Catalogne, 11 août 1883), critique musical espagnol.

(3) Lajos Batthyány (Presbourg,auj. Bratislava, Slovaquie, 10 février 1807 - Pest, 6 octobre 1849), homme d'état, premier chef du gouvernement hongrois, condamné à mort, par les Autrichiens, par pendaison. Après une tentative de suicide en se tailladant les veines jugulaires, les marques amènent la Cour à choisir le peloton d'exécution.

Si la personne à laquelle fait référence Cosima, et que Daniela a dû rencontrer, est bien son fils, il ne peut s'agir que d'Elemér Batthyány (Pest, 1847 - Budapest, 9 janvier 1932), sportif et éleveur de chevaux, alors vice-président du Jockey-Club autrichien.

lui. — Il me semble que c'est trop tard ; ses œuvres étaient, me semble-t-il, des actualités dont il fallait se soucier au plus haut point lors de leur parution. Et quoi encore ? L'inexprimable indicible !

Le jeune Muncker ⁽⁵⁾ a écrit au sujet de la Renaissance de Gobineau dans l'*Augsburger Allgemeinen Zeitung*, bien, mais il n'a pas remarqué la scène avec Vittoria Colonna.

94.

[De Bayreuth à Berlin, 3 avril 1881.]

Dimanche après le café, sous la neige et restée à la maison ! Ta chère lettre m'a interrompue dans mes épanchements, je vais donc maintenant te dire encore ce qui se disait au fond de moi lorsque j'étais affligée. « Servir, servir », crie doucement Kundry, ⁽⁶⁾ et cela contient tout l'instinct vers la rédemption, ne plus rien savoir de soi, mais servir, où et comme on peut. Je fus terriblement ébranlée lorsque j'entendis pour la première fois le coup sourd qui accompagne le baptême de Kundry — la mort du moi est ainsi exprimée et avec elle la renaissance. — Ta deuxième chère lettre est arrivée avec le café et par respect de la règle je te réponds immédiatement. Papa m'a lu la première page de Malwida Meysenbug, Boni a reçu l'ordre de répondre. En même temps que la tienne, j'en ai reçu une jolie de la comtesse La Tour ⁽⁷⁾ qui, après avoir entendu le prélude de *Tristan et Isolde*, joué par Marie Dönhoff ⁽⁸⁾ et Mme Helbig, ⁽⁹⁾ me dit : la musique de ton Papa se différencie de l'autre musique comme la pensée du mot. Je ne sais toujours pas pourquoi Odo Russell s'appelle Ampthill, était-ce le nom de son père, ou bien cela a-t-il rapport avec la paire, comment est-il devenu pair, par héritage ou par élection, merci de m'en informer... ⁽¹⁰⁾

Un petit changement s'est produit dans notre maison, Putz et Schnautz ⁽¹¹⁾ ont été éloignés ; le premier a même été tué par la gale, ce qui m'a également fort attristée. Celui qui est seulement en route vers « l'unité » ressent cela comme un coup porté à son propre être. — Schnautz sera placé ailleurs.

R[om] et W[agner] ⁽¹²⁾ me signalent des nouveautés. Laisse donc Gerson de côté pour le moment. Les échantillons ! ... Ah ! ... Mais maintenant, je te salue !
C. W.

(5) Fritz Muncker (Bayreuth, 4 décembre 1855 - 7 septembre 1926), historien littéraire, fils du bourgmestre Theodor Muncker. Maître de conférences à l'université de Munich depuis deux ans.

(6) À l'acte III de *Parsifal*.

(7) Marie-Mathilde Ruinart de Brimont (Paris, 12 décembre 1838 - Rome, 27 mars 1911), peintre et épistolière. Elle avait épousé le 9 février 1867 à Turin le comte Victor Sallier de la Tour (1827-1894), diplomate au service du royaume d'Italie. Elle avait rencontré Gobineau en 1872 à Stockholm avec qui elle se lia d'amitié.

(8) Maria Anna Zoe Rosalia Beccadelli di Bologna e Acton, (Naples, 6 février 1848) - Rome, 26 janvier 1929), marquise d'Altavilla, princesse de Camporeale. Elle épousa à Lugano le 5 mai 1867 le comte Karl August Dönhoff, diplomate prussien. Divorcée en 1882, mariage annulé par le pape en 1885, elle épousera à Vienne le 9 janvier 1886 le prince Bernhard von Bülow (1849-1929), futur chancelier d'Allemagne de 1900 à 1909.

(9) Nadejda (Nadine) Schakowsky (11 mai 1847 - Rome, 28 juin 1922), princesse et pianiste russe. Elle avait épousé Wolfgang Helbig (Dresde, 2 février 1869 - Rome, 6 octobre 1915), helléniste, philologue et archéologue, spécialiste des Étrusques.

(10) Odo William Leopold Russell (1829-1884), 1^{er} baron Ampthill, diplomate et premier ambassadeur britannique auprès de l'Empire allemand jusqu'en 1884. Ampthill lui fut accordé comme siège lorsqu'il fut élevé au rang de Lord, en 1881.

(11) Deux chiens.

(12) *Rom und Wagner*, magasin de mode, semble-t-il à Wurzburg. Gerson paraît être un magasin de Berlin.

[De Bayreuth à Berlin, 4 avril 1881]

La lettre du « wagnérien » est de moi, mon cœur (l'entretien de Hülsen avait fort affecté ton Papa, sa colère fut apaisée avec cette réponse, je la fis dans ce but). Le mot lui-même a le sens qu'a toute désignation de parti ; en tant que compositeur d'opéras, ton Papa n'est pas à considérer comme un chef de parti, mais en tant que fondateur de Bayreuth, de philosophe, et dans cette mesure l'on peut appeler wagnériens ceux qui le suivent partout, à la différence de ceux qui aiment : « O la plus aimable des étoiles », « Adieu, mon cygne aimé », « Rêves » et le chant du cordonnier. ⁽¹⁾ C'est pourquoi il peut y avoir des wagnériens, parce qu'il y a une idée wagnérienne, qui cherchent à la réaliser, pas de lisziens, parce que ton grandpapa est un grand artiste, mais ne concrétise aucune idée, pas plus que Beethoven, etc. Il y aura toujours tout aussi peu de wagnériens, qu'il y aura beaucoup de spectateurs des « opéras » de Wagner. Le Banquet ! Ah, je connais cela, ne pourrait-on pas seulement le faire pour les hommes ? — Je comprends fort bien ton sentiment à l'égard de Joukowski, je crois te l'avoir moi-même expliqué une fois, mais on peut faire preuve d'absence de préventions (comme dit grandpapa de la santé) et presque toutes les relations sont constamment à plomber, après quoi elles ont l'air neuves. Le petit Stein n'a pas écrit à cause de ses idées sur les attentats ! ...

Les enfants vont bien à nouveau et le printemps est là ! Un beau duvet vert et beaucoup d'alouettes. Le tableau de famille a été commencé aujourd'hui et les feuilles des costumes sont parties hier. Seitz ⁽²⁾ fera peut-être son apparition la semaine prochaine. — Feustel t'aura transmis ses salutations. Je ne veux absolument pas t'être utile par d'autres ragots ; mais le tien est très drôle. *De la Volonté dans la Nature*. ⁽³⁾ introduction et préface, nous a beaucoup divertis pendant deux soirées, sans doute serait-il beau qu'il n'y eût point de polémique, mais tant qu'il y avait des hommes qui se distinguaient des autres, il fallait qu'ils se défendissent contre eux, si ce n'est « par l'épée », alors c'est par la plume. Mais il faut « en faire partie » pour le comprendre, ce que l'on ne peut demander à quelqu'un comme le comte Wolckenstein. Il est beau que le trio soit si harmonieux ! Il est rare de se sentir à l'aise à trois et cela en dit beaucoup sur tous.

Adieu, mon cœur !

C. W.

[De Bayreuth à Berlin, 5 avril 1881]

Bon rétablissement, mon trésor, et j'espère que ce souhait n'ait maintenant plus lieu d'être ! Que tu sois à bout de nerfs peut aisément s'expliquer par ce qu'il s'est passé et l'avenir imminent, et il ne faut pas exiger de tes 20 ans, ce que mes presque cinquante ne réussissent pas toujours, de prendre la douleur comme le temps ; on ne prend pas non plus toujours

facilement ce dernier ! Il nous a été agréable d'apprendre que nous ne devions arriver que le 30 avril, la principale difficulté est ainsi résolue. Maintenant que le Ciel nous bénisse et nous accorde une heureuse conclusion à ce que j'appellerai ton éducation. Il faut en être digne et un retour sur moi, les réflexions sérieuses et les prières ne doivent pas manquer de ma part. J'espère communier avec les enfants. Peut-être trouveras-tu une petite pièce de monnaie en argent pour chacune en souvenir ; cela t'évitera une lettre ; je donnerai volontiers les livres en ton nom, mais il faudrait y écrire quelque chose. Et tu pourrais envoyer un compliment par télégramme. — La communion a lieu à la deuxième fête de Pâques ; peut-être es-tu allée avec une dame (Isa Voss ?) à l'église, ou au cimetière, et as-tu porté pour moi une couronne sur la tombe de Daniel ⁽⁴⁾ — le tout sans Mimi, s'entend, que l'on ne doit pas fatiguer. Peut-être avec grandpapa ? Ne devrais-je pas t'envoyer ton chapeau de paille noir, qui a l'air encore assez convenable, et l'autre que tu n'as jamais porté (je vois ton visage !) pour en faire cadeau par exemple à ta femme de chambre ? Tu ne veux pas ta robe grise ? Tu ne porteras sans doute plus ta vieille robe beige ? J'en fais faire des blouses pour Fidi. Fidi est toujours enrôlé, ce qui fait un étage de Wahnfried comme réduit au silence. — Hier, ma journée a été ainsi : le matin Landgraf, ⁽⁵⁾ beaucoup de choses à propos de Bismarck et de la religion, puis le Dr Reuter ⁽⁶⁾ pour mes yeux qui coulent et pour les lunettes d'Auguste Schoeler, ensuite visite chez Maman Schoeler et Mme Berr. — — Après le repas, promenade avec Papa au Hofgarten, ensuite chez Jäger parce qu'elle m'a écrit que son mari était aux arrêts pour deux semaines parce qu'il avait des rhumatismes ; Joukowski, qui avait un air misérable, n'est pas venu le soir, ce qui me convenait assez bien (en dehors de ce qu'il était malade) car comme tout cela s'ajoutait à ta surexcitation, j'étais assez fatiguée. Une soirée en famille avec Papa et Ponsch (qui devient de plus en plus jolie) fut comme un baume — il a été fait allusion à l'article joint de Steinchein. Son jugement sur les *Blätter* est frappant — masculin. De ton Papa, je dois te dire que tu as baissé dans son opinion. Tu comprends bien la cible de la plaisanterie ? ... Mardi, Papa nous a lu le 1^{er} acte de *Macbeth*, terriblement beau ! Je suis heureuse que tu voies Rossi ; ⁽⁷⁾ tu connaît bien *Hamlet*, et interprété par Papa, tu pourras juger ce qu'il y aura de faux et de juste dans l'interprétation — je crains que ce ne soient que les moments principaux, et chez *Hamlet* en particulier la polyphonie est tout — car il est le type de l'homme moderne dans le sens le plus idéal. — Jean Paul dans la lettre d'Erwin est jeune mais compréhensible. Les jugements en général ! La conviction reste le plus important. Nous attendons un M. Francke d'Angleterre (à cause de *Tristan* et des *Maîtres chanteurs*), puis Levi, à cause du chœur de Porges, ensuite Satz et de nouveau les intonations de Brückner. Nous donnons un banquet d'adieu à la voisine Staff et à ses enfants. Je ne puis me plaindre de rien ni de personne, ils sont tous très gentils ici, et Auguste était éperdu d'admiration devant la lecture de *Macbeth*. Maintenant, adieu, mon cœur — tiens bon, comme

(1) Respectivement : l'air de Wolfram à l'acte III de *Tannhäuser* ; l'air de Lohengrin à l'acte III de *Lohengrin* ; le dernier des cinq *Wesendonck Lieder* ; allusion à l'un ou l'autre des airs de Sachs dans *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*.

(2) Peintre de costumes de Munich.

(3) *De la Volonté dans la Nature*, texte d'Arthur Schopenhauer de 1836.

(4) Daniel Liszt (Rome, 9 mai 1839 - Berlin, 13 décembre 1859), le frère de Cosima.

(5) Karl Landgraf, le médecin de Richard Wagner.

(6) Un Reuter était oculiste 23h Brandenburger Strasse en 1891.

(7) Ernesto Rossi (Livourne, 29 mars 1827 - Pescara, 4 juin 1896), acteur italien, particulièrement admiré pour ses rôles shakespeariens, dont *Hamlet*.

c'est étrange de se revoir à Berlin ! Grandpapa navigue entre Vienne, Anvers, Fribourg, Rome, Baden-Baden et Berlin. Jäger est enchanté de la direction de Mottl, il aurait présenté l'*Idylle de Siegfried* et d'autres œuvres de manière tout à fait unique et belle, et recherche en même temps les faveurs de la cour. Heckel demande une place d'honneur pour la représentation de Berlin, là où nous ressentons en fait une sorte de honte. Et à *propos**, peut-être pourrais-tu, que ce soit par l'intermédiaire de Seidl ou de n'importe qui, de préférence peut-être directement, et en tous cas *oralement*, attirer l'attention de Neumann sur la nécessité d'être prudent (c'est-à-dire *plein de tact*) dans les manifestations en faveur de ton Papa ; Berlin est un terrain très sablonneux, et le mieux serait qu'il laisse tout aller. — Penses-tu que je devrais apporter ma robe de satin noire ? — Et ne faudrait-il pas bientôt prendre l'appartement à l'*Hôtel Royal*, deux chambres, un salon au milieu — donc trois sur 8 jours environ — veux-tu te mettre d'accord pour nous ?

Mardi.

97.

[De Bayreuth à Berlin, 6 avril 1881]

Mercredi.

Je devais traduire Gobineau, écrire mon journal, visiter M^{lle} Ott, mais ta chère lettre est arrivée, et je veux maintenant écrire au moins 6 pages, pour que tu ne pleures pas. J'espère également que tout va bien se passer, si l'on peut seulement repousser un peu les célébrations (!) pour ton grandpapa. Nous, Papa et moi (sans les « n'enfants ») venons aux dernières répétitions et à *une* série tout au plus ; sans doute uniquement à l'*Or du Rhin*, et nous échapperons peut-être tout de suite. — La raison pour laquelle ton père ne pus te voir à Meiningen m'est un véritable soulagement et j'espère que, comme tout chez Mimi, ces retrouvailles se feront de la manière la plus aimable possible. — (Demande à Feustel en mon nom de t'ouvrir un crédit de 1 000 marks chez Plotho afin que tu aies toujours de l'argent et t'achètes ce que Mimi trouve bon.)

Ce matin de bonne heure nous nous sommes retrouvés pour une séance de pose chez Joukowsky ; il a si mauvaise mine que je me fais un réel souci — tout comme il m'est donné de ne jamais pouvoir respirer sans évoquer ce souci, à moi et à tous les autres en ce bas monde ! Il n'a maintenant plus le droit de sortir le soir, et nous eûmes hier la *Bataille de Vittoria* et la musique d'*Egmont* sans lui hier, mais avec Mathilde, Auguste, Hans et Aurelie, tous très aimables. Rubinstein de nouveau très humain pour une fois, un peu Aberham, semble avoir surmonté le printemps.

Tu m'as dit que tu n'avais aucune vénération, d'où mon sermon. Mais pour que le petit bébé ne pleure pas, je ne veux pas y revenir. C'est très délicat de la part de Wolkenstein de ne pas vouloir lire les *Affinités électives*⁽¹⁾ devant une jeune fille, très, très délicat ! — Cette nuit, comme je ne pouvais pas dormir, j'ai pensé à ta remarque contre la critique, etc. Bien sûr, mon enfant, ce serait mieux si ce genre de choses n'était pas nécessaire et que nous faisions de l'art et

(1) Roman de Goethe, publié en 1809, où il étudie les relations amoureuses et leur recomposition selon la théorie des « affinités électives » en chimie.



Johann Joachim Winckelmann en 1767.
Huile sur toile d'Anton von Maron (1733-1808)
conservée au château de Weimar.

© Wikimedia Commons

ne brassions pas de l'air ! Seulement, si tu regardes de plus près, si tu considères des figures telles que Winckelman,⁽²⁾ Lessing, Goethe et Schopenhauer, tu verras comment, dans notre triste monde moderne, l'artiste, le poète, le philosophe doit se transformer en critique juste pour se donner de l'air. Cervantes lui-même dut expliquer son *Don Quichotte* ! Et la réponse de Dante — qui fut reconnu à un bal masqué parce qu'à la question posée à six personnes « Qui reconnaît le bien » répondit « : « Qui reconnaît le mal » — comme cette réponse est pertinente, elle pourrait servir de devise pour la relation avec l'art depuis que celui-ci n'est plus un office divin. Les tragédies d'Eschyle n'étaient pas critiquables, ni même les *autos*⁽³⁾ de Calderon, mais Shakespeare, l'exhumé tardif, et tous les autres. Maintenant apparaît quelqu'un comme ton Papa, chez lequel toutes les dispositions de l'esprit germanique semblent s'être réfugiées, alors qu'elles ne sont presque plus présentes dans son peuple. La plupart des gens se méprennent sur lui, son caractère, son art, sa vision du monde, mais chez quelques-uns il éveille une foi pour laquelle ils se battent dans tous les domaines de la vie, parce que celui qui le saisit, saisit également tout d'une manière autre que la traditionnelle, ce sont les wagnériens et il leur faut faire de la critique, ne serait-ce que pour expliquer leur malaise aux autres personnes aux dispositions semblables. Et comme le dit Schopenhauer, celui qui met fin à une erreur

(2) Johann Joachim Winckelmann (Stendal, Saxe-Anhalt, 9 décembre 1717 - Trieste, 8 juin 1768), archéologue, antiquaire et historien de l'art, théoricien du néoclassicisme.

(3) Les *autos sacramental* étaient des pièces de théâtre basées sur une allégorie religieuse auxquelles Pedro Calderon donna leur forme définitive.

accomplit quelque chose de positif. Ce serait plus beau autrement ; mais ce qui n'est pas beau, peut être sublime, et nous n'avons presque pas le choix, soit sublime, soit ignoble. L'activité de Wolzogen ⁽¹⁾ est ainsi importante et m'a inspiré un grand respect. Il a fondé cette association et si elle n'apporte assurément pas grand-chose sur le plan matériel, elle constitue néanmoins une force morale singulière. Et qui sait ce que cette semence d'enseignements et d'observations exactes apportée à de pauvres professeurs d'école peut encore porter ! L'exemple de la sincérité sans peur est déjà d'une grande importance. — Voilà, c'étaient les wagnériens et presque huit pages. Le chapitre sur les Chinois chez Gobineau m'a apporté beaucoup de plaisir. Le temps est de nouveau rigoureux, vent du nord et Fidi est enrôlé. Papa était très gai au petit déjeuner ; hier soir le cercle dispersé, nous avons parlé tous les deux de toi, beaucoup, longtemps et bien, jusqu'à plus de minuit ; nous pensons tous volontiers à toi, et te souhaitons plein de bonnes choses ; mais, moi, je te bénis !

C. W.

98.

[De Bayreuth à Berlin, 7 avril 1881]

Je t'écris de la pièce de Fidi ; je crois que la deuxième séance de pose chez Joukowsky l'a enrôlé, mais ce ne sera sans doute rien. En plus de ce que la journée d'hier a apporté, je t'envoie ce qui est typique parce que je connais le regard de bonté et de sérénité que tu portes sur le côté vieux jeu de cette petite ville ; l'époque de Werther, ni Goethe ni sa poésie, mais la société dans laquelle ils ont grandi, la maturité de Charlotte avec son nœud dans les cheveux ! — Marie Bassenheim, en revanche, est d'une gentillesse moderne et primitive. Hier, comme Anna Künnsberg parlait du comte Gobineau comme d'un éventuel wagnérien, le mot sembla si stupide que je compris le comte Wolckenstein. J'ai tout de suite pensé qu'Anton Rubinstein ressentirait affreusement la mort de son père, chez les Israélites il y a beaucoup de liens de race, et il peut être conscient de la famille de son choix. Il ne pouvait sans doute rien faire d'autre à propos de l'attentat. — Je suis heureuse que ton portrait plaise, c'est déjà beaucoup lorsqu'il reste une bonne image d'une relation. — Si le banquet pouvait avoir lieu avant le 23, tout serait pour le mieux. Et j'espère encore que tout se déroulera harmonieusement. Hier, nous avons, Papa et moi, continué à lire dans *Volonté dans la Nature*, et nous sommes orientés sur la carte de l'Asie au sujet des migrations des races du comte Gobineau. Marsillach à Barcelone veut s'installer à Bayreuth pour le climat ! Quoi d'autre ? Une vraie lettre de potins comme le permet la 9^e heure du jour. Le temps demeure rigoureux et je n'ai pratiquement rien fait aujourd'hui. L'introduction est arrivée, malheureusement *retouchée**. Mille salutations, mon cœur, Siegfried en particulier se réjouit de ton retour. Tu as sans doute ouvert ton crédit ? Tu recevras bientôt l'*entremès* de Lope. Pour conclure avec les nouvelles les plus intéressantes de toutes, Marline Märcker est à Berlin, Julie Künnsberg et M^{me} von Sprunner s'est cassé le bras.

Jeudi.

(1) Hans von Wolzogen (1848-1938) était l'éditeur des *Bayreuther Blätter*, journal destiné à l'origine à défendre l'esprit de l'œuvre de Wagner.

99.

[De Bayreuth à Berlin, 12 avril 1881]

Mardi.

Toujours malade donc, mon cœur, et le Hamlet de Rossi à peu près comme je me l'imaginai, dans l'ensemble un supplice. *Othello* ou *Lear* auraient été mieux à voir. Comment cela se passe-t-il chez nous depuis tant de jours ? Un peu à la billebaude. Je t'ai décrit le cercle — mardi — Je ne sais pas comment c'était mercredi, jeudi le chef d'orchestre Francke est apparu de Londres et a demandé *Tristan et Isolde* et les *Maîtres chanteurs*. Il a eu l'intelligence d'épouser une Wedgewood, est ainsi devenu le neveu de Darwin, et semble très sûr de lui. Richter dirige. Vendredi il y avait donc cercle avec le quatuor en *mi bémol* ⁽²⁾ et le *Vaisseau fantôme* ! Dimanche, toute l'équipe à table ! Cela s'est très bien passé, M. Eichmaier, qui nous a été présenté jeudi, nous a plu. Papa a trouvé son regard bon et intelligent, et je crois qu'il fera carrière. Ton Papa fut d'une gaieté et d'une amabilité incroyables, et j'étais heureuse de si bien terminer avec le voisinage. Dimanche, jour de Loldi ; Hans et Mathilde à table. Le soir, un directeur de musique éveillé, Kniese ⁽³⁾ de Francfort, proposant ses services pour *Parsifal* ; je me suis souvenue ensuite qu'il avait polémique contre Rubinstein sur Schumann ; aujourd'hui, Rubinstein m'a à peine saluée dans la rue ! — Entre-temps, j'ai achevé ma traduction de Gobineau, et celle-ci fournit la matière de nos conversations, ainsi que le manifeste des nihilistes. —

(2) De Beethoven. Le n° 12 opus 127 ou le n° 10 opus 74 « Les Harpes ».

(3) Julius Kniese (Roda, Thuringe, 21 décembre 1848 - Dresde, 22 avril 1905), alors chef de chœurs à Francfort. Il travailla bénévolement avec le chœur de Bayreuth en 1882, dirigea le chœur en 1888 et devint l'organisateur du festival l'année suivante jusqu'à sa mort.



Ernesto Rossi en Hamlet vers 1875.
Photographie de Joseph Ambrosetti (1841-1890).

[De Bayreuth à Berlin, 14 avril 1881]

Je suis dans le cas du pauvre Feustel, je n'ai pas bien compris au sujet de l'*Hôtel Royal*, nous désirons trois chambres ainsi :

Moi

Salon

Papa

et quelque part, pas loin, une petite chambre pour Georg.⁽⁵⁾ Ce ne sera certainement pas 45 marks par jour ? Et peut-on obtenir ces trois chambres sur l'appartement Bobrinsky ? — Cela va raisonnablement bien chez nous. Ton Papa était fort contrarié. Hier, les esquisses de Seitz ont apporté une grande affliction, magnifiquement réalisées, superbes mêmes, et irréalisables. Tout sauf l'esprit chaste et sublime de Papa. J'écris maintenant à Seitz. L'après-midi, nous étions (toute l'équipe et Wahnfried) au chocolat chez Joukowsky ; je suis arrivée en retard, mais on m'a dit que cela était très agréable, Joukowsky raconta de manière fort charmante sa visite chez M^{me} Degen, où l'épouse d'un conseiller d'État se mêla de ses courses « très bien aussi » et lui fit manger des gâteaux pour goûter ! Aujourd'hui, il y eut une séance chez lui avec Boni. Levi y a joué du *Tristan* hier, très bien. Le soir, nous eûmes whist. — M. Köhler⁽⁶⁾ vient samedi, peut-être pour tout le temps, Gobineau est en route, pour le moment à Pistoia. J'aurais aimé que tu voies Rossi en Lear, je pense qu'il doit être mieux en tant que tel que comme Hamlet. Relis dans *Cymbeline* le passage auquel Levi a fait référence à propos de la vivisection, entre la reine et ... ? Des plus curieux. Nous l'avons fait mardi, et une scène de *Macbeth*. Notre temps est rigoureux et chaud, pas beau, comme tout ce qui est au dehors ! Si seulement la lampe intérieure brûle clair ! — Aie la bonté, mon cœur, de t'informer auprès de Richter (le peintre) si et où l'on peut se procurer des couvertures, copies ou originales ! de style oriental, ou Renaissance, très décoratives, de 2 m 50 de haut, 3 m 50 de large, pas jaunes, mais rouges, vertes, bleues, gris (comme fond avec des fleurs et des enroulements) — Gedon⁽⁷⁾ m'a laissée tomber, a envoyé des échantillons de peluche unie ! Pour accrocher au-dessus de la bibliothèque. Mes salutations en ce Jeudi saint ! Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. Combien le christianisme paraît fantomatique dans notre monde présent ; mais à Wahnfried il peut apparaître en vérité et, si Dieu le veut, s'incarner dans la chair et le sang ! La vie et la mort, une seule et même chose, mais dit à Mimi que c'est beau de sa part de ne pas vouloir mourir, et aussi longtemps qu'il y aura des personnes comme elle, on pourra aimer la vie. Adieu, je te presse contre mon cœur.

Confirmation mardi 19. —

C'est très bien de ta part d'apprendre ! Merci. — J'écris à Dohm, au sujet des ovations.



Bernhard Förster.

Demain, chocolat chez Joukowsky, Pepino⁽¹⁾ chante pour l'équipe, et Levi, qui arrive aujourd'hui, doit nous jouer ensuite *Tristan* ! Tu sais tout, mon trésor ! — Pleureras-tu si je n'écris que 4 pages aujourd'hui ? Il y en aura six pourtant ; en effet, je demande à Dohm⁽²⁾ d'empêcher l'association Wagner de faire des manifestations, et Wolzogen peut faire de même avec le Dr Förster.⁽³⁾ — Ci-joint Isa Voss, fort aimable à ton sujet. — Souhaite à Mimi un bon rétablissement ; c'est le printemps qui ne vient pas qui nous rend tous malades — peut-être le haïr, dit Armide, peut-être l'aimer, Gersdorff,⁽⁴⁾ peut-être verdoyer, le printemps. Entendras-tu la Passion de Bach ? ... Adieu, mon trésor — Loldi me signale Levi, et tu connais ma loi qui veut que tu aies immédiatement de mes nouvelles. (Dois-je aussi apporter ma robe de velours rouge ? Sans doute pas, en mai. Mais dis-le moi s'il te plaît.)

N'est-ce pas que tu apprends bien par cœur ? S'il te plaît, s'il te plaît !

(1) Jeune serviteur italien que Joukowsky avait ramené de leur dernier séjour italien à Naples. Sa voix était l'un de ses agréments.

(2) Friedrich Wilhelm Ernst Dohm, né Elias Levy (Breslau, aui. Wroclaw, Pologne, 24 mai 1819 - Berlin, 5 février 1883), écrivain et journaliste, éditeur du journal satirique *Kladderadatsch*.

(3) Bernhard Förster (Delitzsch, Saxe, 31 mars 1843 - San Bernardino, Paraguay, 3 juin 1889), auteur et agitateur antisémite, à l'initiative de la pétition antisémite de 1880-1881 adressée à Bismarck. Le 22 mai 1885, il épousa, Elizabeth Nietzsche, malgré l'opposition de son frère, Friedrich. Après un voyage de reconnaissance en 1883, il fonda en 1886 avec quatorze familles une colonie de purs Allemands à San Bernardino dans la pampa paraguayenne, baptisée *Neu Germania*. Ruiné par son échec, Förster s'y suicida le 3 juin 1889.

(4) Carl von Gersdorff (1844-1904), major et chambellan prussien, ami et correspondant de Friedrich Nietzsche.

(5) Domestique des Wagner.

(6) Professeur de lycée de Cologne. Voir lettre n° 78, *Bulletin des Rencontres Wagnériennes*, n° 365-366, janvier-mars 2025, pp. 40-41.

(7) Lorenz Gedon (Munich, 24 novembre 1844 - *Ibid.*, 27 décembre 1883). Sculpteur, architecte, décorateur d'intérieur et artisan d'art. Il travailla à la décoration de Wahnfried.

Une héroïne qui a du « chat »...



© National Photo Company Collection, Library of Congress - Wiki Commons

« Brunnhilde ».

Photographie du 12 juin 1936 d'Adolph Edward Weidhaas (1891-1971).



II. Fafner tue Fasolt. (L'Or du Rhin)

Illustration de Hans Toepper (1885-1956).

Carte postale de 1920 éditée par F. A. Ackermanns Kunstverlag, de Munich.
(Badische Landesbibliothek de Karlsruhe)